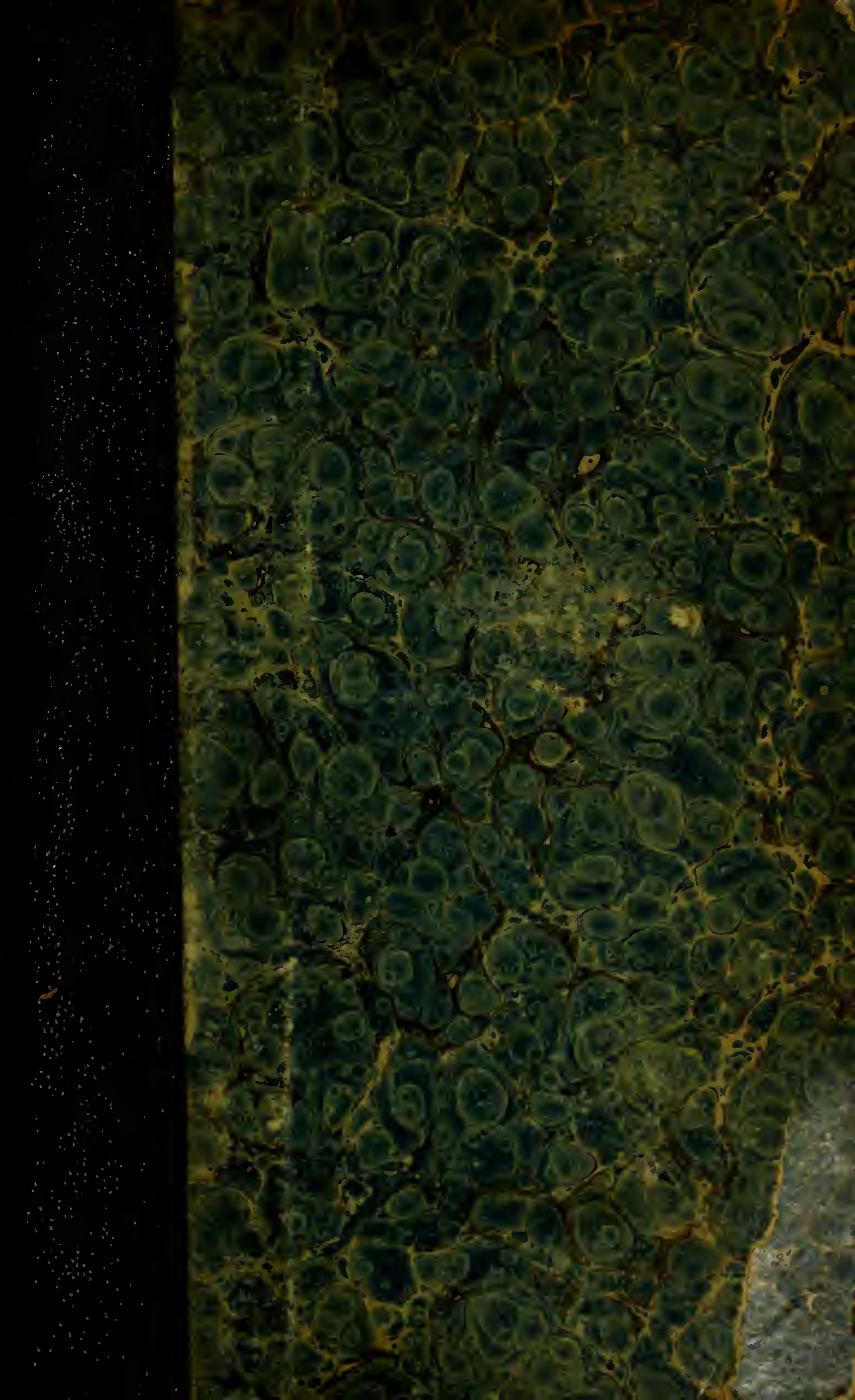
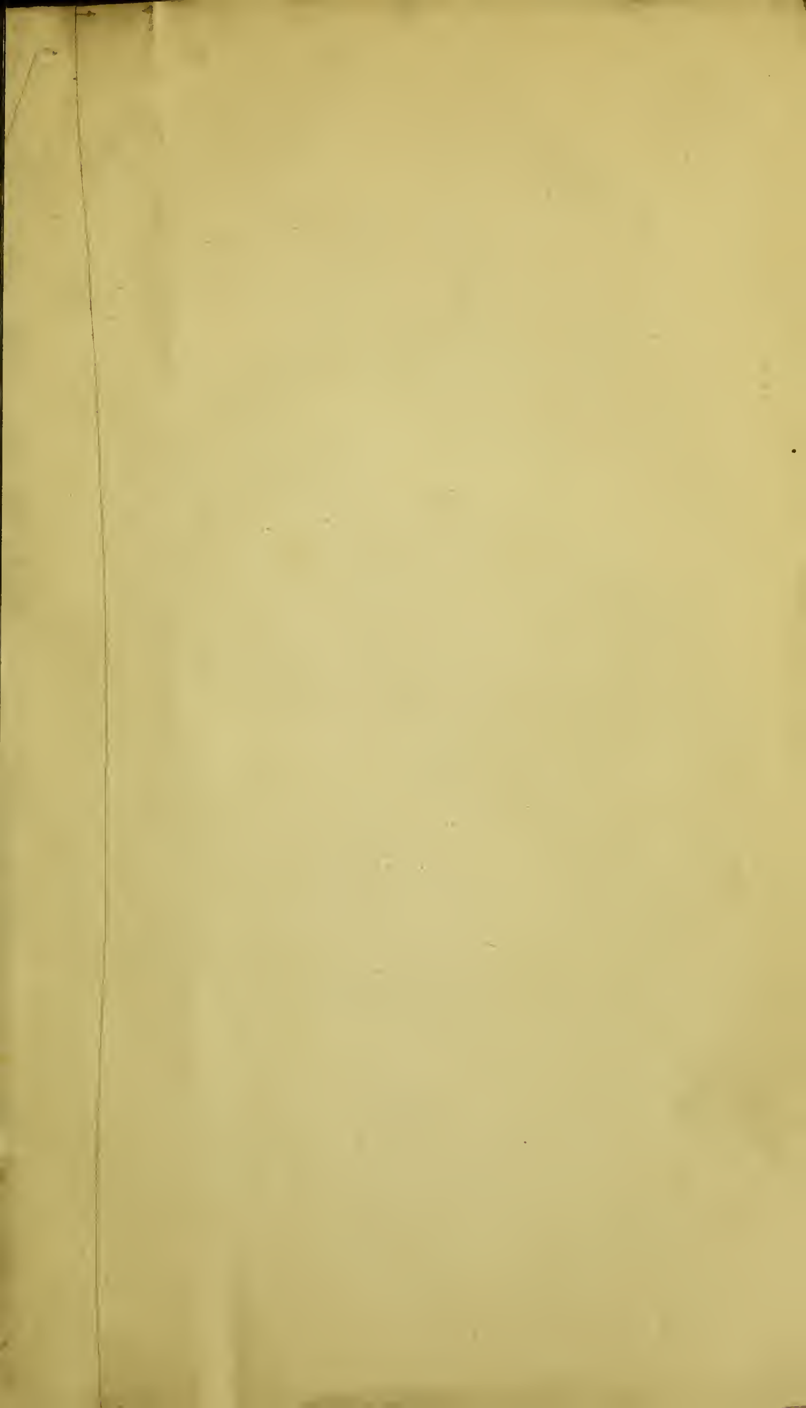




LA MÉDECINE NATURELLE

A LA PORTÉE DE TOUS LES MALADES ;

OU DE TOUTE PERSONNE QUI SAIT LIRE.

PAR L. LEROY, CHIRURGIEN-CONSULTANT,

Auquel on peut s'adresser pour toutes Consultations, verbalement, tous les jours jusqu'à quatre heures du soir, les Fêtes et Dimanches jusqu'à midi seulement, ou par la Poste, *franc de port.*

1809.

ERRATA.

Cet Ouvrage qui présente 372 pages en totalité, n'en a réellement que 272, parce que la page 122 a été côtée 222, et ainsi jusqu'à la fin.

LA MÉDECINE NATURELLE

A LA PORTÉE DE TOUS LES MALADES,

OU DE TOUTE PERSONNE QUI SAIT LIRE,

CONTENANT

L'Exposé de la *CAUSE* des Maladies, et celui des Moyens propres à opérer sciemment ou sûrement la guérison des Malades, *découverts* par J. PELGAS, ancien Chirurgien, connu pendant quarante ans pour la guérison des Maladies chroniques, réputées ordinairement incurables ou mortelles, suivant les méthodes antérieures.

PAR L. LEROY, CHIRURGIEN-CONSULTANT,

Gendre et successeur de ce praticien, continuateur de sa Méthode, et annotateur de son Ouvrage.

PRIX : 2 FRANCS 50 C.

SE TROUVE A PARIS :

Chez : ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23;
L'AUTEUR, rue Bertin-Poirée, n°. 24, au coin de celle des Bourdonnais, maison de l'Apothicaire.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

En livrant à la réimpression l'Ouvrage de feu mon beau-père, j'ai en vue d'augmenter la somme des services qu'il a rendus à la classe malade. Je suis entré dans ses sentimens d'après ma propre conviction et parce que j'ai reconnu que je serais suffisamment heureux en sachant traiter les malades avec un moyen assuré de les guérir. J'exerce donc d'après les principes de l'auteur, et j'en démontre tous les jours les conséquences heureuses ; mes succès ont à combattre l'erreur et les préjugés, mais ma réputation se consolide de la manière dont elle s'est établie ; la force des guérisons, la multiplicité des réussites sont des argumens irrésistibles ; peu de personnes refusent de croire après qu'elles ont vu. Cette déclaration est tout l'éloge que je veuille faire de ce Traité, persuadé que beaucoup de monde ne le jugera point d'après le bien que j'en pourrois dire ; je pense aussi que je dois laisser aux faits le soin de justifier l'assertion ; néanmoins je crois devoir rapporter certains comptes rendus de cet Ouvrage lorsque l'Auteur lui donna de la publicité.

Extrait du Procès-verbal des Séances du Corps-Législatif, du 23 nivose an 10 : « Un Membre présente l'hommage que fait au Corps législatif J. Pelgas, Chirurgien, à Nantes, d'une Brochure de sa composition, ayant pour titre : *Découverte de la Cause interne des maladies du corps humain*, ou *Traité de la manière d'opérer sciemment la guérison des malades*. Le même Membre dit : L'Auteur, avantageusement recommandé par une longue expérience et des succès constans, a-t-il atteint le but si désirable et toutefois si difficile qu'il s'est proposé ? Moins exercé

dans l'art d'écrire que dans celui de rendre ou prolonger la santé, a-t-il réellement proclamé une découverte utile ? C'est à nos estimables savans, occupés du soulagement de l'humanité souffrante, qu'il appartient de prononcer ; mais le Chir. Pelgas n'eût-il fait que combattre avantageusement quelques erreurs encore accréditées en médecine, n'eût-il ajouté qu'une vérité importante à celles déjà connues, il doit être encouragé. L'orateur demande que cet hommage soit mentionné au procès-verbal, et le livre déposé à la bibliothèque. Le Corps-Législatif agrée cet hommage, en ordonne la mention au procès-verbal et le dépôt à sa bibliothèque. Suivent les signatures des président et secrétaires.

Extrait du procès-verbal des séances du Tribunat, du 26 nivose, an 10. J. Pelgas, chirurgien, à Nantes, fait hommage au Tribunat d'un *Traité, de la Cause interne des maladies du corps humain.* Le Tribunat ordonne la mention de cet hommage au procès-verbal et le dépôt de l'ouvrage à la Bibliothèque. Suivent les signatures des président et secrétaires.

Extrait du *Moniteur*, du 15 pluviose an 10 : « L'Auteur, dit le Médecin qui rend compte de cet Ouvrage, ne reconnoît pour cause interne des maladies, que la dégénération et la putréfaction des humeurs. Il réduit ainsi tout l'art du praticien a connoître l'espèce qu'il faut combattre, le siège qu'elle occupe, et les remèdes propres à l'évacuer. Il proscrit donc la saignée, sur ce principe que le sang n'est jamais superflu, puisqu'il est l'origine de toutes les fonctions vitales. Sa doctrine a, sur la méthode opposée, l'avantage d'être moins meurtrière et de s'appliquer à un plus grand nombre de cas. En effet, la plupart des maladies, et sur-tout celles de nos climats, ne reconnoissent pour principe que des causes humo-

rales, et la pléthore sanguine elle-même se trouve rarement sans une complication avec ces causes. Cependant la théorie la plus juste, la plus lumineuse, qui sans doute doit réunir un jour tous les suffrages, est celle qui se tient le plus près de la nature, et qui s'appuie le plus immédiatement sur les faits physiologiques. Or, nous voyons des congestions sanguines qui causeroient la mort sans une saignée *dérivative.* Nous voyons la suppression subite des règles être suivie de l'aveuglement, et se rétablir ainsi que la vue par l'apposition des sang-sues aux parties sexuelles, ou par des précautions analogues. Nous voyons la peur, et d'autres causes morales, produire l'épilepsie, les affections les plus graves, et la mort même. Donc toutes les maladies ne sont pas humorales dans le sens rigoureux qu'attache à ce mot le C. Pelgas; plusieurs sont dues évidemment à des congestions sanguines, au spasme, à l'atonie, ou à l'excès de ton des organes, à l'influence des causes morales, à l'irritabilité etc. etc. Hors de ces cas, la pratique de l'auteur est préférable à celle des saignées, qu'on commence heureusement d'abandonner, et dont il importe de circonscrire l'usage à des cas beaucoup plus rares qu'on ne se l'est imaginé jusqu'à ce jour. La méthode du C. Pelgas ne pèche donc que par l'exagération; du reste, elle est si peu nouvelle qu'elle a été professée plus ou moins généralement et défendue par des médecins célèbres avant et depuis qu'on a mis en vogue la saignée. Mais il donne au moins une preuve non équivoque de son zèle, en publiant ce qu'il regarde comme une invention, le fruit de ses veilles et de sa pratique. La manière dont l'auteur explique (chap. 2) les effets du magnétisme animal, est peut-être la plus satisfaisante, et en même tems la réfutation la plus solide de cette espèce de charlatanisme. Quoique son style soit en général peu correct, les raisons qu'il oppose à

certains abus dans la pratique de l'hygiene, ou si l'on veut à une routine trop aveugle, n'en sont pas moins victorieuses. Signé T. »

RÉPONSE.

Paris, 28 germinal an 10.

LEROY, *Chirurgien*, *à* M. T., *Médecin*.

« La notice que vous avez pris la peine de donner sur l'ouvrage du chirurgien PELGAS, annoncé dans le *Moniteur*, n°. 135, a pénétré cet auteur et moi de la plus haute considération pour vous. Il est aisé par vos idées qui caractérisent le zèle, d'appercevoir un médecin qui possède des connoissances bien utiles; je souhaite que le nombre de vos partisans ou imitateurs se grossisse avec la rapidité du besoin : ainsi que la lumière dissipe les ténèbres, de même les connoissances détruisent les erreurs accréditées et l'humanité souffrante en est moins malheureuse. Comme vous le dites, Monsieur, la théorie la plus juste est celle qui se tient le plus près de la nature. J'estime en conséquence de cette vérité que la pratique la plus avantageuse est celle qui attaque directement la *cause* des maladies, et l'évacue. Permettez qu'en considération de ce principe, vraiment curatif, j'entre dans des détails nécessaires, car si la méthode du chirurgien *Pelgas*, n'étoit pas plus nouvelle que vous ne le dites, vous ne l'eussiez point trouvée exagérée; et c'est parce qu'on ne peut encore être accoutumé à raisonner juste sur la *cause* des maladies, que cette découverte doit éprouver des contraditions en raison de son importance. Si ce praticien ne signaloit pour *cause unique* des maladies, qu'une cause humorale prise dans le sens qu'on attache vulgairement à ce mot, il seroit raisonnable de lui contester la découverte de la *cause* des maladies, puisque ses préceptes ne seroient bons que dans un certain nombre de cas, et qu'ils seroient insuffisans pour le reste; mais il a su

appercevoir et se rendre parfaitement raison de ce qui existe dans la nature comme *cause* de la non éternelle existence de tous les êtres, c'est-à-dire, de la mort d'un chacun, tant naturelle que prématurée ; il a vu cette *cause* où elle est, à côté du moteur de la vie, menaçant presque continuellement de détruire cet agent. Il n'a pas suffi à l'auteur d'avoir saisi l'origine ou la source de la *cause* des maladies, il a reconnu les émanations de cette source comme il a conçu les développemens de ces émanations, en les suivant avec la pensée, comme s'il eût observé un nuage épais qui se subdivise à l'infini auparavant de disparoître totalement : et toutes les maladies sont humorales dans le sens rigoureux de la chose même, puisque la *sérosité* qui fait ressentir toutes les maladies ou douleurs auxquelles les humains peuvent être sujets, et qui par conséquent fait aussi éprouver toutes celles que vous attribuez encore au sang, est produite par la masse des humeurs, puisqu'encore cette sérosité tire sa source de la dépravation plus ou moins avancée de ces matières que renferment les cavités du corps malade. Il est sensible que l'abondance de cette sérosité dans les vaisseaux sanguins, cause la pléthore comme elle donne lieu à la congestion que l'on appelle sanguines, et c'est une erreur que d'attribuer ces effets au sang, car ce fluide n'étant jamais superflu, ainsi que vous le reconoissez, ne peut ni se gêner, ni s'engorger de lui-même ; il faut nécessairement qu'une cause, qui n'est point de sa nature, produise ce désordre, ainsi que tous ceux que l'on remarque dans les voies de la circulation ; et tous ces accidens que l'on voit, et que l'on attribue au sang, n'ont certainement point d'autre *cause* que la présence de la sérosité humorale, encore bien que quelques fois elle ne change pas sensiblement la consistance ni la couleur du sang avec lequel elle se trouve mêlée. L'âcreté, la chaleur brûlante ou

corrosive de cette sérosité, qualités dont elle est plus ou moins revêtue dès que les humeurs ont perdu leur saineté naturelle, ou lorsqu'elles sont plus ou moins putréfiées; cette acrimonie, dis-je, de la sérosité humorale, s'arrête aux valvules des vaisseaux, à leurs tuniques, à leur parois; le sang peut la déposer sur les parties nerveuses; aucune n'en étant à l'abri, il en peut résulter le *spasme* par l'action chaleureuse de cette sérosité sur les membranes; l'*atonie*, par la gêne qu'elle fait éprouver à la circulation des fluides; l'*excès* de *ton* des organes, par l'irritation qu'elle y produit; enfin, cette sérosité est la *cause* de tous les accidens qui ont lieu dans l'intérieur du corps, ou par l'effet d'autant de dépôts divers qu'elle peut former, ou par le rejet que le sang, qui ne s'allie avec rien d'impur ou de nuisible, en peut faire; et de cette distribution dérivent les différens noms que les maladies ont reçus. Ainsi, monsieur, ce que vous qualifiez *cause*, n'est donc véritablement qu'un effet de l'unique *cause* des maladies. Vous admettez encore comme autres causes de maladies, l'influence des causes morales. Mais ces causes ne sont que des causes éloignées; si de leur influence il en résulte des suites fâcheuses pour l'individu qui l'a éprouvée, c'est parce que ces causes agissent sur une *cause physique*; c'est, je veux dire, parce qu'au moment de l'action de la cause morale, la personne qui en est passible se trouve avoir dans les viscères, ou dans les canaux de la circulation, une *cause matérielle* concentrée, qui est de nature à faire déclarer bientôt une maladie, avènement que l'influence des causes morales peut seulement accélérer. Il me suffit, pour justifier cette assertion, de vous rappeler que les personnes qui sont en bonne disposition, c'est-à-dire, véritablement en santé, n'éprouvent, de l'influence des causes morales, rien qui leur soit préjudiciable;

et s'il en était comme vous le dites, ces causes, que vous signalez, seraient les plus redoutables de tous les fléaux, car toute l'espèce animale est plus ou moins accessible à la peur, aux chagrins, à la joie, et généralement à tout ce qui est du domaine des affections morales.... Je suis persuadé qu'il suffit de se bien pénétrer des vérités que renferme les traité du Chir. Pelgas, pour que les bornes de l'art en éprouvent un reculement peut-être aussi sensible qu'il est raisonnable de desirer la chose. Sa pratique est un flambeau d'autant plus précieux, que les cas pour lesquels vous réservez encore l'effusion du sang, sont infailliblement remédiables avec les purgatifs dont il a vérifié les effets ; purgatifs, bien entendu, susceptibles de se filtrer dans les vaisseaux, et de rétablir la liberté de la circulation du sang, en évacuant les *causes* qui en gênent ou dérèglent le mouvement, naturellement libre et régulier. Son procédé est d'autant plus admissible, qu'il ne peut porter atteinte à l'existence, à moins qu'on ne me démontre que les excrétions de nos corps soient les causes motrices de la vie.... C'est donc, j'ose dire, à tort, que vous avez usé de réticence en écrivant que la doctrine du Chir. Pelgas a l'avantage d'être moins meurtrière que la méthode opposée; c'est toujours faire quelque bien que de pouvoir substituer à un moyen dangereux, un procédé moins mauvais. J'espère que cette réponse effacera tout ce que votre analyse a d'atténuant, et qu'elle produira pleinement l'effet que j'en dois attendre ; je crois aussi que vous vous souviendrez que les anciens qui ont pratiqué la purgation, n'ont pu le faire qu'imparfaitement, ou avec des dangers, car je ne sache pas qu'ils en ayent jamais reconnu l'objet tel qu'il existe, et ainsi que le Chir. Pelgas l'explique. J'ai l'honneur de vous saluer. LEROY. »

Plusieurs journaux ont encore dit leur opinion plus ou moins avantageuse, tels entr'autres les Petites Affiches de Paris, le Journal Bibliographique, où l'on trouve, dans les unes, que le rédacteur annonce cet ouvrage comme très-convenable aux personnes qui desirent soigner efficacement leur santé, et par elles-mêmes et à peu de frais, et dans l'autre, que « l'auteur travaille depuis trente-cinq ans à la guérison des maladies réputées incurables, avec un succès qui a peu d'exemple. » Mais il me semble avoir rapporté suffisamment de témoignages ; en conséquence, je termine par observer que j'ai fait peu de changemens au corps du traité ; que les notes que j'ai ajoutées à cette édition se reconnaissent au caractère d'impression, qui est semblable à celui de cet avertissement ; ces notes, et une abréviation de cette méthode, m'ont paru nécessaires, ainsi que leur objet m'assure des services importans que la classe malade en recevra.

AVANT-PROPOS.

A la *faveur d'une pratique laborieuse et suivie, j'ai eu le bonheur de découvrir la* cause *des maladies, et la* cause *de la mort. Cette découverte, la plus intéressante qui ait été faite depuis plusieurs siècles, est aussi la plus utile que l'art et le public attendent depuis l'origine de la médecine ; puisque, sans elle, on ne peut prolonger sûrement l'existence humaine. La preuve de cette découverte ne saurait être équivoque ; elle consiste en plusieurs milliers de guérisons que j'ai opérées sur des personnes attaquées de maladies chroniques et réputées incurables ou mortelles, suivant la théorie, les principes et la méthode ordinaires de les traiter. En faveur de mon zèle, pour perfectionner le plus utile de tous les arts, et le bien de l'humanité entière, mes lecteurs voudront bien pardonner à la foiblesse de ma diction. Je laisse les belles phrases au beau style, persuadé que rien n'est préférable à la faculté*

de penser juste, et que la vérité parlante est tout ce qu'il y a d'intelligible pour se faire bien entendre de tous.

L'Auteur a écrit comme il pensait; n'ayant rien avancé que la preuve ne lui en fût parfaitement acquise, et en mettant au jour les fruits de sa longue pratique et d'une expérience consommée, il a mérité la reconnoissance de tous ceux qui, à l'exemple de tant d'individus qui lui ont dû la vie ou la santé, sauront faire tourner à leur profit les vérités qu'il leur présente dans ce Traité.

TRAITÉ
DE LA CAUSE INTERNE
DES MALADIES.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION 1ere.

Si la *cause* des maladies était connue, telle qu'elle existe et ainsi que je vais l'expliquer, la vie serait plus longue et plus agréable; on ne craindrait point les maladies de poitrine; on guérirait les femmes enceintes avec autant de facilité que celles qui ne le sont point; il n'y aurait point d'accouchemens laborieux, on se ferait guérir de toutes maladies indistinctement; il n'y en aurait point d'incurables, et presque tout le monde mourrait de vieillesse. La médecine, quoique tout le monde en parle, est encore un secret, puisque personne n'en connaît les effets; il serait trop malheureux qu'un art aussi utile fût plus long-tems ignoré. Pour pratiquer avec succès l'art de guérir, il faudrait

connaître en général la *cause* des maladies et celle de la mort ; c'est-à-dire, savoir, par exemple : ce qui dérègle le mouvement du sang quand on a la fièvre ; ce qui fait souffrir ceux qui ont des douleurs ; ce qui forme les différens dépôts, et entretient la suppuration des ulcères ; ce qui a ôté la parole à celui qui est devenu muet ; ce qui dérange le cours des esprits à celui qui est fou ; ce qui gêne la respiration à celui qui est oppressé ; ce qui met les nerfs en contraction à celui qui tombe en convulsion, ce qui ôte l'ouïe à celui qui devient sourd ; ce qui obscurcit la vue à celui qui devient aveugle ; ce qui rompt les tuniques des vaisseaux pour répandre le sang de celui qui a une hémorragie ; ce qui rend les accouchemens laborieux ; et généralement connaître la *cause* de tous les accidens qui arrivent à un individu par maladie, et savoir aussi délivrer l'humanité de ses souffrances. Sans cette connaissance, nul ne peut guérir, et c'est malheureusement ce qui est encore ignoré des médecins les plus savans, c'est-à-dire, de la médecine entière. La pratique seule a pu me la faire découvrir, puisqu'aucun livre de l'art n'en fait mention ; aucun auteur n'a donné d instruction aux praticiens sur cette science si utile, et c'est pour cela qu'il n'a point encore existé de vrais médecins. Ceux qui ont exercé cette profession jusqu'à nos jours, l'ont pratiquée d'après des systêmes faux ; ils n'ont opéré sciemment la guérison d'aucun malade, parce que, ignorant la véritable *cause*

des maladies, ils n'ont pu en délivrer les corps malades; ils l'ont attribuée à des choses qui n'y ont aucun rapport, on l'attribue même à la cause de la vie , au moteur de l'existence animale.... En effet, on suspecte encore le sang d'être la cause de beaucoup de maladies. Lorsque le public sera assez instruit pour concevoir que la substance est le premier besoin de la nature; que chaque individu mange pour faire du sang; que toutes les fois qu'on a faim, c'est la nature qui demande des alimens pour en faire, parce qu'elle n'en a point assez pour maintenir son existence; que ce fluide précieux nourrit toutes les parties qui composent le corps humain; que c'est de lui que nous tenons la vie; que son mouvement fait notre existence; que nous cessons de vivre quand il s'arrête; que la quantité de cette liqueur fait l'embonpoint, la force, la joie, la santé; que sa diminution cause la maigreur, la faiblesse, la tristesse, et réduit à l'extrémité; quand, enfin, on saura que le sang ne fait qu'un avec la peau, la chair, les os, les esprits, on sera sans doute bien surpris que, sous l'espoir de guérir, il ait été détruit autant de monde par la saignée et les sang-sues, et qu'il ait existé des hommes assez téméraires pour tirer le sang des femmes enceintes, elles qui non-seulement en ont le plus grand besoin pour leur existence particulière, mais encore pour la substance de l'enfant qu'elles portent et qui se forme dans leur sein : il est bien étonnant que, dans un siécle aussi éclairé sur la

physique, on emploie encore la saignée, les sang-sues, la diète, le quinquina, le mercure, le sublimé corrosif; de quel moyen se servirait-on pour faire mourir, si pour guérir on emploie l'effusion du sang, la privation des alimens et les poisons les plus violens ?....

L'auteur généralise les avantages que les malades peuvent retirer de l'application de son principe : il n'exagère certainement pas. C'est aussi avec vérité qu'il dit que les effets des purgatifs sont ignorés, puisqu'il fallait, pour apprendre à les connaître, avoir préalablement reconnu leur objet.

D'après la manière ordinaire de raisonner sur le dérangement de la santé, on fait figurer pour causes des maladies, les divers accidens ou évènemens arrivés aux malades, soit auparavant, soit pendant la maladie : on dit, par exemple, que la transpiration supprimée ou trop rallentie, par l'effet du passage subit du chaud au froid, est la cause d'une maladie; on dit aussi qu'elle peut être la cause d'une rechûte, et même de la mort. Cette assertion n'a de vérité que par rapport à l'effet accéléré de la *cause* matérielle des maladies, car la partie humorale, qui cesse de s'évacuer par cet autre effet que l'on appelle *cause*, se concentre, elle croupit, et se putréfie comme déjection ou excrétion; et c'est cette matière, ainsi dépravée, qui est la véritable *cause* des maladies, comme elle peut devenir celle de la mort, soit qu'elle pourrisse les viscères, soit qu'elle raccornisse quelque partie des canaux de la circulation, et qu'elle arrête le mouvement du sang, si on ne l'évacue pas. Je pourrais faire ici beaucoup d'autres citations; mais il serait trop long de rappeler toutes ces conjonctures, où l'on prend l'effet pour la cause, où l'on se contente de mots, en négligeant les faits; d'ail-

leurs, on en pourra faire des remarques particulières dans le cours de cet ouvrage. Dès-à-prèsent, cependant, je déclarerai que je suis persuadé que l'art de guérir ne ressemble nullement aux autres sciences, en ce qu'il ne peut mériter son titre par des effets analogues, qu'autant que ceux qui le pratiquent, et les malades qui en sont l'objet, s'attacheront à la vérité, avec la même force qu'ils en doivent mettre à repousser l'erreur. Je crois fermement aussi que pour pratiquer cet art avec un succès qui réponde aux mots qui le qualifient, il ne faut voir que la *cause* matérielle *de la maladie* du corps humain, et que l'on doit s'abstenir scrupuleusement de toute divagation, ou considérations qui peuvent éloigner la pensée de ce point essentiel. L'auteur a abordé et pleinement résolu la question ; si je n'avais point eu le tems de me convaincre par ma propre expérience, je n'insisterais pas comme je le fais, en faveur d'un système qui ne serait point aussi solidement établi.

SECTION 2.

Le praticien qui a reconnu la *cause* des maladies, jouit d'une grande satisfaction ; il connaît presque toujours le sort des malades qu'il traite ; il peut appercevoir s'il est possible d'ôter à la nature ce qui l'incommode, pour laisser la circulation libre, et leur rendre la santé. Mais ce n'est point assez que de connaître la *cause* des maladies pour guérir, il faut savoir composer les remèdes propres à cette opération ; il faut en connaître la direction, les administrer à propos, savoir les répéter et varier au besoin ; et, avant tout, il est indispensable de bien connaître la vertu des drogues, pour les amalgamer de manière qu'elles produisent les

effets que l'on desire. Auparavant d'entreprendre la guérison d'un malade attaqué de maladie chronique, on doit examiner si la nature sera favorable, c'est-à-dire, si le tempérament est solide, si les fonctions vitales sont bien organisées, si le malade sera constant, persévérant à prendre les remèdes, s'il en subira tous les effets, s'il a l'espoir d'être guéri, et s'il en a grande envie; car s'il est sans courage, lâche, sans résolution, s'il se désespère lui-même, ou s'il n'a pas le jugement assez sain pour s'assister de la vérité qui lui est montrée, et combattre avec elle sa maladie, il est rare que l'on parvienne à sa guérison. Il y a des maladies chroniques, c'est-à-dire, vieilles et invéterées, qui sont si tenaces, si sujettes à récidive, et si difficiles à guérir, qu'il faut souvent plusieurs années pour en opérer la cure radicale. Si le sujet est jeune, s'il est dans sa croissance, et si le traitement est bien conduit, on arrive toujours à la guérison avec le tems, parce que la nature aide beaucoup. Mais la prudence doit être le partage de celui qui s'adonne à une partie aussi délicate, entiérement ignorée de tous les médecins, qui la croient encore impossible ou impraticable; l'expérience en garantit le succès, et l'évidence des réussites ne permet pas d'en douter. Quand on connaît la *cause* des maladies, la *médecine* ne fait point d'exception; elle guérit les fous, les sourds, les muets, les aveugles, les poitrinaires, les asthmatiques, les gouteux, les paralytiques, les hydropiques,

les ulcères, les écrouelles, humeurs-froides, les épileptiques, et généralement toutes les maladies du corps humain, à moins que les viscères contenus dans les cavités où séjournent les matières qui causent la maladie, ne soient endommagés. J'entends par ces maladies : un muet qui a récemment perdu la parole; un aveugle qui a mal aux yeux; un sourd qui a des bruits, des sifflemens et tintemens d'oreilles; un asthmatique qui est récemment oppressé, ou qui est attaqué de cette maladie dans un âge avancé; un gouteux encore jeune, dont les accès sont périodiques, et ne reviennent pas trop souvent, c'est-à-dire, qu'il n'est pas tout-à-fait perclus; celui qui est récemment attaqué d'un accès de paralysie, et qui n'est pas trop décrépit; et qu'en général tous ceux qui ont le malheur d'être attaqués d'une de ces maladies si redoutables, et réputées vulgairement inguérissables, sous quelques dénominations qu'elles soient comprises, n'aient été ni saignés, ni sang-sués, ni baignés; car en tirant le sang des vaisseaux, la fluxion humorale, dont il sera parlé plus tard, qui cause la maladie, remplit aussitôt le vide que l'effusion a fait, et les bains dilatant les vaisseaux, servent à faire filtrer cette fluxion avec plus d'abondance jusque dans les canaux les plus déliés; par cette raison, ces moyens rendent cette matière fluide, très-difficile à évacuer. C'est par ces procédés que le mal est devenu incurable, ou du moins si difficile à détruire, qu'on ne pourrait guérir dans cet

état que les sujets jeunes, mais toutefois avec un traitement plus long que celui qui était nécessaire avant cette funeste opération ; car, dans tous les cas, la perte du sang est non-seulement contraire à la guérison de toutes les maladies, mais elle est destructive du genre humain ; ou il n'est pas vrai que la diminution d'huile dans la lampe en affaiblisse la lumière, ou en abrège la durée.... Quiconque perd son sang perd sa vie, rien ne peut réparer la perte de ce fluide précieux qui donne l'existence à tous les êtres.

En indiquant tout ce qu'il faut faire pour éviter les maladies chroniques, en signalant les moyens qui y donnent lieu, l'auteur a rempli sa tâche. Il a aussi fait son devoir envers les malades qui sont affligés d'infirmités, en leur démontrant combien ils doivent mettre du leur pour en opérer la cure : ils ne sont peut-être point assez rares, les praticiens qui flattent les malades en leur promettant ce qu'ils ne leur tiennent certainement pas toujours.

SECTION 3.

On révère encore Hypocrate ; il n'avait pourtant que de très-faibles lumières, puisqu'il ne connaissait point la circulation du sang, qui n'a été découverte que long-tems après lui. Quoiqu'il n'eût aucune connaissance de la *cause* des maladies, qu'on ignore encore, il a néanmoins acquis le beau titre de prince de la médecine, sans l'avoir mérité, puisque de son tems on n'avait aucune notion de la pharmacie, établie par Galien, qui est venu huit cents ans après lui. Ce dernier a d'autant mieux mérité

la reconnaissance de la postérité, qu'il a donné les instructions les plus utiles sur les productions de la terre, nommées drogues ; qui sont tirées des végétaux, des minéraux et des animaux. Il a enseigné à tirer la résine et le sel des végétaux, à calciner et extraire les alkalis des minéraux, et à en sublimer les parties sulphureuses. Il a enrichi la pharmacie des médicamens composés, que l'on nomme *galéniques*, qui sont si précieux, et qui rendraient infiniment plus de services si on savait les employer à propos à la guérison des malades. Les professeurs qui enseignent dans les écoles ou dans les collèges, assurent toujours que la *cause* des maladies n'est point connue ; que par conséquent personne ne sait guérir ; et que, l'art étant pour ainsi dire inutile, la nature doit se guérir elle-même; c'est déclarer explicitement que cet art est encore inconnu. Si personne n'y connaît rien, tout le monde peut donc être médecin. En effet, cet art n'étant encore que de pures conjectures, chacun, par cette raison, donne son conseil dans toutes maladies, mais c'est presque toujours pour induire le malade en erreur ; s'il échappe de sa maladie, il le doit à une crise salutaire, qui est une évacuation naturelle qui arrive quelquefois; mais, si cette crise ne s'effectue point, ainsi qu'il en est des neuf-dixièmes et demi des malades, les viscères se gangrènent, le sang s'arrête, et le malade meurt, faute d'avoir provoqué des évacuations suffisantes au commencement de la maladie. La

pratique de l'anatomie a fourni depuis un siècle de grandes lumières à la chirurgie. On la croit aujourd'hui, avec assez de vraisemblance, portée au suprême degré de perfection. Nous avons un très-grand nombre d'excellens opérateurs, et la chirurgie ne peut être que parfaitement servie. L'opération manuelle est un très-beau talent; ceux qui le possèdent bien sont des hommes précieux à la société; mais ils sont plus rarement nécessaires que la médecine, parce que tous les malades ont besoin de leur guérison, et que peu de maladies, en raison du grand nombre, nécessitent l'opération manuelle. L'opération de la main procure l'évacuation des matières déposées; mais elle n'empêche pas la source de ces matières de continuer à en déposer de nouvelles, qui, par exemple, entretiennent un ulcère à la place d'un dépôt, empêchent les plaies de se cicatriser, forment une seconde pierre dans la vessie, après qu'un habile opérateur a fait l'extraction de la première, et ainsi de toutes les maladies qui arrivent par dépôts. Il s'en faut de beaucoup que la médecine ait eu le succès de la chirurgie, car elle est encore au jour de sa naissance. Les médecins qui ont acquis de la réputation en cet art, étaient d'habiles anatomistes qui ont dit des choses nouvelles sur la structure humaine, ou qui ont bâti un système à côté d'un autre; mais aucun n'a reculé les bornes de l'art, ni ne s'est acquis une juste réputation par la guérison d'un nombre quelconque de maladies

chroniques habituellement réputées incurables jusqu'à lui, et c'est faute de connaître la *cause* des maladies et les effets de la *médecine*. On croit encore que ces sortes de maladies ne peuvent être guéries. Il est pourtant bien certain qu'il n'a encore existé aucun genre de maladie qu'il n'y en ait eu de semblables de guéries, soit par les secours de l'art, soit par les propres efforts de la nature, qu'il faut suffisamment seconder, et d'heureux résultats seront plus multipliés, par conséquent les maladies chroniques de toute espèce infiniment rares. Il est aisé, d'après cet exposé exact de l'état actuel des deux parties de l'art de guérir, de se convaincre que, si la *cause* des maladies et les effets de la *médecine* venaient à être bien connus, cet art serait accompli, et le but de l'auteur suprême rempli; car s'il a donné à l'homme plus d'instinct qu'aux animaux, sa raison lui doit faire découvrir les remèdes propres à la conservation de son existence, comme elle lui a fait trouver les moyens de satisfaire les besoins de sa vie: la nature renferme tout.

Certes, on ne saurait trop payer à la mémoire de ces hommes chers à leurs semblables, n'eussent-ils enseigné à combattre que quelques-uns des maux qui désolent la vie et la détruisent prématnrément. Le bien qu'ils nous ont appris à faire, nous dédommage de ce qu'ils ont pû nous laisser de l'erreur dans laquelle ils sont tombés, sans doute en cherchant la vérité, objet d'un vif desir pour tous les hommes qui aiment leur prochain. Si nous devons oublier ou re-

jeter leurs erreurs, nous ne sommes pas moins obligés de nous efforcer à perfectionner tout ce qu'ils ont laissé de susceptible de produire de plus grands avantages; malheureusement les progrès sont rares ou très-lents en médecine ; les traitemens que les maladies reçoivent généralement encore, attestent assez qu'il manquait au plus utile de tous les arts, un principe qu'il paraît avoir été réservé au chirurgien Pelgas de lui donner. Quant à moi qui connais assez la force des préjugés pour que je ne me flatte pas de le faire adopter par tout le monde, je ne me lasserai cependant jamais de répéter que cet auteur a trouvé la clef de beaucoup de guérisons, et il ne dépendra point de moi que quiconque le voudra apprenne à s'en servir.

Délivrons-nous, s'il est possible, de nos anciennes et mauvaises habitudes, pour n'insister que sur la *cause* matérielle de nos maladies, que l'on va trouver décrite dans le chapitre suivant; apprenons à l'attaquer en tems propice pour en triompher sûrement, autant que la nature nous laisse encore de ses propres ressources. Personne n'ignore que nous sommes tous mortels, et que contre la mort naturelle, il ne peut y avoir de remède; mais par une conséquence même de cette vérité, la mort peut être contre nature ou prématurée ; et c'est contre la *cause* de celle-ci, la même que celle des maladies qui la précèdent, que notre raison peut s'exercer

---

CHAPITRE II.

De la cause *des maladies et de la* cause *de la mort.*

SECTION 1re.

De tous les animaux créés, l'homme est un de ceux qui jouit de la vie la plus longue ; mais il est généralement le plus assujéti aux maladies. L'auteur de la nature ayant voulu prévenir l'excès de la population en donnant aux créatures la faculté de se reproduire, il a posé des bornes à la durée de l'existence de chacune, en mettant dans tous les êtres un germe de corruption, ou de corruptibilité, qui peut produire ses effets en tous tems, à toute époque, en tous lieux, dans toutes les circonstances, avant même de naître ; chaque individu en a sa portion, il la porte avec soi, sans s'en appercevoir le plus souvent ; ceux qui ont le plus beau teint ou les plus belles couleurs, en peuvent être les plus partagés. Il y a des êtres dont les humeurs sont infiniment plus corruptibles que celles des autres ; ce sont ceux qui ont ce malheur, qui sont souvent malades ; ils vivent rarement jusqu'à un âge avancé, ou il faudrait qu'ils fussent secourus d'après mes procédés. En recevant la vie, la création nous a assujettis à

l'entretenir par des alimens; examinons la distribution de ceux que nous prenons pour notre subsistance, et comment ils se divisent par l'effet de la digestion. La première partie, qui en est l'huile ou la quintescence, fait le chyle, qui se filtre dans la circulation, pour entretenir la quantité de sang nécessaire à la substance de chaque individu; la deuxième, trop grossière pour faire du chyle ou du sang, et qui cependant n'appartient point aux déjections fécales, se convertit tant en fluide connu sous les noms de bile et de phlegme que renferment les canaux de la circulation et les entrailles, qu'en glaires qui demeurent collées aux parois des viscères, au velouté de l'estomac, aux tuniques internes des intestins. Toutes ces matières sont naturelles, quoique excrémentielles; dans leur cours habituel, nous les expulsons par les voies excrétoires, au fur et à mesure que de nouveaux alimens en forment de nouvelles; elles ne nous rendent malades que lorsqu'elles viennent à se gâter, parce qu'en se corrompant elles perdent leur qualité douce et naturelle qui constitue l'état de santé, et deviennent par conséquent âcres, brûlantes ou corrosives, selon la progression de leur dépravation; et ainsi elles résistent, par leur ténacité, aux efforts de la nature qui, dans ce cas, appelle l'art à son secours, pour la conduire à son but, c'est-à-dire, à l'évacuation. Cette âcreté, cette chaleur brûlante ou corrosive des humeurs quand elles sont gâtées ou putréfiées, composent une matière

très-limpide, très-subtile, qui peut être appellée *sérosité* ou *fluxion ;* c'est une émanation des matières épaisses qui séjournent dans les cavités de notre corps, et qui, par sa nature, se distribue à toute l'économie animale, en se filtrant comme les autres fluides par les veines lactées qui s'abouchent sur la partie supérieure du canal intestinal, pour y pomper l'huile des alimens pendant le travail de la coction. Les matières épaisses, par leur corruption, causent toutes les maladies du corps humain, de tel genre ou caractère qu'elles puissent être, et sous telles dénominations qu'elles soient comprises. C'est dans les cavités qu'existe la source de ces maladies. Ces matières fournissent aux dépôts, aux épanchemens, aux obstructions, et généralement à tout ce qui nous arrive de contraire à la santé; c'est la fluxion, dont je viens de parler, qui cause la douleur, et tout ce que l'état de maladie nous fait souffrir, ou nous laisse observer dans les autres malades. Par leur trop long séjour, c'est-à-dire, faute de savoir les expulser auparavant qu'elles n'aient gâté le corps, ainsi qu'on le fait du mauvais fluide qui empoisonnerait le tonneau dans lequel on l'a mis, ces matières ainsi gâtées causent la mort, soit par ulcération, pourriture, gangrène, dessèchement des viscères, soit par engorgement des fluides, en arrêtant la circulation du sang. Beaucoup de médecins sont encore portés à croire que le sang peut être la cause d'un grand nombre de maladies; le pu-

blic, imbu de leur fausse doctrine, court les dangers continuels de se faire assassiner. On est bien dans l'erreur, car le sang, ce principe circulaire, ce moteur de la vie, n'est, à proprement parler, que le *voiturier* des matières qui causent les maladies qui nous adviennent. Les humeurs corrompues qui croupissent dans les cavités ou les intestins, se filtrent autant que leur fluidité le permet, par les veines lactées, et passent ainsi dans la circulation; alors, le sang qui ne souffre ni ne s'allie avec rien d'impur, qui, au contraire, fait toujours des efforts pour conserver sa pureté naturelle, et pour rejeter ces matières, les dépose dans le lieu, ou sur la partie qui lui est la plus favorable, pour s'en décharger : de là ces maladies, dont les dénominations multipliées dérivent du nom que chaque partie du corps a reçu. Mais lorsque la corruption est assez forte, ou la fluxion assez corrosive, elles arrêtent le cours du sang, et le malade meurt très-promptement, et souvent sans qu'on n'ait pu donner nom à sa maladie, ce qui est toujours moins nécessaire, qu'il est important d'éviter ce malheur. Cet accident arrive quelquefois à la suite de longues maladies, quelquefois même au moment où l'on s'en défie le moins, et c'est toujours pour n'avoir point évacué la cause matérielle avec la rapidité du besoin. La rapidité avec laquelle les humeurs peuvent se corrompre, a bientôt mis un terme à l'existence des malades. Dans les épidémies, par exemple,

les maladies sont ordinairement si courtes, parce qu'elles sont très-meurtrières, qu'on n'a pas toujours assez de délai pour secourir les malades avec succès; dans tous les cas où la putridité existe, elle a bientôt gangrené et mis à mortification les parties sur lesquelles le sang a déposé les matières putréfiées : la sérosité, dans ce cas, brûle presque comme l'eau forte. Plus l'attaque des maladies est brusque, plus la vie est en danger ; dans une telle circonstance, il faut mettre de la promptitude à débarrasser les malades. Dans les longues maladies, on peut, pour ainsi dire, prendre leur commodité, ou attendre les dispositions favorables de la nature pour administrer les remèdes nécessaires à leur guérison. Une seule chose dans la nature fait souffrir les malades, c'est la même qui peut les faire mourir ; tous sans doute meurent de cause interne; c'est donc bien à tort que l'on médicamente par-dehors. Toutes les maladies ont la même *cause* ; la corruption termine l'existence de tous les êtres, de telle espèce, genre, ou caractère de maladies qu'ils ayent été attaqués, et quelles qu'aient été les causes corruptrices de leurs humeurs. La corruption des humeurs, méconnue même lorsqu'elle est des plus évidentes par beaucoup de personnes, n'a pas été mieux remarquée dans ses différens dégrés, depuis celui de simple dégénération, jusqu'à celui de putréfaction manifeste; il est cependant vrai que la douleur, même la plus légère, est souvent le pre-

mier degré des maladies qui deviennent dans la suite les plus graves et les plus meurtrières, faute d'avoir pratiqué l'évacuation des humeurs au tems de leur premier degré de corruption. Personne avant moi n'en a connu la *cause*; nul ne s'en est avisé. Les médecins sont encore bien convaincus de l'inutilité de leur art, et bien persuadés que la nature doit se guérir elle-même, parce qu'elle a des secrets qu'elle n'a pas révélés. Cet aveu sincère de leur part dit assez pourquoi les traitemens ordinaires ne se font qu'au hasard, et comment on travaille si souvent à la destruction des malades, et presque toujours sans succès pour leur guérison. En médecine, les systêmes sont assez multipliés, mais on n'a point encore rencontré la vérité. Pleins de respect pour l'instinct du cheval marin, inventeur de la saignée, les auteurs ont cru devoir imiter cet animal. Telle est la force des préjugés, que beaucoup de praticiens n'ont pu abandonner l'évacuation du sang, quoique bien pénétrés de ses désastres. L'erreur ou la méprise des uns, l'incertitude ou l'irrésolution des autres, ont également insulté à la vie des malades, parce qu'aucun de ces praticiens n'a connu les effets de la *médecine*, ni la *cause* qui oblige le cheval marin à se déchirer la peau sur les roseaux aigus du Nil. Ignorant tous la *cause* des maladies, et par conséquent ce qui s'introduit parmi le sang pour former les maladies de la peau, exciter les démangeaisons insupportables, et

causer en général toutes autres incommodités, ils ont dit, et ceux qui n'en savent point davantage aujourd'hui répètent que l'on a du mauvais sang, ou que l'on en a quelquefois trop, comme si les arbres séchaient pour avoir trop de sève; enfin l'erreur à cet égard est dans presque toutes les bouches et les procédés, on débite mille absurdités qui mettent dans toute son évidence la pauvreté des connoissances acquises jusqu'à nos jours. Si le sang était mauvais, la chair, la peau, les os le seraient aussi; si on en avait toujours assez, on n'auroit jamais faim; si on connaissoit la *cause* des maladies, on saurait que les humeurs sont, par leur corruption, les seules *causes* de la plénitude, du gonflement, de l'engorgement. Tout le monde sait qu'il suffit de moucher une chandelle pour reproduire sa lumière ordinaire, et personne n'ignore qu'en la mouchant de trop près, on l'éteint; il en est ainsi, parce que c'est toujours la partie excrémentielle qui nuit, et que c'est elle qu'il faut seulement évacuer. Pourquoi chercher dans la profondeur des secrets de la nature, les choses les plus simples et les plus visibles, que chacun peut aisément appercevoir? La puanteur d'un malade à l'extrémité, et celle des cadavres, prouvent assez que la corruption est la seule *cause* de la mort. Tous ceux qui meurent de maladie, sont corrompus auparavant de mourir; la puanteur qu'ils exhalent, en est une preuve incontestable. D'ailleurs, l'inspection

anatomique laisse toujours appercevoir à quel degré le cadavre est endommagé, lorsque l'ame s'est séparée du corps. On découvre dans l'intérieur tous les accidens qui ont causé la mort; on voit les viscères qui sont endommagés, les uns ulcérés, les autres obstrués, pourris ou gangrenés; on remarque aussi les vaisseaux racornis, les membranes déséchées, enfin toutes les lézions que la *cause* des maladies a pratiquées. Mais nos grands anatomistes n'ont point encore, en apparence, bien connu ce qui cause ces accidens, car personne n'a enseigné comment il faut faire pour empêcher qu'ils n'arrivent à ceux qui sont vivans. C'est de quoi les grands hommes, qui ont fondé l'art de guérir, auraient cependant dû s'occuper. A l'exception d'accidens externes toutes les maladies arrivent lorsque les humeurs commencent à se corrompre dans les viscères. Leur corruption en détermine la couleur que l'on doit observer au commencement de la purgation, pour juger de la malignité de ces matières. Au premier degré de corruption, elles sont jaunâtres, de la couleur naturellement jaune de la bile; à mesure que la corruption augmente, ces matières deviennent vertes, grises, brunes, et le mal fait des progrès. C'est du degré de leur corruption que dépend la malignité de la maladie; dans le cas où ces matières sont noires, c'est un signe sinon de mort, au moins de grand danger, parce que cette couleur annonce corruption

jusqu'à putréfaction, et les humeurs putréfiées peuvent causer subitement les plus funestes accidens. Les maladies commencent souvent par une légère incommodité, c'est-à-dire, que la corruption des humeurs est également légère alors ; mais si, faute de les évacuer, on lui laisse faire ses progrès, il peut survenir des douleurs aigües, la fièvre, la gangrène, un épanchement général ou particulier, qui causent quelquefois un engorgement qui arrête le cours des fluides, comme il corrompt la chair ou les viscères contenus dans les cavités : ces accidens arrivent souvent dans le tems où l'on s'en défie le moins.

Nous existons par l'effet sans doute d'une cause qui est en nous ; le sang est le moteur de la vie. Nous cessons d'exister par l'effet d'une autre *cause* également en nous, qui lute contre celle de la vie, et qui finit par la vaincre. Ainsi qu'il est aisé de reconnaître cette *cause*, de même l'on peut en retarder l'effet, tant que la mort d'un malade serait prématurée, comme n'étant pas la conséquence naturelle d'une assez longue durée de sa vie. On reconnaît facilement en quoi consiste la *cause* des maladies et celle de la mort, si on observe avec un peu d'attention l'ordre et la marche de la nature en général. Entre autres choses distinctes, on remarque le près voisinage de ce que nous appelons le *bien* et le *mal*, ou le *bon* et le *mauvais*; on voit la *quintessence* et la portion *excrémentielle*, étroitement unies, se séparer ; on distingue, en conséqnence, la partie *inaltérable*, et la partie *corruptible*, provenir du même *tout* ; en observant le *sain* et le *corrompu*, on les

voit aux prises, l'un qui résiste, et l'autre qui finit par en triompher ; et quant à ce qui a trait à la non-éternelle existence, ou la cessation de la vie, la corruption se montre à découvert : ses effets décèlent sa puissance destructive ; l'aspect de tout ce qui a lieu d'après le systême de la nature, nous convainc que le créateur a préposé cet agent destructeur à l'exécution de sa volonté suprême. La corruption qui s'oppose donc à ce que nous existions toujours, et qui par cela cause la mort naturelle, frappe assez la vue pour qu'on ne doute pas de son inégale répartition, et par conséquent de la réunion de ses parties, ainsi qu'elle a lieu plutôt sur un corps que sur un autre, notamment sur ceux qui sont les plus corruptibles. Dans les animaux, c'est de la propre essence des humeurs que se compose la portion de corruptibilité que l'auteur de la nature a repartie à chacun des mortels ; la puanteur de ces matières le prouve, comme par sa progression, elle en atteste la corruption et la putréfaction, ainsi qu'il arrive dans les maladies en général, jusqu'à la mort, et après, par suite de cette même progression.

SECTION 2.

Tout effet ayant sa cause, il faut reconnaître celles qui peuvent corrompre nos humeurs. Une de ces causes la plus ordinaire, c'est la respiration de l'air chargé d'exhalaisons puantes ou méphitiques, sortant de souterrains empoisonnés, cloaques, fosses, où sur-tout il y a eu décomposition ou pourriture de parties animales ; l'approche d'une personne gâtée, auprès de laquelle on respire, peut être nuisible ; le séjour ou le près voisinage des marais, des lacs ou tous autres lieux où l'eau

est boueuse et stagnante, peut porter la corruption dans nos humeurs; les brouillards épais, comme particuliérement dans le tems de la formation des chenilles en abondance, sont presque toujours avoisinés de beaucoup de maladies; enfin notre santé, et même notre vie, sont subordonnées généralement à toute cause qui peut surcharger l'atmosphère, et infecter l'air que l'on respire, parce que ce fluide aérien porte la corruption et même la contagion dans les viscères, et corrompt les humeurs, ces matières étant du corps humain la partie la plus corruptible par rapport à leur nature excrémentielle, ainsi qu'il a été dit. Il est aisé de concevoir que, puisque l'air corrompu que l'on respire, corrompt les humeurs dans les viscères, il serait sage et bien prudent d'expulser ces matières aussitôt qu'on s'apperçoit de leur dégénération par les incommodités qu'elles font sentir, afin de prévenir sûrement les progrès de la corruption, ceux des maladies, et par-là d'éluder la mort. Par cette précaution, la seule qu'il y ait à prendre, et qui soit infaillible, on conserverait l'existence à une jeunesse immense qui succombe, et dont la carrière serait infiniment plus longue ou plus agréable, si on savait en agir ainsi. La seule voie, c'est la purgation dirigée selon le besoin de la nature, les forces et le tempérament des malades, et suffisamment répétée jusqu'à parfaite et entière guérison. Mais, purger le corps d'un malade pour le conduire à parfaite gué-

rison, soit qu'il soit attaqué d'une maladie ancienne et invétérée, soit que cette maladie soit récente et aiguë, et de manière qu'elle ne laisse aucun reliquat, c'est une science qui n'est point usitée, parce qu'elle n'est point encore connue. Elle est cependant la plus utile; elle est indispensable, tant pour la certitude que pour la promptitude des guérions; sans elles, l'art est véritablement inutile. On voudrait purger, mais on le fait toujours sans savoir ce qui est à purger, puisque la *cause* des maladies est ignorée. D'ailleurs, il semble qu'on ne connaît encore que l'émétique, infiniment trop violent pour les sept huitièmes des tempéramens; et de la mâne, qui n'est qu'un minoratif insuffisant pour détacher les matières corrompues, et les expulser des viscères, ainsi que la fluxion qui est épanchée dans la circulation, jusque dans les vaisseaux les plus déliés. Pour détruire la *cause* des maladies, et en opérer la guérison, il faut bien connaître les drogues, la composition, l'amalgame, et sur-tout la direction des purgatifs que l'on compose, afin qu'ils opèrent comme l'on desire; s'assurant préalablement de la disposition des corps, en étudier la sensibilité, et prévoir tous les accidens qui pourraient empêcher ou contrarier les effets des remèdes que l'on administre. Si indubitablement l'évacuation du sang est un des fléaux de la médecine ancienne et moderne, il y en a d'autres qui ne sont pas moins à redouter. Le mercure, pour telle

raison, et de telle manière qu'il soit administré, est toujours un des plus grands ennemis de l'existence humaine. Le quinquina cause une infinité d'accidens presque toujours irremédiables. Les bains chauds ne sont pas moins pernicieux ; si on connaissait les effets des bains en général, on ne se permettrait au plus que le bain de propreté, c'est-à-dire, d'une chaleur très-modérée ou insensible. Faute de connaître les effets salutaires de la *médecine*, on se laisse mourir par corruption, tandis que l'on pourrait se guérir par la purgation. Beaucoup de praticiens font consister leurs talens à en défendre l'usage; c'est faute de savoir faire la *médecine*, et de reconnaître à quel danger cette ignorance expose les malades, puisque ce moyen est le seul qui peut leur éviter la mort. L'incertitude sur la *cause* des maladies, fait qu'on emploie méthodiquement, au traitement des malades, des moyens absurdes qui font peu d'honneur aux médecins. On applique des cautères, des sétons, des emplâtres, des cataplasmes ; on lie les bras, les jambes à ceux qui ont des ulcères aux extrémités ; on porte la superstition jusqu'à persuader que les eaux de Barége ont une propriété toute particulière pour tarir la source des ulcères, et en tirer les esquilles d'os cariés. Les praticiens, qui ne peuvent guérir leurs malades attaqués d'ulcères carcinomateux, ont souvent recours à cette défaite pour s'en débarrasser. On attribue à ces eaux des opéra-

tions qui ne peuvent se faire qu'avec la main; et comme on n'en sait point davantage, sur la foi du médecin, le malade voyage. Les eaux minérales sont souvent plus utiles aux médecins qu'aux malades. Quand un médecin a traité long-tems un malade, et qu'il ne sait plus que lui faire, il lui ordonne les eaux minérales; il l'envoie à celles à qui on a gratuitement attribué la réputation de guérir les mêmes maladies que la sienne. On lui fait faire un voyage de deux ou trois cents lieues; arrivé, il boit de l'eau en abondance, et par extraordinaire, il prend deux médecines par dix jours; l'eau diminue l'acrimonie des humeurs corrompues qui le retiennent en langueur; les purgations expulsent les matières corrompues qui le font souffrir, ou du moins elles en déchargent d'autant son corps; et si les viscères ne sont point encore endommagés, il se trouve bien soulagé. Il résulte de ce stratagême, que, si le malade eût resté chez lui, et qu'il y eût pris les évacuans convenables, en nombre suffisant de doses, il aurait été radicalement guéri, et se serait épargné les frais d'un si long voyage, avec la peine de boire une si grande quantité d'eau, sans avoir soif..... En attendant que la raison domine, les superstitions seront encore long-tems à la mode. La médecine est un art qui a toujours éprouvé, plus qu'aucun autre, les funestes effets du resserrement de l'esprit humain. Beaucoup de gens ont prétendu y avoir fait des découvertes.

Les spécifiques, sur-tout, font encore l'espoir de ceux qui n'en savent point davantage ; il y en a beaucoup d'approuvés, quoiqu'ils ne servent, la plupart, qu'à la destruction des malades ; il y en a plusieurs qui ne font ni bien ni mal, ils accompagnent seulement les malades au tombeau. Ceux qui se vendent le plus cher, ont le plus de vogue ; ce ne sont, pour l'ordinaire, que des poisons. Mais, malgré leurs mauvais effets, et le danger d'en faire usage, ils ont toujours des partisans. La plupart des praticiens portent l'insuffisance jusqu'à y avoir une grande confiance. A leur exemple, les charlatans en ont composé, et beaucoup ont même obtenu des privilèges anciennement, pour les vendre, sans doute pour les rendre plus efficaces ; ce qui prouve assez que les charlatans ne sont nés que de l'insuffisance de la médecine : en effet, si les médecins savaient guérir, les charlatans ne pratiqueraient point la médecine ; personne ne pourrait en imposer si la *cause* des maladies venait à être reconnue, et les moyens de la détruire adoptés.

La corruption, ou la cause corruptrice, est tellement distribuée inégalement dans cette immensité, que s'il n'en était pas ainsi, rien n'existerait, ou ce qui reviendrait au même, tout serait à l'instant détruit. L'état des choses, à l'égard de la destruction, est ordonné en conséquence d'un autre état de choses qui a rapport à la reproduction, faculté que le créateur a donnée à tous les êtres ; la conviction nous en est fournie par l'évidence de l'opération que la

nature offre à notre admiration. Insensiblement, et sans que nous nous en appercevions, la cause corruptrice agit sur nos parties les plus corruptibles ; nous ne sommes avertis de l'existence réelle de la corruption de nos humeurs, que par les souffrances, douleurs, maladies, ou interruption de nos fonctions naturelles qu'il nous arrive d'éprouver. Mais à un seul de ces signes, nous devons reconnaître que nos humeurs sont dépravées, car si ces matières restaient toujours dans leur état de saineté primitive, nous jouirions d'une santé intacte, à l'exemple d'un nombre d'individus, plus ou moins petit selon l'impureté des climats qu'ils habitent, qui ont même le bonheur d'être assez peu corruptibles pour ne mourir qu'à l'expiration du terme que la vieillesse ne peut plus reculer. Alors que notre santé a perdu de son caractère, nous faisons bien de prendre les précautions les plus propres à son rétablissement, de peur que la corruption ne fasse des progrès; il nous faut l'évacuer.

Il importe sans doute bien peu de savoir comment ou par quelle voie, les humeurs d'un malade ont été corrompues ; d'ailleurs il serait très-illusoire de faire des recherches à cet égard; l'essentiel, c'est de reconnaître qu'il n'y aurait point de maladie sans la dépravation ou putréfaction des ces matières, et il y a toujours urgence à les évacuer, puisqu'autrement elles peuvent causer toutes sortes d'accidens, et jusqu'à la mort. L'air impur que nous pouvons respirer est, sans contredit, la plus fréquente cause de la corruption des humeurs ; des alimens mal sains ou gâtés les corrompent aussi; une habitation humide, ou peu aérée, peut aussi leur imprimer la corruption; notre corps, mis en contact avec un corps malade, peut éprouver le sort de celui-ci, sur-tout lorsqu'il est infecté d'un virus contagieux, comme on le re-

marque à l'égard des maladies de peau, la galle, les dartres, etc. Dans ce cas de contact, la corruption s'insinue par les pores absorbans, à travers la peau, et se porte sur les humeurs fluides, et successivement sur la masse de ces matières; le coït, qui est aussi une action du contact, est suivi de résultat vénérien, parce que l'un des contractans est aussi infecté d'un virus contagieux. Ces virus, qui ne sont autre chose que la sérosité humorale, plus ou moins maligne, s'insinuent, comme il est déjà dit, et dans ce dernier cas, ils se répandent dans les viscères de la génération, les parties sexuelles, et y causent tous les symptômes que l'on remarque à la suite d'un coït impur, et dont les différences n'ont d'autres causes que la diversité des canaux par où ce poison s'introduit, ou par lesquels le sang rejette ou dépose ce virus.

Toutes les espèces de virus, soit scorbutique, scrophuleux, vénérien, ou autrement, quels que soient leurs caractères, s'engendrent tous également de la corruption des humeurs; et de tel virus que se trouvent infectées les humeurs d'un malade, il faut, si l'on veut préférer une guérison radicale, sans retour ni reliquat, à une palliation que peuvent seulement opérer ces différentes compositions pharmaceutiques, fruits d'analyses chimiques, plus curieuses pour les savans, que salutaires aux malades ; il faut, dis-je, pratiquer l'évacuation de ces matières, qui ne produisent de virus, ou de sérosité, que parce qu'elles sont corrompues : c'est la seule chose qui mérite attention, ainsi qu'elle reclame un savoir-faire analogue à cette opération, d'autant plus que la corruption, qui déroute toutes les combinaisons de la chymie, ne peut être arrêtée dans ses progrès et ses effets, qu'autant que la partie saine, ou la moins corruptible, en est délivrée par l'expulsion ou la purgation. Les purgatifs hydragogues, résineux et

spiritueux, subtilisent tous les virus, et en délivrent sûrement les malades qui y ont recours en tems propice; cette assertion peut être contestée, mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit point l'expression de la vérité; tout doute, à cet égard, ne pourrait rien contre ma conviction.

SECTION 3.

On est si généralement bercé dans l'erreur, qu'il est possible qu'il soit fait un portrait effrayant de la *médecine* ou de la purgation : ceux qui suivent aveuglement la méthode, n'ont par conséquent d'autre boussole que la routine de nos aïeux; au devoir de s'instruire, au besoin d'approfondir, plusieurs sans doute préféreront rester esclaves des sentimens de ceux qui n'ont pu enseigner ce qu'ils ne savaient point; et en attendant que l'on soit parfaitement imbu de la *cause* des maladies, et que les effets de la *médecine* soient assez connus, les praticiens incapables d'innover, ne travailleront qu'à perpétuer l'erreur dans laquelle ils ont été élevés; et, quels qu'en soient les funestes événemens, l'usage, les préjugés reçus, l'aveuglement général les justifieront toujours, comme par le passé, en cachant soigneusement les turpitudes de leur pratique. Quand on a répandu le sang d'un malade, c'est-à-dire, après avoir porté un coup funeste à sa vie, ou que l'on a ainsi fait une atteinte des plus préjudiciables à sa santé, on le met à l'usage des rafraîchissans, quoiqu'ils soient

très-ennemis de la chaleur naturelle, et par conséquent très-dangereux. Lorsque le malade se plaint que la plénitude lui reflue jusqu'à l'entrée du gosier, on lui ordonne une médecine opaque, avec laquelle il boit force bouillon; et lorsqu'elle a produit quatre ou cinq évacuations, on estime qu'il est assez purgé; on lui fait ensuite user de différens absorbans, qui diminuent souvent l'acrimonie des humeurs, et le soulagent momentanément; mais ils ne font jamais rien pour sa guérison, puisque, ne déchargeant pas la nature de ces matières gâtées, ils ne peuvent l'empêcher de succomber sous le fardeau de la corruption; ils ne peuvent que retenir le malade en langueur pendant dix ou quinze années auparavant de mourir. Ce n'est pas raisonner plus sagement que de faire languir la nature, en mettant les malades à une diète outrée; car faute d'alimens, les veines lactées, de l'emploi desquelles j'ai parlé, filtrent en place d'alimens refusés, des humeurs corrompues, qui passent des cavités dans la circulation, et causent bientôt la pâleur, l'œdème, la maigreur, le desséchement, en précipitant les malades dans le marasme, ou dans tout autre état de perdition relatif. L'existence humaine n'a besoin que de deux choses en maladie, des remèdes propres à expulser du corps les humeurs corrompues qui menacent la vie, et une bonne nourriture en remplacement du *mauvais* que l'on est obligé d'en faire sortir

pour guérir. Tant qu'on ne saura traiter les malades que par topiques, ou les médicamenter par dehors, on ne prouvera jamais que l'on connaît bien le dedans, et on ne guérira jamais de rien; car il est hors de doute que personne *ne meurt par dehors* : il est incontestable que tout le monde *meurt par dedans* ; il faut donc médicamenter par dedans !... Les maladies étant causées par les humeurs corrompues dans les viscères, la purgation, pratiquée avec suffisance, est la seule voie et la seule ressource que les malades puissent avoir pour se guérir, et pour prévenir toutes les maladies chroniques, périodiques, toutes celles qui sont réputées incurables, ou qui le deviennent en effet, et pour éluder sûrement la mort. J'ai vu quantité de personnes, dans des maladies graves, qui ont resté sans connaissance pendant des mois entiers, faute d'avoir été purgées à propos, et qui ayant employé ces moyens propres à expulser de leurs corps la corruption qui les retenait dans cette fâcheuse position, leur sang reprit son mouvement naturel, et elles furent si indubitablement guéries, qu'elles ont encore vécu vingt ou trente ans après. Il est certain que par le moyen des purgatifs en petites doses, doux et faciles à prendre, et suffisamment répétés, on guérit toutes les maladies qui font l'effroi de la nature : le tout ne dépend que de les savoir composer, ainsi que de les administrer auparavant que la *cause* des maladies n'ait eu le

tems de devenir *cause* de la mort, et d'en bien connaître la direction, chose à la vérité difficile à concevoir, que personne n'a pratiquée avant moi; mais cette manière est infaillible, parce qu'elle est calquée sur la vérité. Si on use sagement de ces moyens, on peut vivre long-tems, et même ne mourir que de vieillesse. Si la mort enlève journellement une nombreuse jeunesse, c'est parce que, n'en connaissant point l'instrument, ou la *cause*, on ne saurait par conséquent le détruire; elle n'est pourtant naturelle qu'à la vieillesse, et jusque là elle est sûrement évitable. Si la terre porte une peuplade d'infirmes de toutes espèces, c'est parce qu'on ne connaît point les effets de la *médecine*; car il est également certain qu'il n'y a aucune maladie qui soit incurable par sa nature; elles ne peuvent le devenir que par défaut de connaissances suffisantes pour en détruire la *cause* dans leur principe. La connaissance de la *cause* des maladies ne souffre aucune conjecture; cette découverte les efface toutes. La pratique des modernes n'étant basée que sur celle des anciens, on ne doit point être surpris du peu de succès de l'art de guérir. Je vois tous les jours des gens d'esprit s'agiter, se tourmenter pour admirer des phénomènes, c'est-à-dire, des effets qui arrivent dans la machine humaine; mais aucun, parmi le grand nombre, n'a parlé de la *cause de ces mêmes effets*; sans doute parce que personne ne la connaît. C'est moins de l'es-

prit qu'il faut pour trouver la vérité, que du bon sens.....

La purgation et les purgatifs ont sans doute à luter vigoureusemnt pour se rendre le préjugé favorable. L'erreur exerce un tel empire, qu'il y a beaucoup de malades qui voient avec plaisir leur sang sortir de leurs vaisseaux; plusieurs craignent même de n'en point perdre assez, tel que celui qui marchandoit un chirurgien, et qui ne paya la somme demandée qu'à condition que celui-ci lui feroit une *bonne saignée.* De tels gens sont bien éloignés de prendre les précautions nécessaires pour retarder les effets de la corruption, ou pour s'opposer à ses progrès : ils ne se défient seulement pas que dans leurs entrailles, il puisse croupir une puanteur effrayante, effet de la putréfaction des humeurs, la même qui leur cause la maladie pour raison de laquelle ils évacuent de préférence le fluide de qui seul cependant ils tiennent la vie. Comment ne pas dire, à l'aspect d'une semblable méprise, que c'est le pourvoyeur de l'enfer qui a peur que la *cause* des maladies soit insuffisante pour tuer les malades, et qu'il leur inspire en conséquence d'appeller un aide à cet effet? . . . Que ces êtres sont malheureux de ce qu'ils ne sont point éclairés sur des intérêts aussi chers que ceux de la conservation de leurs jours! . . . Admettre qu'il peut exister des remèdes spécialement propres à la guérison de chaque maladie, c'est supposer que les maladies sont différentes les unes des autres par rapport à la *cause* de chacune; c'est comme si on disait que les maladies sont autant de bêtes qui viennent à nous pour nous dévorer, si nous ne les nourrissons point, et que nous n'éviterons le malheur d'en être croqués, qu'en donnant à ces bêtes l'aliment qui est au goût particulier de chacune; on sent tout l'embarras quand

on réfléchit qu'il y a plusieurs milliers de bêtes qui ont chacune un goût différent de celui des autres. Les yeux de beaucoup de gens ne voyent que la superficie des choses, et voilà la source de bien des erreurs. Les maladies ont toutes la même *cause interne*, qui consiste dans la dépravation des humeurs plus ou moins avancée dans chacun des malades, ou à chaque période de maladie; cette *cause* des maladies est nécessairement la conséquence, ou une dérivation de la cause qui rend mortels tous les êtres auxquels l'auteur de la nature a donné la vie. Toutes les maladies, c'est-à-dire, toutes les manières dont les humains sont attaqués lorsqu'ils sont malades, exigent l'évacuation des matières qui *causent* toujours tout état de maladie. Ce moyen que des savans peuvent qualifier de *selle à tous chevaux*, est le seul qui puisse véritablement guérir; il est infaillible autant qu'un homme raisonnable le peut desirer, vu que pour faire plus, il faudrait une toute autre puissance que celle qui est déléguée aux mortels. Je ne crois pas que l'art de guérir soit l'objet d'une science telle que ce mot l'exprime: l'art de guérir réclame et ne veut qu'un sens droit dans celui qui desire le pratiquer avec avantage; cet art n'est l'objet que d'une aptitude analogue aux besoins de la nature par rapport sur-tout à l'évacuation de la partie humorale, à l'effet de rendre la circulation libre. Ce qui me fortifie dans mon opinion, c'est ce qui me l'a donnée: C'est que depuis qu'on fait marcher la médecine de pair avec les autres sciences, l'art de guérir n'a d'autres principes que des systêmes qui s'entre-détruisent comme ils se succèdent, parce que leurs matériaux sont toujours pris dans le champ des conjectures; de là ces nouveautés, ces espèces de modes. Je vois que le domaine de la médecine est exploité comme celui de l'astrologie; l'esprit s'élance à *perte de vue*, et

c'est pour cela, ce me semble, que la *cause* des maladies a toujours été laissée de côté, quoiqu'elle mérite toute attention : de là l'insuffisance d'un art qui ne peut être réellement utile, s'il n'est pas fondé sur l'exacte vérité. Nous voyons tous les jours des œuvres de savans médecins, complettement érudits; mais ce ne sont que des allégations scientifiques qui ne guérissent point. J'aime à penser qu'ainsi qu'il n'y a point matière à faire du bel-esprit pour ouvrir une serrure avec sa propre clef; de même je crois qu'il ne faut pas alléguer de science plus profonde qu'il n'en est nécessaire pour évacuer la corruption qui cause les souffrances d'un malade, et qui peut lui causer une mort prématurée. La clef des guérisons se compose uniquement d'un raisonnement juste, que la nature parce qu'elle nous montre, suggère à tout homme qui a appris à se défier de l'erreur de l'éducation; ce même raisonnement doit porter tout praticien zélé à rechercher les purgatifs qui sont les plus susceptibles d'être administrés à petites doses, et d'être amalgamés, pour opérer doucement et avantageusement, ayant le moins de dégoût possible, à l'effet de pouvoir être répétés autant de fois qu'il en est nécessaire pour conduire les malades à guérison radicale, sans retour ni reliquat.

SECTION 3.

Il n'est sortes d'imaginations que n'ait suggéré le défaut de connaître la *cause* des maladies. L'électricité fut encore un des moyens qui se présenta à-peu-près dans le tems que la témérité fit administrer intérieurement le sublimé corrosif aux vénériens, supposant sans doute que, pour désempoisonner, il faut au contraire empoisonner. On s'avisa donc d'é-

lectriser ceux qui étaient attaqués de maladies qui laissaient appercevoir un engorgement circonscrit ; la commotion fit des effets assez singuliers sur des sourds, des paralytiques ; plusieurs s'en sont trouvés considérablement soulagés pour un tems ; on a même dit qu'il y en avait eu de guéris. Parut après le fameux Mesmer, qui convertit l'électricité en magnétisme. Cet homme instruit, bon physicien, doué de grands talens, et né avec beaucoup de sagacité ; n'ignorant rien, sinon les principes de l'existence humaine, les fonctions vitales et la *cause* des maladies, mais ayant envie de faire des miracles, c'est-à-dire, des choses surnaturelles, et sur-tout de guérir les malades sans être médecin, et sans remèdes. Connaissant l'esprit humain, il a commencé par se faire des prosélytes, que sans doute il n'a pas pris parmi la populace ; il a su choisir des savans, des demi-savans, des gens à caractère, habitués à dire de grandes choses, et à n'en faire souvent que de très-médiocres : il s'est trouvé, entr'autres, un écrivain élégant, qui a bien voulu prodiguer son talent au point d'aller chercher, dans l'autre monde, le grand Newton et Descartes, pour leur assimiler le célèbre Mesmer ; en assurant, sans doute aux imbéciles, que les guérisons du magnétisme sont inséparables de la pesanteur de l'air, et des calculs de l'astronomie ; assurément qu'un tel prôneur a bien mérité des magnétiseurs, ainsi que des amateurs du beau et du merveilleux.....

Un de ses grands prosélytes fut le comte de *P.......*, alors mestre-de-camp d'infanterie, en garnison à Bayonne, qu'on suppose avoir opéré soixante guérisons par les effets du magnétisme, constatées par des certificats bien légalisés ; il est malheureux qu'ils ne prouvent pas bien l'authenticité des faits, ces certificats ayant été delivrés précisement dans le tems du traitement magnétique ; il eût fallu laisser un intervalle convenable pour avoir la certitude du radical des guérisons, duquel on ne peut être bien assuré qu'après un délai au moins d'un an. C'est une précaution que j'ai prise toutes les fois que j'ai réclamé des attestations pour constater les guérisons de plusieurs mille personnes attaquées de maladies chroniques, et réputées incurables, que j'ai opérées dans le commencement du succès de mes découvertes. Les guérisons par le magnétisme, ne sont point assez vraisemblables pour que leurs auteurs s'exemptent de cette formalité indispensable pour bien prouver la vérité. M. de P....... commença donc à prouver les heureux effets du magnétisme animal, par la résurrection d'un petit chien qui n'était point mort, qui avait seulement été étourdi par une chûte ; ensuite celle d'un officier tombé d'un coup de sang, et qu'il a fait saigner sur-le-champ, sans doute pour prévenir le retour trop précipité d'un autre accès ; l'ayant même guéri de ses blessures dans l'espace de dix jours, ce qui pouvait s'opérer sans le secours du magnétisme.

Cet homme, savant dans l'art de guérir, à la faveur du magnétisme animal, a aussi guéri un enfant de deux ans, soi-disant épileptique; un autre, âgé de quatre mois, aussi épileptique, sans doute depuis bien des années, car on ne peut connaître le caractère de cette maladie, que dans un âge avancé. En effet, si tous les enfans qui ont des convulsions dans les premières années de leur existence, restaient épileptiques, ce fléau deviendrait le destructeur de l'existence humaine; ce qui n'a heureusement point d'exemple, et laisse appercevoir combien il serait dangereux d'accorder sa confiance à des certificats qui ne paraissent fondés sur aucune raison physique. Les magnétiseurs parlent bien d'un fluide qui existe, et qui produit des effets surprenans dans les corps malades; mais ils ne sont point assez instruits pour en citer l'origine, ni en donner la définition. Ils mettent souvent en convulsion les malades qu'ils magnétisent, et ils ne peuvent y mettre ceux qui se portent bien; ils n'en disent point la raison, parce qu'ils ne la connaissent point. Ils plongent les malades dans l'assoupissement, sans savoir ce qui provoque le sommeil; ils dérangent le cours des esprits, et excitent à leurs malades des rêveries qu'ils ne peuvent définir eux-mêmes. En 1784, les magnétiseurs obtinrent du gouvernement qu'il serait nommé une commission pour juger de l'existence et de l'utilité du magnétisme animal. Cette commission fut choisie parmi la

classe des académiciens et des grands médecins de ce tems-là ; mais, comme l'objet de cette découverte paraissait heurter la médecine de front, et même devoir l'abolir, en guérissant, disait-on, tous les malades sans remèdes, les médecins, craignant apparemment la chûte de leur état, ne voulurent ni voir ni entendre les beaux phénomènes du magnétisme animal, et ils firent un rapport qui ne fut point favorable aux magnétiseurs. Ces derniers se sont récriés contre cette commission de savans qui n'a point voulu concevoir les effets du magnétisme ; et, dans leur colère, ils ont blâmé les médicamens qui servent en médecine, sans toutefois en citer les mauvais effets, car ils ne paraissent pas grands pharmaciens. Ils ont supposé différentes questions sur la *cause* des douleurs et la certitude de la guérison, auxquelles les médecins ne pouvaient donner une vraie solution, ni eux non plus. Ce qui fait grand tort à la réputation des magnétiseurs, c'est qu'ils ne peuvent se guérir eux-mêmes, ni guérir ceux qui leur appartiennent ; ils ont recours à la médecine avec beaucoup plus d'avidité que ceux qui ne possèdent point leur sublime science. Il paraît que le magnétisme animal est aussi végétal, puisque les magnétiseurs prétendent magnétiser les arbres, et que les arbres magnétisent les malades. Suivant la déclaration unanime des littérateurs qui ont écrit sur le magnétisme, il paraît que tous ces phénomènes si

miraculeux, se réduisent aux effets de l'électricité répétée jusqu'à l'entière résolution des humeurs corrompues qui causent la maladie qui a été le sujet du magnétisme; c'est pour cela que beaucoup de malades, après avoir reçu la commotion, tombent, les uns dans l'assoupissement, et d'autres en convulsion ; ou ils éprouvent tous autres effets, que les magnétiseurs nomment crises, quoique ces effets ne soient suivis d'aucune évacuation, produisant en apparence la dissolution seulement des humeurs qu'ils font rentrer dans la circulation ; desquelles matières émane la fluxion qui est portée sur les nerfs, et qui les met en contraction. Ce mouvement peut donner aux malades, après l'accès, des soulagemens momentanés, mais ils ne ressemblent sûrement guère à une guérison radicale, *parce que la nature étant matérielle, et les maladies n'étant causées que par des matières, les malades ne peuvent être guéris que quand la nature est entiérement délivrée de ces matières.* Si on connaissait la *cause* des maladies et les effets de la *médecine*, on n'aurait point recours à de semblables puérilités ; on n'attacherait pas plus de prix à la découverte de *Galvany*. N'est-il pas tems enfin que l'homme sorte de cet état de léthargie qui le réduit à avouer et répéter sans cessse que ce qu'il connaît le moins, c'est lui-même!....

En l'an 7, il parut dans le journal *la Clef du Cabinet*, n°. 694, une lettre à l'occasion du galvanisme. Les

gens qui préfèrent l'utile aux curiosités factices, ne me sauront pas mauvais gré de ce que je la rapporte ici. « AU REDACTEUR, etc. Vous avez inséré dans votre feuille, n°. 612, le compte rendu à la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national, des expériences faites en floréal et prairial an 5, par la commission nommée pour examiner et vérifier lés phénomènes du galvanisme et ceux de l'électricité. Je vois avec peine que les philosophes qui composent cette classe, se fatiguent pour faire des recherches, qui rendent bien peu de service à l'humanité; car qu'importe aux malades que ces sávans connaissent les phénomènes du galvanisme et ceux de l'électricité? Cela ne les soulage en rien. Ne serait-il pas plus à propos que les philosophes nous instruisent sur la *cause des maladies*, sur la *cause de la mort*, et sur les moyens de guérir? Quoi de plus triste dans un siècle aussi éclairé sur la physique que d'entendre dire à des gens qui pratiquent l'art de guérir, que la *cause* des maladies n'est pas encore connue, que cet art est inutile, que la nature doit se guérir elle-même, parce qu'elle a des secrets qu'elle n'a point encore révelés? On voit mourir une quantité de malades à la fleur de l'âge, qui vivraient encore long-tems, s'ils étaient secourus à propos. Nos praticiens citent un grand nombre de maladies incurables, et il y en a beaucoup aussi qu'ils traitent sans les savoir guérir, faute d'en connaître la *cause*. Je cherche cette *cause* depuis plus de vingt-ans dans les livres, et n'y ai rien trouvé de satisfaisant. Je crois pourtant que les philosophes pourraient parvenir à la découvrir. Un nommé PELGAS, qui demeure à Nantes, travaille depuis long-tems avec un succès incroyable à la guérison des maladies abandonnées et de toutes les maladies réputées incurables sans exception. Il en a guéri plusieurs mille, tels que poitrinaires, asthmatiques, hy-

dropiques, paralytiques, fous, humeurs-froides, douleurs, vieilles plaies et ulcères, maladies vénériennes, vieilles, compliquées et invétérées, et généralement tout ce qui peut affliger un individu, sans exception d'âge ni de sexe; et il ne s'est jamais avisé des rapports des phénomènes du galvanisme avec ceux de l'électricité, ni de ceux de l'arc animal avec les différens métaux. Tous mes confrères le fuient et en sont jaloux jusqu'à la rage; moi, je l'admire et voudrais en savoir faire autant que lui. Ce chirurgien ne guérit que ceux qui ont confiance en lui. Cette manière d'opérer paraît lui être réservée. Si ses talens étaient connus, tous les praticiens traiteraient dans le même genre, et ils rendraient les mêmes services au public; il ne serait point de maladies incurables, on se ferait guérir de toutes indistinctement, et l'on ne mourrait presque plus que de vieillesse. Le plus beau de tous les talens c'est celui qui rend le plus de service à l'humanité; je ne connais pas de plus beau phénomène que celui-là. C'est pourquoi je m'adresse aux philosophes qui composent la classe des sciences mathématiques et physiques, pour avoir les instructions nécessaires sur cet art, qui m'a paru jusqu'ici si ingrat, et qui serait pourtant si précieux si on le connaissait aussi avantageusement que Pelgas, qui le pratique avec tant de succès depuis si long-tems.

Signé GIRAUD, *Chirurgien-marin.* »

Je suis fondé à croire à l'espèce de jalousie dont parle l'auteur de cette lettre; je l'ai vu prendre un caractère hostile à plusieurs époques. Défunt Pelgas faisait quelquefois paraître de ses observations dans la Feuille Nantaise; on va voir de quelle manière il y fut traité en l'an 4, et comment il répondit à ses antagonistes. Des deux extraits qu'on va lire, découlent de nouvelles preuves du mérite des découvertes de ce praticien, dont les réussites ne plaisaient

pas à tous ceux qui n'en étaient point l'objet. C'est la cabale qui parle : « Au rédacteur, etc. L'article que le docteur *Pelgas* a fait insérer dans votre feuille du 4 floreal, sur les maladies de poitrine, est bien le galimathias le plus inintelligible qui ait jamais sorti du fond d'un encrier médical. Mais on découvre pourtant que le docteur Pelgas a une composition de Kermès, etc., dont il serait bien aise d'opérer la métamorphose dans un métal plus précieux que l'antimoine. D'après cela, que signifie cet étalage de faux-savoir dont il enveloppe l'offre de son remède? que croire sur-tout de la condamnation qu'il prononce avec autant d'assurance que de ridicule, contre le lait de vache, de chèvre, d'ânesse, etc. ? N'est-il pas visible qu'il a quelque composition à débiter, et que c'est sa marchandise qu'il vante? Une pareille méthode d'en imposer au public, ne mériterait pas d'être relevée, s'il s'agissait d'une pièce d'étoffe ou d'un chapeau ; car, après tout, qu'importe que mon habit soit de laine d'Espagne ou de Languedoc, et mon chapeau de poil de castor ou de lièvre? Mais dans le cas dont il s'agit, l'erreur est plus sérieuse, et demande qu'on la réfute. Si donc le docteur *Pelgas* comprend ce qu'il écrit lui-même, il sera bien aisé de lui prouver que c'est à tort qu'il fait le procès au lait dans les maladies de poitrine. Il convient que ces maladies seraient peu à craindre si on en connaissait la cause, parce que, dit-il, la médecine est infaillible quand les malades sont secourus à tems. Sans adopter cette assertion dans toute son étendue, je lui demande s'il n'est pas vrai que le germe de la goutte, transmis par un père à ses enfans, est souvent la cause d'une phlogose lente des poumons, qui finit par la pthysie pulmonaire, sur-tout chez les femmes? Or, dans ce cas, que ferait son kermès et les hydragogues même manipulés par lui ? Niera-t-il

qu'alors le lait, donné à propos et continué pendant plusieurs années, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge ou la tendance à la pthysie n'est plus à craindre, soit le remède le plus convenable ? L'expérience de tous les tems, de tous les lieux, serait contre lui, et je ne pense pas qu'il veuille la démentir sur sa simple autorité. Voilà donc une espèce de maladie de poitrine dans laquelle le lait est évidemment utile. Il en est encore d'autres où le même moyen peut procurer les plus grands avantages ; mais comme je n'ai point entrepris de faire une dissertation, que l'exemple cité suffise et apprenne au docteur Pelgas, qu'ayant de condamner les remèdes les plus simples qu'offre la nature (et le lait est sans contredit de ce nombre), il faut avoir vu plus à fond qu'il n'a fait dans les secrets de cette mère bienfaisante, qui comme dit *Montaigne*, le grand ami des médecins, a embrassé universellement toutes les créatures, et n'en est aucune qu'elle n'ait bien pleinement fournie de tous moyens nécessaires à la conservation de son être. Votre abonné, signé, Not-a-quack. » Ce nom inventé, décèle la petitesse de l'auteur de cette grande épitre.

Observations de *Pelgas* sur la *grande question* de *Not-a-quack* :

« On voit rarement des gens d'aussi bonne foi que Not-a-quack, qui publie lui même sa naïveté, en déclarant qu'il ne comprend rien au matériel, ni à ce qui est à la portée de tout le public. S'il avoit lu la Feuille Nantaise à d'autres époques, il se serait peut-être apperçu que Pelgas n'est point un marchand de spécifique, mais qu'il est consommé dans une pratique laborieuse et suivie de plus de quarante ans, et qu'à la faveur de ses recherches, la nature lui a laissé appercevoir la *cause* des maladies, lui a donné la connoissance d'une partie des drogues, de leurs effets, le talent de composer les simples et d'amalgamer les galéniques avec une va-

riété suffisante pour guérir beaucoup de maladies réputées incurables, ce qui est encore un secret pour les principes de l'art. Si ce savant était de Nantes, il pourrait savoir que ce galimathias inintelligible pour lui, n'a point paru tel à plusieurs centaines de personnes affligées de maladies réputées incurables que Pelgas a guéries à Nantes depuis quinze ans, entr'autres beaucoup de maladies de poitrine et de phlogoses au poumon, qui avaient dégénéré en pthysie pulmonaire, que les malades avaient héritées de leurs pères, sans néanmoins savoir si ces derniers avaient eu la goutte (car il n'a jamais fouillé jusque-là) mais qui avaient usé du lait des différens animaux ordinaires pendant un laps de tems, et en si grande quantité qu'ils le rendaient par le nez et par la bouche sans aucun soulagement. Se voyant réduits à l'extrémité, ces malades se sont adressés à Pelgas, qui les a radicalement guéris avec son faux savoir et son galimathias. Je dis que la phlogose lente des poumons dégénérée en pthysie pulmonaire est illusoire, parce qu'on ne voit point dans le corps des vivans. Ce savant a lu cette supposition dans l'inspection anatomique de Lieutaud, que l'auteur n'a jamais vue, ni lui non plus ; mais on a fait cette remarque au poumon d'une femme qui était morte en langueur ; et par un effet du hasard on a appris que son père avait eu la goutte, et on a cru que tous les enfans des goutteux devaient avoir le même sort, et sur-tout les femmes. MAIS quand je fais sortir des régions du thorax d'un poitrinaire, six, huit ou dix pintes de pus, phlègme, eau, sang caillé, pourri ou autre humeur corrompue ou putréfiée, le malade la voit, et je la vois aussi; et si au bout de quelques jours, le malade se trouve radicalement guéri, je conclus que cette corruption *causait* sa maladie, et que si elle eût séjourné plus long-tems, elle pouvait gangrener les viscères et le

faire mourir. Il est donc bien prouvé que je vois tous les jours mon galimathias, et que mon savant adversaire n'a jamais vu le sien. S'il avait quelques notions de l'art et qu'il voulut s'instruire, il pourrait s'adresser aux poitrinaires que j'ai guéris; notamment à Mad. *Lefèvre*, américaine, rue Rubens; elle lui apprendrait dans quelle position elle était réduite, ayant été quatorze mois sans dormir, avec une oppression et un crachement continuels, une toux et des efforts si violens, que la sueur lui dégoutait par le bout des doigts; elle lui dirait combien elle a dépensé de bariques de lait pendant quatre ans; enfin, elle l'entretiendrait de beauconp d'autres circonstances trop longues à détailler. Il pourrait aussi aller voir Mad. *Beck*, confiseur, rue St.-Nicolas; les sieurs *Trotreau*, tourneur, à la Fosse; *Riben*, place Buffon; *Letourneau*, fabricant, sur les Hauts-Pavés; *Chevallier*, sur les Petits-Murs; *Bourillion*; rue du Pas-Périlleux, etc. Il pourrait apprendre de ces gens-là avec quel galimathias inintelligible on guérit les maladies de poitrine. A l'égard des humeurs-froides, des écrouelles, des ulcères, accès d'épilepsies, de folie, des ankiloses, exostoses et autres maladies ou guérisons, je ne citerai point ici ceux que j'ai guéris de peur de déplaire, soit à eux, soit à leurs familles; mais quand on le voudra, j'en donnerai une liste de la main à la main. On n'apprend point à guérir dans les livres; mais avec des recherches on s'instruit, et par des cures remarquables, on se rend utile à ses concitoyens, ainsi l'on mérite leur confiance. Si le savant *Not-a-quack* était sans partialité, il pourrait penser qu'il y a des praticiens à Nantes qui connaissent d'autres choses que du lait et du kermès, et qu'ils n'auraient pas besoin de son organe pour réprimer des discours qui ne seraient point appuyés sur des faits connus et incontestables. Je plains ceux qui

se résigneront à suivre le système de ce savant, et ceux qui voudront bien croire avec lui que l'art est inutile et que la nature se guérit elle-même. » Le public, malgré qu'on s'efforce de le circonvenir, juge néanmoins sur les faits; comme on ne voyait à Nantes d'autres guérisons remarquables que celles de PELGAS, bien loin que ses antagonistes aient nui à ses intérêts, ils les ont au contraire servis au mieux; et d'autres cures du même genre ont augmenté le nombre de celles qui existaient.

CHAPITRE III.

SECTION 1re.

On a donné aux maladies des noms très-multipliés; sans doute que ceux qui se sont cru savans ont fait des nomenclatures en vue d'instruire. Heureux, s'ils eussent été eux-mêmes plus expérimentés, car ils se seraient moins efforcés pour une chose si peu utile; l'humanité aurait été mieux servie, s'ils eussent fait connaître la *cause* de ces maladies. La multiplicité des noms ne fait rien pour la guérison des malades; on aurait seulement dû observer que toutes les maladies qui viennent naturellement ont leur *cause* interne qu'il aurait fallu comprendre. C'est faute de cette conception que l'on guérit si peu, et que le succès des opérations manuelles est si rare

ou si incertain qu'on le remarque encore à présent.

Les auteurs modernes parlent bien comme les anciens du siége des maladies ; mais aucun n'explique *ce que c'est qui prend siége.* Si on a compris l'explication que l'auteur a faite de la *cause* des maladies, on a des connaissances ultérieures ; on sait que les humeurs dégénérées, dépravées, corrompues ou putréfiées, produisent une sérosité qui se mêle avec le sang ; on savait que le sang circule dans toutes les parties solides du corps ; on doit donc reconnoître qu'aucune de ces parties n'est à l'abri de recevoir le *siége* d'une maladie, puisque le sang peut déposer par-tout où il circule cette partie fluide des humeurs qui ne peut pas plus s'allier avec lui que le vin avec sa lie. Par une suite de ce systême de nomenclature de maladies, sans doute déjà beaucuup trop étendue, on eût pu les multiplier a l'infini, puiqu'on peut faire du corps humain un nombre incalculable de parties, par autant de subdivisions. Mais qu'importe à la guérison de mon corps que ce soit dans la première ou dans la seconde phalange d'un de mes doigts que la douleur dont je suis affligé ait son siège ? que fait à ma guérison l'engorgement d'une glande parotide ou celui d'une glande inguinale, celui d'une glande conglobée, ou celui d'une glande conglomerée ? Toutes ces différences de maladies marquées dans les méthodes médicales, ne guérissent certainement point les malades ; l'évènement en répète sans doute trop souvent la preuve, pour que l'on puisse conserver quelque confiance en ce systême, nuisible parce qu'il éloigne du but principal, et parce qu'il compromet la vie et la santé des malades, d'autant plus sûrement que les moyens adaptés à chacune de ces maladies n'ont nul rapport avec la cause matérielle de la

maladie du corps humain. C'est, il me semble, en résumant le plus brièvement possible la manière d'user des procédés curatifs de l'auteur contre les maladies qu'il a dénommées, ainsi que contre toutes celles dont il n'a point parlé; c'est en écartant toutes considérations propres à faire diversion aux esprits, que chacun et même le commun des hommes, pourra plus sûrement se procurer par soi-même les secours que ces mêmes moyens lui assurent contre et généralement dans tout état de maladie du corps humain : un tableau exposant au même coup-d'œil, et la malignité des maladies ou les dangers dont elles menacent les malades, et l'ordre d'évacuation à suivre et à pratiquer, conformément aux indications données par chaque état ou période de maladie, est une :

ABRÉVIATION

A la portée de tout le monde, d'autant plus salutaire, et tellement infaillible, que je la base sur cette vérité incontestable, que ce ne sont pas nos maladies qu'il nous faut guérir, comme ce sont nos corps malades qu'il nous faut rendre bien portants en les délivrant des matières qui leur causent ces maladies. C'est un langage tout différent de celui de l'auteur et du mien, qu'on est habitué à entendre, c'est d'après un tout autre principe que l'on se dirige; mais ce sont aussi des résultats bien opposés que l'on voit. L'évacuation des humeurs prolonge l'existence, l'évacuation du sang l'abrége infailliblement; les adoucissans, calmans, rafraîchissans, absorbans, et généralement tout ce dont on use, et qui ne purge point l'économie animale, sont des palliatifs; il guérissent

assez souvent les maladies, mais ils laissent toujours mourir les malades. Pour sentir tout l'avantage d'une méthode simple et sûre dans son principe comme dans son exécution, ne suffit-il pas de se rappeler qu'ainsi qu'il est évident que quelle que soit la partie de notre corps qui soit affligée de cause interne, ou quelle que soit l'espèce, le genre ou le nom de nos maladies, c'est toujours notre individu qui souffre ; et que de même c'est aussi toujours la même vie qui est plus ou moins menacée, quel que soit le caractère de nos maladies ? Toutes les maladies ayant la même *cause* matérielle, ou la même *source* interne, se réduisent donc de fait en une seule maladie, puisque toutes les maladies ne sont autre chose qu'une situation opposée à l'état de santé ; c'est donc toujours notre corps qu'il nous faut guérir. Pour rendre cette opération facile, ou pour que tout individu un peu intelligent puisse s'administrer toujours à coup sûr, les moyens de se guérir que cette méthode enseigne, divisons le corps humain en deux parties. Cette division est nécessaire parce qu'il faut aussi diviser les évacuans, à l'effet de pouvoir attaquer la *cause* de la douleur, par-tout où le sang l'a déposée, ou, autrement dire, pour combattre avec succès l'espèce de maladie qui se présente à traiter, ainsi que celle qui peut intervenir durant le traitement de la maladie primitive ; les évacuans se partagent en conséquence en vomi-purgatif et en purgatif.

Les *premières voies*, ou parties supérieures du corps humain, commencent à l'estomac ; remontant, elles comprennent la poitrine latéralement, en devant et en arrière, ensuite le col, les glandes, la gorge ou le gosier, la tête, la face, la bouche, les dents, le nez, les yeux, les oreilles ; elles s'étendent aux bras, aux mains, jusqu'au bout des doigts.

Les *voies basses*, ou parties inférieures, se composent par conséquent de toutes celles qui ne sont point comprises dans la circonscription des premières voies ; c'est-à-dire, depuis la partie inférieure de l'estomac, en descendant jusqu'au bout des orteils.

J'appelle *vomi-purgatif*, un évacuant qui purge haut et bas ; a la faculté de vuider l'estomac comme l'émétique vulgaire, mais dont il n'a aucun des inconvéniens, il doit réunir le mérite de débarrasser la poitrine, et tous les viscères contenus dans cette cavité, de l'espèce de matière qui les affecte ; il attire à lui la fluxion, ou sérosité, qui est fixée et qui fait souffrir à quelqu'une des parties dépendantes des premières voies ; il divise cette fluxion rassemblée, l'ébranle, la démarre ; et s'il ne l'expulse pas entiérement de ses propres effets, il en rend au moins l'évacuation plus facile au purgatif dont l'usage doit suivre comme il va être dit.

Le *purgatif* est un évacuant qui expulse seulement par le bas ; il doit être tel qu'il puisse faire sortir de toutes les parties du corps, gé-

néralement la masse des humeurs, par conséquent les glaires, la bile, le phlegme et la sérosité; il passe donc dans les vaisseaux sanguins comme cette partie fluide des humeurs s'y est introduite, et il se distribue jusque dans les plus minces membranes, ou dans les vaisseaux les plus déliés; il dissout la portion d'humeurs, subtilise la sérosité, raréfie ces matières, les ramène dans le canal intestinal par les couloires existantes, et les expulse par la voie naturelle des excrétions.

En conséquence de cette division, tant du corps humain que des évacuans propres à le délivrer des matières qui lui causent les maladies, douleurs ou incommodités, qui lui arrivent; il faut, pour guérir, si, par exemple, la maladie ou la douleur est ressentie à quelqu'une des parties dépendantes de la circonscription des premières voies, commencer le traitement par une dose de vomi-purgatif, ensuite (c'est-à-dire, d'après la conduite des évacuations tracée dans les quatre articles ci-après) une dose de purgatif, et tant que dure cette maladie, le vomi-purgatif, et le purgatif, sont nécessaires alternativement; et si la maladie, ou la douleur de premières voies, est aigüe ou rébelle, et si le vomi-purgatif évacue abondamment par le bas, il est préférable dans cette circonstance d'user de deux doses de vomi-purgatif contre une du purgatif : lorsque la maladie des premières voies est détruite, ou très-sensiblement affaiblie, le vomi-purgatif

n'est plus nécessaire, ou il est rarement utile, et la guérison est achevée par l'usage seul du purgatif. Si au contraire aucune des parties des premières voies n'est affectée de la maladie qui se présente à guérir, le cas étant le même qu'après que l'on a détruit la maladie de ces parties, la guérison s'opère avec le purgatif seul. Il peut arriver que la maladie que l'on aura cru pouvoir détruire sans vomi-purgatif, reclame quelquefois, dans le cours du traitement, l'usage de cet évacuant, soit parce qu'à force de purger par le bas, les matières collées à la partie supérieure de l'estomac se trouvant ébranlées par celles qui se sont évacuées et qui leur servaient de soutien, s'opposent, en se détachant, au passage du purgatif, et provoquent le vomissement au lieu de suivre avec lui dans les intestins; soit parce que la fluxion, changée de place, est accidentellement venue se rassembler dans les premières voies, ou sur quelque partie qui en dépend : ces cas, ou l'un d'eux, exigent que l'on se conduise comme il est dit au sujet des affections des premières voies. Il est aussi d'observation, que beaucoup d'individus peuvent être guéris de maladies, ou douleurs de premières voies, sans user du vomi-purgatif; le purgatif suffit souvent, et particuliérement lorsque la maladie est attaquée dès son avènement.

Etablissons maintenant l'ordre des évacuations qu'il faut provoquer dans tout état de maladie, souffrance, douleur ou danger, et

conformément aux indications qui se présentent ou qui peuvent intervenir.

Article Premier.

J'entends parler, dans cet article, de tous les êtres jouissant de la santé, et qui viennent à la perdre; c'est observer qu'il ne faut pas leur assimiler ceux qui se disent récemment malades, tandis qu'ils sont ou nés tels ou valétudinaires, et qui prennent pour une maladie récente, ce qui n'est véritablement qu'une rechûte ou une continuité, faute d'avoir été radicalement délivrés de leur maladie primitive. Dès qu'on s'apperçoit que les principales fonctions de la vie ne se font plus comme à l'ordinaire, ou lorsque l'on souffre en quelque part, ou quand le teint change désavantageusement, il est certain que la santé cesse d'être bonne, ou que l'on commence à être malade. En ce moment, les humeurs sont corrompues au moins superficiellement; quelques doses évacuantes prises ou répétées pendant plusieurs jours de suite, ou tous les deux jours jusqu'à guérison, coupent pied à la maladie en expulsant ce qui est nuisible, et l'on est promptement guéri ainsi que l'on s'évite, par ce moyen, une plus grave maladie.

Article II.

La maladie est plus grave que je la suppose dans l'article premier, si les humeurs viennent tout-à-coup à être corrompues au-delà de leur superficie, si ces matières ont acquis

un fort degré de putréfaction, soit par une disposition particulière, soit pour avoir négligé de les évacuer dès que l'on était dans le cas de l'article précédent; alors la douleur est plus forte, il peut y avoir du danger, tant à cause de la malignité des humeurs, que par rapport à la sensibilité des parties qui se trouvent affectées, ou par inflammation, engorgement, dépôt, ou autrement, et il doit être nécessaire d'un plus grand nombre d'évacuations. Il y a peu de maladies du nombre de celles que je classe dans cet article, qui ne se guérissent en huit à dix jours de traitement; mais pour cet effet, il faut que les malades prennent une dose évacuante tous les jours, jusqu'à ce qu'ils soient beaucoup soulagés, c'est-à-dire, que leur plus grande souffrance soit considérablement affaiblie, ou entiérement détruite, qu'ils ayent recouvré de l'appétit, du sommeil, que leur altération soit modérée, ou qu'ils n'éprouvent que peu de soif; étant dans cette situation, les malades ne prennent plus les doses que tous les deux jours, ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient encore mieux que précédemment, ou guéris; enfin, pour achever leur guérison, ils répètent tous les trois ou quatre jours une ou plusieurs doses de suite s'il en est besoin.

Article III.

Ainsi qu'il y a beaucoup de cas ou de maladies, qui causeraient la mort aux malades, s'ils

ne répétaient pas les doses aussi près-à-près les unes des autres que je l'ai dit en l'article deux ; de même, il y en a contre lesquels l'ordre d'évacuations, ci-devant tracé, serait insuffisant. La putréfaction des humeurs ne marchant point du même pas, ainsi qu'on le remarque, tant par ceux que trois jours de maladie, et souvent moins, précipitent au tombeau, que par d'autres qui existent au contraire nombre d'années dans l'état de maladie, il faut que l'évacuation soit poussée avec plus de vigueur que n'en déploie la malignité de la matière : il faut que le remède soit plus fort que le mal pour pouvoir en triompher. D'après cette maxime, et toutes les fois qu'un malade est gravement attaqué, lorsque la douleur est insupportable, quand la vie est en danger, si la sensibilité de quelqu'organe en fait redouter la perte, il faut accélérer la marche des évacuations. Les maladies, dites épidémiques, telles que dissenterie, fièvre jaune, ou autres aigües, le charbon, la peste, et généralement toutes les maladies qui exercent les ravages les plus effrayans dans les contrées où elles arrivent, sont toujours causées par une putréfaction des plus fortes, et qui fait les plus rapides progrès. D'autres maladies, non moins malignes que les précédentes, appellées endémiques en certains climats ou lieux aquatiques, sont aussi l'effet d'une semblable dépravation des humeurs. Indépendamment de ce concours de causes corruptrices qui font

déclarer les maladies meurtrières que je viens de désigner par leur acception générique, on voit d'autres maladies ménaçant des mêmes dangers, dont la *cause* consiste en une dépravation des humeurs, concentrée depuis long-tems dans les viscères des malades, et dont l'effet éclate violemment tout-à-coup pour mettre leur vie en péril, ou pour leur faire ressentir la plus vive douleur. Dans cette situation comme dans les maladies endémiques et épidémiques, les humeurs des malades sont dans un état de putréfaction des plus manifestes, et c'est parce que comme telles, la sérosité qui en émane est des plus brûlantes, et que ce corrosif a bientôt endommagé les viscères, comprimé ou raccorni les vaisseaux, que la mort est aussi fréquente et aussi prompte qu'on la remarque dans ces circonstances. On évite sûrement ce dernier événement de la vie, on modère la violence de la douleur par l'usage du même moyen ; c'est-à-dire, en évacuant avec la rapidité du besoin, les matières malignes qui causent la douleur et qui peuvent causer la mort. Dans ces cas de grande souffrance ou d'imminent péril, les doses évacuantes doivent être répétées de douze en douze heures, au plus tard de quinze en quinze, et si une de ces doses opère peu d'évacuation, il en faut répéter une autre sept ou huit heures après celle-ci, en raison de son peu d'effet, car, enfin, c'est l'expulsion de la *cause* de la maladie qui guérit, et non

les tentatives qui ne seraient pas suivies de ce résultat. Lorsque le danger s'éloigne, quand la douleur est modérée, on se conduit pour les évacuations d'après l'article II.

Article IV.

Il est sûr que si cette méthode venait à être universellement adoptée, et qu'elle fût exécutée comme la manière en est décrite aux trois articles qui précèdent, les maladies chroniques, pour la guérison desquelles je fais ce quatrième article, seraient dès-lors infiniment rares, d'excessivement communes qu'elles sont aujourd'hui. On appèle *maladies chroniques*, toutes les maladies, douleurs, incommodités, et généralement toute affliction qui a pris dans un individu la place, ou qui affaiblit seulement le caractère de la santé, dont la durée excède quarante jours. Il y a donc des maladies chroniques de quarante et un jours, comme on en voit de plusieurs années. Je dis qu'elles seraient rares aux conditions que je mets au soutien de mon assertion; il me semble que tout le monde peut être convaincu de cette vérité, car il est incontestable que si un individu existe pendant long-tems malade, c'est évidemment parce que les humeurs qui causent ou entretiennent sa maladie, ne sont pas douées d'une malignité meurtrière comme on la remarque dans la putréfaction des épidémies, et autres circonstances qui font mourir en très-peu de jours de maladie: dans ces der-

niers cas, il peut arriver vis-à-vis de quelques sujets que la corruption, plus prompte et plus active que les secours ne peuvent l'être, endommage les viscères et cause la mort, faute d'avoir eu le tems de l'expulser ; mais il en est bien différemment des maladies chroniques ; la malignité des matières qui en sont la *cause* n'était pas telle à l'avènement de ces maladies, qu'on n'eût pu évacuer cette corruption de la manière dite aux articles précédens ; ce qui l'atteste, c'est l'existence plus ou moins prolongée des malades, pendant la durée, même de plusieurs années, de leurs maladies. Pour opérer la guérison des maladies chroniques, et parmi lesquelles, beaucoup de douleurs, ou infirmités, habituellement réputées incurables ou mortelles, les malades doivent prendre les doses évacuantes pendant plusieurs jours de suite sans relâcher, ce qui signifie deux jours consécutifs au moins, et davantage, puisqu'il s'est trouvé des malades qui ont pris ces doses pendant trente et quarante jours sans interruption. Ceux qui peuvent ou qui sont dans la nécessité de suivre un tel ordre d'évacuations, abrégent de beaucoup leur traitement, ainsi qu'ils accélèrent leur guérison ; car plus les doses sont prises loin les unes des autres, plus on en grossit le nombre, plus on retarde la guérison, qui d'ailleurs n'aura pas lieu si le malade met, par exemple, six mois pour prendre le nombre de doses qu'il aurait dû s'administrer dans l'espace de six semaines : la

corruption et la corruptibilité, dont les effets sont décrits dans le cours de cet ouvrage, sont les règles des maldes ; les évacuations doivent être tellement poussées avec vigueur, qu'elles en puissent prendre le devant, sinon, point de régénération, point de guérison. Le moins que les malades, classés dans cet article, puissent faire, c'est après avoir évacué pendant quelques jours de suite, et avoir relâché d'un jour ou deux, de répéter à raison de trois à cinq doses, suivant la gravité de la maladie ou la violence de la douleur, par semaine ; faisant en sorte qu'au moins deux doses soient prises deux jours de suite, si toutes ne le sont pas consécutivement ; et de continuer ainsi pendant plusieurs semaines, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le malade soit soulagé, qu'il ait de l'appétit, s'il l'avait perdu. Alors le malade suspend l'évacuation pendant environ une semaine, un peu plus ou moins, selon qu'il se trouve bien ; mais venant à perdre ce mieux, il répète aussitôt les doses comme en commençant, et cela pendant une ou plusieurs semaines ; il relâche encore comme il est dit, ou pour plus de tems, selon que son état le permet. Pendant la suspension de la purgation, le corps récupère de nouvelles humeurs en remplacement de la portion des anciennes qu'il a évacuées comme gâtées ; mais jusqu'à ce que le fond de celles-ci ne soit entiérement atteint et expulsé, il corrompt les nouvelles, et c'est pour cela qu'il faut répéter

l'évacuation et la suspendre, comme il vient d'être dit, et autant de fois qu'il en est nécessaire pour opérer la guérison, qui ne peut avoir lieu que par l'effet de la régénération de la masse des humeurs, et qui ne peut manquer si les malades continuent leur traitement pendant assez long-tems de la manière qu'il est déterminé dans cet article; puisque, pour qu'ils soient guéris, il faut qu'il n'y ait plus dans leur individu aucune partie des humeurs dépravées qui y existaient pendant leur maladie, ou à l'époque qu'ils en ont entrepris la guérison : il faut un renouvellement total de ces matières, qui s'opère toujours tant que les viscères n'ont pu être endommagés par un trop long séjour de la putréfaction, ou si la guérison n'a pas été entreprise trop tard; excepté encore le cas où l'individu est usé par la vieillesse, l'agent naturel de la cessation de la vie. Il peut arriver aux malades, dont le traitement a lieu d'après cet article quatre, des accidens de la nature de ceux que l'article trois a prévus; cela étant, les malades ne doivent jamais hésiter à rapprocher ainsi les doses dans telle circonstance qu'ils puissent se trouver, sauf, après ces accidens disparus, à reprendre conformément à l'article IV, jusqu'à ce qu'ils soient radicalement guéris.

Doses des évacuants, et de la manière de se conduire pendant et après leurs effets.

On conçoit sans doute que je ne prétends *doser* que les évacuans employés par l'auteur, et qui sont les

mêmes dont je me sers d'après l'adoption que j'en ai fait ; chaque praticien bien entendu détermine ses doses d'après l'amalgame que ses connaissances ou son choix lui ont fait adopter. Les évacuans en général, comme tout ce qui est capable de produire un effet ostensible, réclameront toujours la circonspection qu'exigent les organes sur lesquels ils agissent ; ceux qui provoquent le vomissement, sont, sans contredit, plus particulièrement l'objet d'une scrupuleuse attention : j'entends parler de la force des doses vis-à-vis d'un chacun, tant celui qui est très-facile à émouvoir que celui qui est au contraire des plus difficiles à faire évacuer. Il faut garder un juste milieu : ces doses ne doivent jamais être trop fortes parce qu'elles pourraient rendre malade par leurs effets trop actifs ; ni trop faibles, puisque ne débarrassant point le corps, elles n'atteindraient par conséquent point le but que l'on se propose. Comme il est impossible de deviner la sensibilité interne de tout individu, il faut étudier celle de tout malade qui n'a point encore usé de ces évacuans, en *tâtonnant* pour ainsi dire jusqu'à ce que l'on ait trouvé le dégré des doses qui convient à son degré de sensibilité ; pour y arriver sûrement ou ne jamais se tromper, à l'égard

Du Vomi-Purgatif,

Aux grandes personnes des deux sexes assez fortes et robustes, on compose la dose d'*une* pleine cuiller ordinaire à bouche, à celles qui sont faibles, délicates, depuis long-tems malades, ou que l'on connaît pour être sensibles au vomissement, on donne la cuillerée moins forte ; et pour en affaiblir encore l'action vomitive, on mêle cette petite cuillerée avec deux cuillerées d'un thé léger à l'eau, chaud ou froid. Aux jeunes gens de l'âge de l'adolescence, on donne une légère cuillerée ; aux enfans des premiers âges, une

demi-cuillerée ; aux enfans de quelques mois ou moins âgés encore, une cuillerée à café plus ou moins légère, selon leur jeunesse : pour les mêmes raisons que ci-dessus, on peut amalgamer si on l'a jugé à propos avec le thé, depuis une petite cuillerée pour les plus jeunes enfans jusqu'à deux petites pour les jeunes gens. Souvent il arrive qu'après avoir usé de ce mélange, on reconnaît la nécessité de se servir du vomi-purgatif tout pur ; cette espèce d'amalgame, surcroit de précaution, est souvent inutile. Si une heure et demie après que les malades ont pris les doses ci-devant déterminées, ces doses n'opèrent ni du haut, ni du bas, il est certain que la dose est trop faible ; alors le malade en répète une seconde pareille à la première. Il se trouve des individus tellement plus difficiles à émouvoir qu'on ne l'avait pensé, qu'ils sont obligés pour obtenir des effets de cet évacuant, d'en répéter jusqu'à quatre et même cinq fois la dose par laquelle ils ont commencé ; observant, bien entendu, la distance d'une heure et demie entre chaque répétition ; ce fait doit servir de règle à tous ceux qui n'obtiennent point d'évacuation de la dose ou des doses qu'ils ont pris. L'actuel usage de ce vomi-purgatif donne aux malades le moyen de connaître leur sensibilité, et le degré de force des doses qu'ils doivent prendre par la suite, ou durant l'usage successif de cet évacuant ; tel, par exemple, qui a répété une seconde dose une heure et demie après la première, pourra une autre fois prendre tout d'un coup la valeur de ces deux doses ; tel autre qui aurait été obligé de répéter une troisième fois ou davantage, augmentera en proportion, observant toutefois qu'un tout, pris au même instant, a beaucoup plus de force que la même quantité prise à distances. L'augmentation, ou la diminution des doses successives, a pour règle le nombre d'évacuations

que chacune de ces doses doit produire, tant par le haut que par le bas : quatre ou cinq peuvent être le minimum des enfans, et sept ou huit le maximum des adultes ou adolescens ; lesquelles évacuations peuvent être plus nombreuses, si elles s'effectuent en majorité par les voies basses ; car il est pour ainsi dire indifférent d'évacuer six à sept fois par le bas, au-delà du nombre dont je viens de parler, et il n'en peut être de même de vomir plus qu'à quatre ou cinq reprises qui pourrait fatiguer. Il ne faut pas qu'un individu s'attende à voir opérer le vomi-purgatif de la même manière toutes les fois qu'il en use ; il se peut qu'un jour il évacue haut et bas, un autre jour par le haut seulement, une autre fois par le bas uniquement ; ses effets dépendent de la situation des matières, ou des dispositions du corps, pour le choix de leur issue. Il ne produit pas non plus les mêmes effets à tous les individus : il y a des personnes qui vomissent très-facilement et en abondance ; il y en a d'autres qui ne vomissent qu'avec beaucoup de difficulté et rendent très-peu, et il y en a que rien ne peut faire vomir ; c'est d'après ces considérations, fortes en elles-mêmes, que l'émétique, proprement dit, doit être rejeté de toute pratique ; c'est aussi d'après ces mêmes considérations que la partie vomitive de cet évacuant doit être balancée et entraînée par la partie purgative ; en conséquence, ceux qui vomissent difficilement, et ceux qui ne peuvent jamais vomir, obtiendront de cet amalgame des évacuations par les voies basses, aussi abondantes, ou nombreuses en général, qu'ils auront donné de force à leurs doses, et cet évacuant prendra sur les premières voies, selon son aptitude, et pour les causes qui en déterminent l'usage, à la vérité avec moins de célérité que s'il produisait, comme à d'autres personnes, le vomissement ; ceux

dont l'estomac se contracte si facilement, ou si promptement que la dose ne peut opérer par le bas, ne doivent pas provoquer un si grand nombre d'évacuations, que ceux qui évacuent seulement par le bas, à peine d'être vraisemblablement trop fatigués par des vomissemens beaucoup répétés ; les plus favorisés sont ceux qui, d'une même dose, vomissent trois ou quatre fois bien marquées, sans en être gênées, et qui évacuent quatre, cinq ou six fois par le bas ; ceux-là sont les mêmes que j'ai supposé dans mon *Abréviation*, attaqués de maladies aigües et rebelles des premières voies, et contre lesquelles j'ai recommandé d'user de deux doses de vomi-purgatif contre une.

Du Purgatif.

C'est par les voies basses que notre corps se délivre de la plus grande partie de ses déjections ou excrétions ; c'est aussi par ces voies que les matières, qui causent nos maladies, peuvent être expulsées par le moyen des purgatifs propres à la chose, gradués dans leur force par rapport à leur objet, eu égard au tempérament, à la constitution physique, à la sensibilité de tous les malades des deux sexes, et de tout âge, et dosés d'après toutes les convenances. Les personnes qui, n'ayant jamais été purgées d'aucune manière, ne connaissent point leur sensibilité, et celles qui se connaissent faciles à émouvoir, commencent l'usage de ce purgatif à la dose de deux pleines cuillers ordinaires à bouche, réunies dans le même verre ; les personnes âgées, qui n'ont point été purgées depuis long-tems, peuvent commencer par une dose encore plus faible ; ceux qui se connaissent très-difficiles à purger, par quatre ; ceux qui tiennent le milieu, par trois. Les enfans,

depuis l'âge de quelques mois jusqu'à celui de l'adolescence, depuis une légère cuiller à café, jusqu'à une et deux cuillers ordinaires à bouche, par gradation, selon l'âge intermédiaire. Règle générale : Un individu, quel qu'il soit, ne doit jamais s'arrêter à des doses qui n'ont point produit autant d'évacuations qu'il en peut supporter, parce que, ne débarrassant point suffisamment son corps, il prolongerait ses souffrances, multiplierait les doses, retarderait sa guérison, et dans beaucoup de cas, n'éviterait point la mort. Il est peu de personnes, parmi les adultes, qui ne puissent éprouver de chaque dose une douzaine d'évacuations ; il s'en trouve qui en reçoivent jusqu'à dix-huit et vingt, auxquelles il n'arrive certainement autre chose que d'être plus promptement soulagées que si elles avaient mis deux jours, ou pris deux doses pour avoir cette même quantité d'évacuations ; il en doit être proportionnellement ainsi en descendant jusqu'à l'âge le plus tendre, que ces évacuations peuvent être au nombre de trois ou quatre, et graduellement en passant par les âges ou les doses intermédiaires. Il est aussi d'observation qu'il est moins important d'évacuer en beaucoup de reprises, que de vuider abondamment en plus petits nombres d'évacuations que ceux que j'ai donnés plus haut en apperçu pour les différens âges. Tout individu qui n'a pas obtenu de suffisantes évacuations de sa dose, doit augmenter la suivante d'une cuillerée, et ainsi de cuillerée à cuillerée, toute dose augmentée qui a encore besoin de l'être, pour arriver au nombre ci-devant dit d'évacuations ; quant aux enfans, on augmente au besoin en proportion, soit en tierçant, doublant, leurs subséquentes doses, ou, comme l'intelligence peut le suggérer, d'après les effets des précédentes.

Des boissons pendant que les évacuants opèrent.

Supposé qu'une dose du vomi-purgatif soit un peu forte, ou qu'elle produise des vomissemens brusques, souvent répétés, avec efforts fatiguans, et qu'on en soit par trop malade, il faut, dans ce cas, boire de quart d'heure en quart d'heure, une tasse de thé léger, ou simplement de l'eau tiède, sucrés ou non. Ce breuvage n'étant que pour affaiblir l'action vomitive, et décider la dose à opérer par le bas, il n'en faut donc point boire quand la dose opère lentement ou doucement, puisque n'étant point trop forte, elle ne doit point être affaiblie; et si on n'éprouve point d'altération, il ne faut rien boire pendant que la dose produit son effet; dans le cas contraire, on boit un peu de thé, eau sucrée, petit lait, bouillon maigre ou coupé, à son choix, mais légèrement chauds, et seulement pour satisfaire la soif. Il en est de même du purgatif; non-seulement il n'exige aucune boisson durant qu'il opère, mais il en rejette l'usage d'une plus grande quantité qu'un quart de pinte environ, pris en plusieurs fois, et seulement pour humecter quand il y a altération ou sécheresse; cette boisson est la même que pour le vomi-purgatif. C'est ordinairement après que les doses ont fini leurs opérations, que les malades sont altérés lorsqu'ils ont à l'être; alors ils boivent à leur soif généralement tout ce qui leur plaît, soit de l'eau panée, pure ou mêlée avec un peu de vin, ou autre liqueur, et ne sont plus assujettis à boire chaud.

Le Régime

Est fort simple : après qu'une dose a opéré plusieurs fois, environ cinq ou six heures après qu'on l'a prise, lorsqu'on sent la disposition de l'estomac pour

recevoir de la substance, les malades prennent l'espèce d'aliment qui leur fait plaisir parmi ceux dont ils ont l'habitude d'user ; à défaut d'appétit pour les solides, on fait usage des fluides, tels que bouillon gras, potages, soupes ; si on a de l'appétit on le satisfait ; le bon vin convient ; on use de tout modérément, répétant plutôt plus souvent que de prendre une trop grande quantité à la fois. Quand un malade est dans le cas de répéter les doses évacuantes comme il est dit en l'article III de mon *Abréviation*, il faut aprofiter les momens de manière qu'il reçoive autant de substance possible, sans nuire à la marche des évacuations : il est d'observation que six heures suffisent pour la coction du repas ordinaire ou modéré d'une personne en bon appétit ; c'est pour cela que les évacuans peuvent être pris à toute heure au moyen de cette observance, et qu'il n'est pas nécessaire de leur assigner celle du matin, immédiatement après le réveil. D'après cet apperçu, plus le repas est léger, plus la quantité d'alimens est petite, moins de tems il est nécessaire pour la coction, et plutôt on peut répéter la dose évacuante : à un bouillon gras, deux heures peuvent suffire ; à une soupe, trois heures peuvent être suffisantes ; et ainsi du reste en proportion.

SECTION 2.

Des Vers.

On attribue souvent la cause des maladies à des vers ; c'est une erreur. Ces insectes sont formés par la masse des humeurs qui séjournent dans l'estomac et les intestins, et qui ont acquis un degré de corruption suffisamment ver-

mineux ou limoneux, pour servir à leur concrétion; mais ce sont ces matières, ainsi dépravées, qui causent toujours la maladie qui est accompagnée de vers. On leur donne différens noms, tels que Crinons, Ténia, Strongles, Solitaires, etc.; ils existent sous différentes formes. Les Crinons ressemblent à une poignée de crins de cheval coupés par petits bouts; on les distingue d'ordinaire mêlés de blanc et de noir. Les Ténia sont blancs, courts; ils ont la tête noire, et sont pour l'ordinaire en grand nombre. Les Strongles sont ronds, longs depuis environ quatre pouces jusqu'à un pied et demi, et plus; ils sont quelquefois liés ensemble, et sortent par pelote; quelquefois ils sont divisés, et sortent alternativement. Lorsqu'ils remontent le long du canal, ils sortent quelquefois par la bouche, et même par le nez. Ceux qui les rendent par les voies supérieures, sont les plus exposés; c'est une preuve incontestable que la nature est fortement encombrée de corruption et de vermine, qui peuvent causer ensemble ou la mort subite, ou au moins de très-courtes maladies, tant elles sont meurtrières. On parle beaucoup du Solitaire; on lui donne ce nom parce qu'il est seul. On le voit souvent sous la forme des Strongles, d'une longueur excessive, c'est-à-dire, de quinze ou vingt pieds, et même plus; on en a vu de soixante à quatre-vingts pieds de long dans cette forme. On en voit souvent un autre qui est plat, et d'une

longueur indéterminée, quelquefois de cinquante à cent pieds, et plus. Celui-ci a une tête noire nuancée; on lui remarque la gueule et un colet noirs; il est dentelé d'un bout à l'autre par devant; il a le dos très-lisse, tenant sa grosseur presque égale d'un bout à l'autre, néanmoins se terminant en pointe, qui fait un espèce de queue. Cet insecte n'est peut-être jamais sorti entier; on le rend par bouts. Il est formé dans une masse de matières corrompues si volumineuses, que ceux qui sont remplis d'une telle corruption, ont grand intérêt de l'expulser de leur corps avec cet insecte qui fait l'effroi de la nature. Ceux dont les viscères contiennent de telles vermines, ont le teint terne, les yeux battus; ils sont pâles, languissans; ils éprouvent souvent des maux de tête, une pesanteur, des assoupissemens, des palpitations, des lassitudes et autres incommodités. On croit rendre un grand service aux enfans auxquels on fait rendre une certaine quantité de vers par l'usage des vermifuges; ce service n'est que très-imparfait, et même il est souvent dangereux. En rompant la masse qui les contient, et dans laquelle ils ont été formés, les vers peuvent se répandre dans les cavités et les replis des intestins; ils peuvent en percer les tuniques, et causer les accidens les plus funestes. On ne doit point employer les vermifuges sans les accompagner de purgatifs préparés avec des connaissances suffisantes; les doses en doivent être répétées

jusqu'à ce que les vers avec toutes les matières vermineuses qui ont servi à leur concrétion, et qui servent à leur substance et à leur reproduction, soient sortis, afin qu'il ne se forme plus d'autres vers, et que de nouvelles humeurs remplaçant celles qui étaient gâtées, le sujet recouvre une santé qui le mette à l'abri de cette affection.

Il ne faut sûrement point une grande dose de génie pour bien reconnaître la *cause* de la formation des vers. Tout le monde sait qu'il ne se forme point de vers dans un morceau de viande saine, comme personne n'ignore qu'ils s'engendrent dans un morceau de viande gâtée; on doit donc reconnaître que les vers ne pouvant prendre naissance dans le corps d'un individu dont les humeurs sont saines, ne se forment qu'à même des humeurs dépravées, en quelque part qu'ils aient leur séjour. Si on veut reconnaître aussi que la dégénération des humeurs affaiblit la santé, nuit à l'accroissement de tout individu, détériore sa constitution, s'oppose au développement de ses facultés, etc. on s'empressera de pratiquer la purgation, ainsi que l'auteur le recommande, puisque par ce moyen on rend les plus grands services à la jeunesse, tant sous le rapport de son accroissement que l'on favorise, que sous celui de la conservation des jours de tous les êtres qui se trouvent dans ce cas. L'article premier de *l'Abréviation* est applicable à ce même cas, sauf à se conduire au besoin d'après le quatrième, vu que cette affection vermineuse est très-souvent la production d'une dépravation chronique des humeurs.

Des Convulsions.

Si on était plus instruit sur les fonctions vitales et sur la *cause* des maladies, on ne croi-

rait pas que les convulsions qui arrivent aux enfans, ainsi qu'aux adultes et gens âgés, sont causées par les vers. Le séjour de ces insectes est trop éloigné de l'origine des nerfs pour causer de tels accidens; d'ailleurs, l'inspection anatomique a toujours démontré le contraire, et on en a rarement trouvé dans ceux qui étaient morts en convulsion. La fluxion qui émane de la masse des humeurs corrompues, soit que ces matières ayent formé des vers, soit qu'il n'en existe point dans le corps du m lade, est la seule et véritable *cause* des convulsions, sous tels noms qu'elles soient désignées; et quelqu'en soit le caractère, elles ont toujours lieu lorsque le sang a rassemblé la fluxion au cerveau, et que celle-ci s'épanche sur les nerfs qu'elle met en contraction par son âcreté. Si elle est extrêmement corrosive, elle peut arrêter le cours des fluides, et causer la mort, à moins d'un secours analogue au danger. La *médecine*, pratiquée avec suffisance, ne fait point d'exception; elle débarrasse les nerfs comme toutes les autres parties du corps.

L'article II de l'*Abréviation* est applicable à cet état. Le vomi-purgatif et le purgatif doivent s'entre succéder les premiers jours du traitement; on finit la guérison avec le purgatif. Il est plus sûr et plus expéditif de commencer le traitement par une dose de vomi-purgatif le matin, et une du purgatif le même jour, vu que cette maladie participe souvent du cas prévu dans l'article III de la même *Abréviation*. Cette explication me semble devoir suffire pour opérer la

guérison de toute maladie nerveuse, qui cédera aux purgatifs, si elle est attaquée avec ces moyens auparavant qu'elle ne soit trop vieillie ou invétérée; car alors ces mêmes moyens feraient inutilement irriter les nerfs par la sérosité acrimonieuse, c'est-à-dire sans succès pour la guérison. Mais si le malade est encore jeune, il sera guéri en pratiquant d'après l'art. IV de l'*Abréviation*, aussi long-tems qu'il est nécessaire pour pouvoir renouveller ses fluides et changer sa disposition.

Des Fièvres.

Si on connaissait la *cause* des maladies, on connaîtrait aussi celle des fièvres, et on la détruirait; on ne les porterait point pendant six mois, un an, deux ans, ainsi que cela arrive à nombre de personnes, parmi lesquelles plusieurs en perdent même la vie; il n'est ordinairement point de maladie plus aisée à guérir que la fièvre récente. La fièvre, soit qu'elle existe comme maladie principale, telle qu'elle a souvent lieu, soit qu'elle accompagne ou complique une maladie quelconque, est un mouvement déréglé du sang; il est causé par la fluxion émanée des humeurs corrompues, qui, s'étant filtrée des cavités dans les vaisseaux, ralentit le cours des fluides jusqu'à engorgement; voilà la *cause* du froid, du tremblement et des douleurs. Il est dans la nature du sang de faire des efforts contre tout ce qui l'opprime; il reprend donc un cours accéléré, c'est-à-dire, avec une rapidité relative à ce

que cette sérosité âcre ou chaleureuse qui se trouve mêlée avec lui, en précipite ainsi la circulation, comme elle cause une chaleur excessive, suivie de soif ardente, de douleurs de tête, de reins, et souvent dans tous les membres. Enfin, d'après ces deux mouvemens extraordinaires, le mouvement naturel se rétablit, les douleurs se calment, l'accès se termine, et on se croit presque guéri quand l'accès n'est point suivi de près d'un subséquent. Mais lorsque les accès sont fréquens, comme, par exemple, dans les quotidienne, double-tierce, double-quarte, ou lorsque la fièvre est continue, il en est autrement. Par la raison que plus les humeurs sont corrompues, plus la fluxion est brûlante; plus les accès de fièvre sont terribles, longs et fréquens. Si le sang porte cette fluxion brûlante au cerveau, elle peut causer le délire, la fièvre inflammatoire; si les humeurs sont putréfiées, il en résulte la fièvre putride; pourprée, s'il s'élève sur la peau des pustules brunes ou noirâtes. Ces cas annoncent toujours un danger imminent. Il est bien malheureux qu'on emploie, pour moyens de guérir, la saignée ou les sang-sues, puisqu'on le répète, le vuide qu'elles font dans les vaisseaux, est aussitôt rempli par les cavités, qui se déchargent de la partie fluide des humeurs qu'elles renferment; ainsi on introduit corruption sur corruption, au lieu de délivrer le sang de la première, qui dans ce cas dérègle son mouvement: cette vérité est palpable. Quant aux fébrifuges

et au quinquina particulièrement, dont on a fait un spécifique qui a encore beaucoup de partisans, malgré ses mauvais effets; ce prétendu remède devient presque toujours un poison. En effet, il dissout les humeurs corrompues, ce qui fait souvent disparaître les accès de fièvres; mais le sang, qui reste surchargé par le remède, ainsi que de la fluxion, les rassemble et les dépose ensemble dans quelque cavité; ce qui donne presque toujours lieu aux maladies de poitrine, à l'hydropisie ascite, anarsaque ou autres, dont les résultats sont si souvent funestes; autrement, le malade tombe en langueur, et périt en consomption. La guérison radicale de toutes sortes de fièvres s'opère par les mêmes moyens. Les purgatifs réitérés selon la violence, la récidive, la durée des accès, et dûment composés pour délivrer les cavités et les vaisseaux des humeurs corrompues, tant grossières que fluides, afin de rendre au sang la liberté de sa circulation naturelle, guérissent sûrement et sans crainte d'aucun reliquat.

On appelle *fièvres intermittentes* toutes celles qui laissent un intervalle entre leurs accès; celle qui n'en laisse poiut s'appelle fièvre *continue*. La fièvre dont l'accès se reproduit chaque jour se nomme *quotidienne*; lorsque l'accès ne revient que tous les deux jours, c'est un fièvre *tierce*. S'il arrive tous les trois jours, la fièvre est *quarte*. La fièvre est *double-tierce* et *double-quarte*, lorsque deux accès distincts et séparés ont lieu dans le même jour de la

fièvre tierce et quarte. Il y a encore d'autres dénominations, mais aucune n'ayant assez d'importance pour être désignée, je passe aux moyens de guérir les fébricitans, ce qui me paraît devoir intéresser davantage. Toute fièvre intermittente traitée dès le premier ou le second accès, et si le malade jouit ordinairement d'une bonne santé, peut être détruite au moyen de l'application de l'article premier de l'*Abréviation*, sauf bien entendu, s'il est insuffisant, à pratiquer d'après l'article II. Si le malade avait déjà éprouvé un certain nombre d'accès, il se pourrait qu'il ne fût guéri qu'en suivant littéralement l'art. II. Et s'il s'agit d'un fièvreux qui n'avait pas une bonne santé auparavant d'avoir la fièvre, l'art. IV lui est applicable, comme à celui dont la fièvre subsiste depuis quarante jours et plus. Le vomi-purgatif est presque toujours nécessaire dans le traitement des fièvres, souvent même indispensable ; c'est par lui qu'il faut commencer, et après l'avoir fait succéder par quelques doses de purgatif, on le répète, s'il y a encore embarras dans les premières voies, ou douleurs en quelque partie supérieure ; sinon, la guérison s'opère à la faveur du purgatif, suffisamment répété. Il est indifférent que le vomi-purgatif soit pris au moment de l'accès ou pendant sa durée ; quant au purgatif, il vaut mieux, lorsqu'il s'agit de fièvre intermittente, le prendre plusieurs heures auparavant l'accès ou lorsqu'il est à-peu-près terminé, pour éviter que les effets de la dose ne se rencontrent avec le fort de l'accès, ce qui épargne des mal-aises ; mais dans la fièvre continue, on ne peut faire autrement de donner les doses dans l'ordre de l'article II de l'*Abréviation*, et bien entendu, pendant la durée de la fièvre. Lorsque la fièvre continue annonce de la malignité, comme quand il y a inflammation, délire et autres signes caractéristiques de maladie

violente, il ne faut pas balancer à se conformer à l'art. III de l'*Abréviation*; le vomi-purgatif, alternativement avec le purgatif, convient dans ces cas, et jusqu'à ce que le cerveau soit dégagé, et le malade bien soulagé; ensuite le purgatif seul.

De l'Hydropisie.

Une maladie qui fait presqu'autant de victimes qu'il y a d'individus qui ont le malheur d'en être attaqués, c'est l'hydropisie, quelle que soit sa dénomination. Cette maladie est presque toujours le reliquat d'une maladie primitive, guérie selon l'usage; c'est à dire, sans que la *cause* en ait été détruite ou évacuée : par exemple, des fièvres, lorsque l'accès a disparu par le moyen de quelque fébrifuge; d'une gale, ou autres éruptions de la peau, lorsqu'elles n'ont été détruites que superficiellement; d'un ulcère, cicatrisé sans que la source en ait été tarie; enfin, de toutes autres maladies, quelqu'en ait été le nom, dont la nature n'a pu se décharger elle-même de la *cause*, ni l'art l'en délivrer, puisqu'elle ne lui est pas connue, ainsi que ses traitemens en mettent la preuve dans la plus haute évidence. Les moyens qu'on emploie ordinairement sont : les ptisannes apéritives, diurétiques, sudorifiques, et lorsque le malade en a bu assez longtems et en assez grande quantité pour être devenu gros comme une tonne, on lui fait la ponction; on lui tire par ce moyen une grande quantité d'eau du corps, le lendemain il y en a encore autant; on réitère la ponction, et

ainsi jusqu'à ce que la mort ait terminé sa carrière.... La *cause* de cette maladie est l'inondation d'une partie ou de toute l'habitude du corps par la masse fluide des humeurs corrompues, lesquelles causent la mort faute de les évacuer, soit en gangrenant les viscères, soit en arrêtant la circulation du sang. Cette maladie serait généralement guérissable, si, au lieu de s'amuser, dans son commencement, aux breuvages dont j'ai parlé, qui ne servent qu'à emplir davantage le corps, on faisait au contraire usage de purgatifs hydragogues, à dose suffisante pour évacuer en abondance la masse d'eau, ainsi que les matières grossières collées aux parois des viscères. Il se trouve encore beaucoup de malades guérissables parmi ceux qui ont long-tems accordé leur confiance à ces futiles moyens. Le succès de l'entreprise dépend beaucoup de leur âge, et du degré des ravages qui ont pu être causés dans l'intérieur de leur corps par la masse de corruption qui y séjourne.

L'ordre des évacuations pour la guérison de cette maladie, est tracé dans l'article IV de l'*Abréviation*. Si l'hydropisie est dans la poitrine, ou dans une autre partie des premières voies, le vomi-purgatif est nécessaire, et doit être donné, autant que possible, alternativement avec le purgatif pendant long-tems ; si l'hydropisie est dans le ventre, les jambes, les cuisses ou les pieds, c'est le purgatif seul. Dans tous les cas, il faut donner une longue suite aux doses auparavant de les suspendre ; il faut aussi qu'elles soient de force à produire d'abondantes évacuations, sur-tout celles

du purgatif qui ne peuvent pour ainsi dire jamais en faire éprouver, ni de trop abondantes, ni de trop multipliées, puisque dans ce cas, il faut faire sortir du corps la quantité d'eau qu'il renferme, comme il est nécessaire de le délivrer de la source de la corruption qui donnerait lieu à des rechûtes, ainsi qu'elle a causé la maladie primitive.

Des enfans qui pissent au lit.

On croit généralement que les enfans qui lâchent leur urine au lit, dans un âge un peu avancé et oú on a droit d'attendre d'eux la plus grande propreté, le font par négligence ou paresse; on les blâme, on les punit très-injustement, car ce n'est point de leur faute. Cette incommodité a une *cause* que je vais expliquer. Cette maladie est un genre d'hydropisie particulière aux enfans; ils ont alors de l'eau épanchée dans la capacité de l'abdomen. Quand ils sont couchés, cette eau remonte au-dessus des artères principales; elle en ralentit le mouvement, ce qui plonge ces enfans dans un sommeil profond, un anéantissement complet. Les reins, les uretères, l'urètre, abreuvés de cette même eau, ont perdu leurs ressorts naturels, et l'enfant devient, par ces raisons, insensible à l'expulsion de l'excrément des fluides. Il serait évidemment plus sage de faire guérir ces enfans, que de les chagriner, puisqu'ils sont malades. Il ne s'agit, pour détruire cette infirmité, que de décharger les cavités de la masse d'eau qui

gêne les fonctions naturelles; c'est, proportion gardée, le même procédé que pour guérir les hydropiques.

Il faut purger deux ou trois fois par semaine, jusqu'à ce que l'incommodité ait cessé, si l'individu se porte assez bien, à cette incommodité près; autrement, on se conforme à l'article IV de l'*Abréviation* jusqu'à ce que l'infirmité soit détruite, et la santé véritablement prononcée. Cette incommodité peut disparaître et se reproduire; il faut alors réitérer l'évacuation, comme ci-devant est dit, et autant de fois qu'il en est nécessaire pour changer la mauvaise constitution du sujet, ce qui ne peut manquer avec le tems, et par la purgation suffisamment répétée.

Des maladies de poitrine.

Les maladies de la poitrine sont redoutables, puisqu'elles passent pour mortelles; c'est l'erreur et le préjugé qui sont les plus grands ennemis de ces malades. Elles sont cependant peu à craindre quand on en connaît la *cause* telle qu'elle se compose, et comme je l'explique; et lorsqu'on sait employer les moyens convenables; elles sont même des plus faciles à guérir, n'exigeant ordinairement qu'un traitement très-court, si on use de moyens curatifs dès leur apparition. Suivant la théorie, elles ont des noms multipliés. Mais comme la nomenclature n'a rien de commun avec la guérison de ces maladies, puisqu'elles se guérissent toutes de la même manière et par le

même raisonnement, je citerai seulement une partie des signes qui les font reconnaître. Leurs symptômes les plus communs, sont : l'oppression, l'enrouement, quelquefois des nausées, le cœur comme noyé, une chaleur souvent brûlante dans les premières voies, altération fréquente, la toux, les crachemens de pur sang, de pus, par fois sanguinolent, douleurs à la tête, entre les deux épaules, le long de l'épine, au sternum, dans les parties latérales, à la région lombaire, la fièvre, plus ou moins violente, et par la suite, lente ou minante, la constipation, ou momentanément le dévoiement. La maladie s'invétérant, le malade éprouve le besoin de se coucher la tête plus élevée que de coutume sur le traversin; cette position annonce que sa poitrine s'emplit. Lorsqu'il y a épanchement dans l'une des régions du thorax, le malade ne peut se coucher sur le côté opposé, parce que la matière épanchée pèse fortement sur le médiastin; et lorsqu'il y a épanchement dans les deux régions de la poitrine, le malade ne peut plus rester couché que sur le dos, la tête fort haute, la poitrine très-élevée. Ces maladies sont causées par la partie fluide des humeurs corrompues, qui a passé dans la circulation, et que le sang est forcé de déposer, pour conserver son mouvement; sans préjudice de la partie glaireuse de ces matières qui est recuite et collée au parois des viscères, et qui fait la source de la fluxion. Le sang ayant choisi la

capacité de la poitrine, la maladie prend nécessairement le nom de cette cavité, sauf à le subdiviser en raison de ce que telle partie contenue est affectée, et par rapport à la dénomination du viscère; mais la remarque en est inutile pour la guérison. Par suite ou l'effet d'une bien longue habitude, et faute d'en avoir appris davantage, les malades s'arrêtent à toutes sortes de choses qui leur sont le plus souvent nuisibles, ou qui du moins ne sont jamais utiles, et ne peuvent aucunement servir à leur guérison. C'est cette erreur dans laquelle l'on est à cet égard, qui fait toujours accroire à la multitude que dès qu'un individu est affligé de maladie dans la poitrine, il n'est plus guérissable, et doit en périr. En effet, les bouillons de navet, de poulet, de mou de veau, les aposèmes, les loochs, les poudres hydragogues, les syrops de calebasse, ou autres, les expectorans, les laits de vache, de chèvre, d'ânesse, les emplâtres, les cautères, et généralement tout ce qui n'est point fait pour opérer physiquement l'expulsion des matières que le sang a déposées, et qui sont amassées dans la capacité de la poitrine, n'ont d'autre vertu que d'accompagner le malade au tombeau, parce que les matières corrompues qui croupissent dans cette cavité en ont bientôt pourri les viscères, consumé les membranes, raccorni les vaisseaux; ainsi que ces matières détruisent tout principe constitutif de la vie.

Pour guérir sûrement et bien promptement cette maladie, il faudrait, dès que l'on s'en sent attaqué, brusquer les évacuations par le moyen de purgatifs, dont l'action se porte en même-tems sur les voies supérieures et inférieures, afin de mettre la nature à même de se décharger de la *cause* de la maladie par celle des deux voies qui lui est la plus commode et la plus favorable, ou par les deux à la fois. Ce moyen est toujours infaillible, autant que les doses sont suffisamment répétées, et qu'elles se suivent d'assez près. Ainsi se guérissent ce qu'on appelle les rhumes négligés.

Les maladies de la poitrine sont, pour leur guérison, si elles sont récentes, dans le cas de l'article II de l'*Abréviation*; et dans celui de l'article IV, si elles sont chroniques, ou si elles sont la suite d'une précédente maladie dont le corps malade n'a point été curé. Elles sont toutes, récentes ou chroniques, dans le cas des maladies des premières voies, dont j'ai parlé dans ladite *Abréviation*; par conséquent elles doivent être traitées avec le vomi-purgatif et le purgatif au moins alternativement, cest-à-dire, un jour de l'un, et un jour de l'autre, jusqu'à ce qu'il y ait beaucoup de soulagement dans la poitrine. Mais souvent, et particuliérement lorsque la toux est forte, et qu'elle dure pendant long-tems, quand il y a douleur aigüe, ou crachement abondant de sang, il vaut beaucoup mieux que les malades prennent le vomi-purgatif deux jours ou deux doses de suite, contre un jour ou une dose de purgatif, sur-tout lorsque le vomi-purgatif a opéré beaucoup plus par le bas que par le haut. Si au contraire le vomi-purgatif n'opère point ou très-peu par le bas, se faisant alors peu de

vide, c'est à cette fin qu'il faut prendre le purgatif alternativement avec ce premier évacuant, parce que le purgatif fait toujours sortir une plus grande quantité de matières que le vomi-purgatif. Lorsque les accidens de la poitrine, dont j'ai parlé, sont détruits, on prend le vomi-purgatif plus rarement; on suit donc le traitement avec le purgatif. Néanmoins on ne doit point perdre de vue le vomi-purgatif, car il est souvent nécessaire d'en user toutes les fois qu'on répète l'évacuation après qu'on l'avait suspendue pour se reposer quand l'état de la maladie le permettait; on prend donc dans ce cas une dose de vomi-purgatif, et les jours subséquens, on use du purgatif, et autant de fois qu'il est jugé nécessaire de donner suite à la purgation : c'est après que le malade n'éprouve absolument plus d'affection dans la poitrine, ni dans aucune partie dépendante des premières voies, qu'il peut supprimer totalement l'usage du vomi-purgatif, et qu'il peut finir sa guérison avec le purgatif seul, et répété comme il est dit en l'article IV de l'*Abréviation*.

De la pleurésie-péripneumonie.

Une autre maladie de poitrine, qui cause beaucoup de ravages, et qui fera toujours succomber la plupart de ceux qui s'en trouveront attaqués, tant que l'insuffisance laissera croire que le sang est la cause de l'inflammation, et qu'on le répandra; c'est la pleurésie, que l'on distingue en vraie, lorsque la plèvre est enflammée, et en fausse, lorsque l'inflammation, ou la douleur, est seulement portée dans les muscles intercostaux de la poitrine. Après que les saignées abondantes ont été faites ou réitérées, c'est-à-dire, lorsque le malade a

reçu plusieurs coups meurtriers, tandis qu'un seul peut être plus que suffisant pour lui ravir la lumière, on pratique, sur le côté où il ressent la douleur, différentes fomentations, on y applique différens emplâtres, les vésicatoires, sans doute plus propres à y fixer davantage la *cause* de la douleur, qu'à l'évacuer; on fait boire au malade une grande quantité de boissons émolientes, diurétiques; on pratique les expectorans, souvent les sudorifiques; et c'est après que le malade a pu survivre à l'insulte que l'effusion de son sang a faite à sa vie, qu'on lui fait prendre un médecine, tandis qu'il eût fallu lui donner le genre de purgatif propre à évacuer la *cause* de sa maladie; ce qui produit un effet bien différent, car il y a peu de malades traités d'après l'erreur que je relève, qui soient assez favorisés pour triompher, et de ce traitement et de la violence de la douleur.

Si on concevait que cette maladie est causée par la sérosité qui émane de la masse des humeurs corrompues, que le sang a déposée sur la plèvre, pour caractériser la pleurésie vraie, ou sur les muscles de la poitrine, pour former la pleurésie batarde ou fausse; laquelle sérosité, par sa chaleur corrosive, fait dans la pleurésie vraie, ressentir les douleurs de côté, brûle tellement la plèvre, qu'elle en forme l'adhérence avec le poumon, produit le crachement de sang par la rupture de petits vaisseaux sanguins, et caractérise ainsi la péripneumonie; si on recon-

naissait que cette fluxion pratique bientôt l'ulcération, la gangrène, la pourriture de ces viscères, et réduit à la nécessité de mourir : on concevrait infailliblement aussi que si, dès que l'on se sent attaqué de la maladie, on prenait cinq ou six potions purgatives, susceptibles, par leurs préparations, d'évacuer et la sérosité et les matières qui ont formé cette fluxion, on se guérirait indubitablement en huit jours, et quelquefois même en moins de tems; ce qui diffère de beaucoup de l'événement ordinaire, puisque ceux qui en réchappent, ne se relèvent ordinairement qu'au bout de quatre, cinq ou six mois, et que la plupart de ces malades restent infirmes, ou avec une santé délabrée jusqu'à la fin de leur carrière, qui se trouve par-là considérablement abrégée.

La pleurésie vraie commande d'opérer comme il est dit en l'article III de l'*Abréviation*. Le vomi-purgatif et le purgatif doivent être pris alternativement d'après cet ordre d'évacuation; et même deux doses de vomi-purgatif le premier jour, ne peuvent qu'opérer plus sûrement la délivrance de la poitrine: cela étant, on termine la guérison avec le purgatif seul. L'article II de *l'Abréviation* suffit ordinairement pour la fausse pleurésie; le vomi-purgatif le premier jour du traitement, les autres jours, le purgatif; sauf à réitérer le vomi-purgatif, si la partie de la poitrine, ou les premieres voies ne se débarrassent pas assez promptement avec le purgatif, par lequel on finit la guérison.

De la fluxion de poitrine.

Si aux symptômes de la pleurésie fausse se joignent une forte oppression, ou une grande difficulté de respirer, la toux, etc., on peut donner à la maladie le nom de fluxion de poitrine; il n'y a de différence de cette maladie à la première, que parce que le sang a autrement rassemblé la fluxion. Le même procédé et les mêmes moyens en opèrent une guérison aussi assurée.

Cette maladie est dans le cas de l'article II de l'*Abréviation*; mais de peur d'insuffisance, on peut donner deux doses le premier jour : le vomi-purgatif pour commencer, ensuite le purgatif réitéré jusqu'à guérison, sauf cependant si la fluxion résistait, à répéter par fois le vomi-purgatif.

De l'asthme.

La difficulté de respirer, périodique, ou continue, caractérise l'asthme. Cette maladie est causée par la sérosité qui émane des humeurs corrompues pour passer dans la circulation, et que le sang dépose au poumon, laquelle sérosité durcit les bronches de ce viscère, et l'empèche de repomper l'air. On dit que l'asthme est humide lorsque le malade ayant une plénitude de poitrine, tousse et crache beaucoup; autrement, c'est un asthme sec. Cette maladie, quel que soit son caractère, se guérit aisément lorsqu'elle est récente;

elle ne devient incurable que lorsqu'elle est absolument trop invétérée. Pour en opérer la guérison, il faut que les purgatifs soient composés et administrés de manière qu'ils déchargent le poumon de la fluxion qui en gêne le jeu. Cette opération s'accomplit, non sans difficulté, parce que cette maladie peut paraître guérie par la disparition de l'oppression, sans que la source des matières qui produisent la fluxion oppressive soit entièrement détruite. C'est à la pratique à prévoir la récidive, et au malade à faire tout ce qui est nécessaire pour que la guérison soit radicale.

L'asthme continu doit être traité avec le vomi-purgatif et le purgatif alternativement, et dans l'ordre tracé en l'article II de l'*Abréviation*. L'asthme périodique, c'est-à-dire, lorsqu'il n'est plus continu, réclame l'ordre d'évacuation de l'article IV de la même *Abréviation* en faisant usage du vomi-purgatif, au commencement de chaque reprise de purgations : par exemple, si l'individu prend trois ou quatre doses par semaine, la première au moins, doit être vomi-purgative, et les autres purgatives jusqu'à guérison.

De l'hémorragie.

De toutes les maladies qui présentent un aspect effrayant, l'hémorragie en est une dont le caractère est véritablement alarmant, tant pour ceux qui en sont les victimes, que pour ceux qui n'ont pas les moyens de porter aux malades les secours que le péril commande. L'hémorragie n'est autre chose que la rupture

des tuniques de quelque vaisseau ou de plusieurs à la fois; rupture ou déchirement qui sont causés par la sérosité corrosive qui a passé avec le sang, et qui émane des humeurs putréfiées qui séjournent dans les cavités. Il est évident que pour guérir de cette maladie, il en faut attaquer et détruire la *cause*, c'est-à-dire, retirer de la circulation la sérosité qui donne lieu à l'effusion du sang, et il la faut faire sortir avec les matières qui l'ont formée. Comme le cas est souvent des plus périlleux, il ne faut jamais de demi-mesure; soit que l'hémorragie se manifeste par le nez, la bouche ou autres voies, la vie du malade est toujours en grand danger, notamment si l'effusion du sang est considérable. Dans ce cas, il faut administrer le purgatif incisif, en réitérer les doses de dix heures en dix heures, et même de plus près, selon que les premières doses auront produit peu d'évacuation, et ainsi répéter jusqu'à ce que le sang cesse de couler. Dans cette conjoncture, une forte emplâtre vessicatoire appliquée à une jambe, est très-souvent indispensable pour changer la fluxion de place, tandis que les remèdes opèrent son expulsion. Ce moyen est unique et infaillible. Mais on ne doit jamais augmenter la perte du sang par les saignées ou les sang-sues, car ce procédé est le comble du déraisonnement. Si le sang parlait, il dirait aux téméraires qui le répandent : « Ce n'est jamais moi qu'il faut » détruire, puisque je suis *synonime avec la*

» *vie*, et qu'en m'évacuant vous assommez
» l'individu que vous voulez conserver; il faut,
» au contraire, ôter ce qui gêne mon mouve-
» ment, ce qui comprime les vaisseaux, et ce
» qui, dans ce cas, en a rompu les tuniques;
» sans quoi je n'en sortirais pas. C'est la *cause*
» de la maladie qu'il faut évacuer; je suis
» moi-même malade, et c'est moi qu'il faut
» guérir au lieu de me détruire. Déjà la vie
» du malade a reçu un coup meurtrier par la
» perte de la chaleur naturelle, et la dissipa-
» tion des esprits qui émanent de mon tout,
» et qui constituent cette vie en danger, que
» vous annullez par votre barbare procédé. »
Les astringens, qu'on emploie ordinairement, ne sont guère plus salutaires que les autres procédés d'usage; s'ils arrêtent quelquefois le sang, c'est en resserrant les vaisseaux, et en y renfermant incontestablement la fluxion avec le reste du sang. La nature ne se trouvant par conséquent point délivrée, il ne peut donc y avoir de guérison; c'est pour cela que ceux qui sont traités avec ces moyens, et qui ne succombent point dans le moment de l'hémorragie, tombent par la suite en syncope; ils deviennent hydropiques, ou ils éprouvent tous autres accidens que l'on doit attendre de leur état valétudinaire : leur existence n'est plus ordinairement que d'une courte durée.

On remédie à cet accident en suivant l'ordre d'évacuation, qui est tracé en l'article III de l'*Abréviation*. Si la perte du sang a lieu par le nez, la bouche ou

toute autre partie circonscrite dans l'étendue des premières voies, il faut purger alternativement avec les deux évacuans, en commençant par le vomi-purgatif, et finissant par le purgatif. A mesure que le danger s'éloigne, le malade entre dans l'article II de l'*Abréviation*, et successivement dans le quatrième ; alors on éloigne aussi l'usage du vomi-purgatif, comme on le supprime totalement, lorsqu'il n'a plus d'objet, pour terminer la guérison avec le purgatif seul. Lorsque l'hémorragie se déclare par le fondement, par les parties sexuelles, ou autres dépendantes des voies basses, le vomi-purgatif ne convient guère qu'au commencement du traitement pour vider la plénitude de l'estomac ; alors le purgatif est donné et répété seul dans le même ordre de l'article III de ladite *Abréviation*. Les deux cas veulent que le purgatif soit donné à doses suffisamment fortes pour produire d'abondantes et nombreuses évacuations. L'emplâtre vessicatoire recommandé par l'auteur est pour ainsi dire toujours nécessaire ; car suposé qu'il soit inutile pour un certain nombre de malades, que la purgation peut délivrer du danger sans l'aide de l'emplâtre, il est incontestable que dans une telle occurrence, on ne doit point différer les moyens qui donnent un surcroît de certitude, puisque sans eux, quelques malades peuvent périr.

De la colique.

La colique est une maladie qui est ressentie au canal intestinal. On lui a donné différens noms, tels que colique flatueuse ou venteuse, bilieuse, hystérique, nerveuse, et autres dénominations ; les douleurs qu'elle fait éprouver se portent quelquefois à l'estomac. Elles ont toutes la même *cause* qui attaque diffé-

remment ces viscères, tant par la distribution variée des matières, que par rapport à la différence des membranes des intestins, ou des tuniques de l'estomac sur lesquelles la sérosité mordicante s'est rassemblée pour faire souffrir.

Pour invétérer cette maladie, il faut amuser les malades avec quelques liqueurs spiritueuses, prises à distances ; leur faire des frictions sèches sur la partie antérieure du tronc; leur appliquer des linges chauds sur le ventre, un emplâtre de thériaque sur l'estomac; leur faire boire abondamment de l'eau de gruau ou panée, de l'eau chaude; leur faire prendre des bains, les saigner; leur donner des lavemens d'huile, de graine de lin ; quelques gouttes de laudanum, de baume du Pérou; leur faire avaler une livre de vif-argent, ou des bales de fusil, au risque des plus grands accidens. Mais pour les guérir toutes et bien radicalement, il faut chasser avec la purgation les matières corrompues et mordicantes, qui font souffrir dans les intestins ou à l'estomac, et donner aux purgatifs l'action qui leur est nécessaire pour décharger les nerfs propres du canal, s'ils sont attaqués par la sérosité. Si on s'y prend de bonne heure, on sera bientôt guéri. Si, au contraire, on a laissé vieillir la maladie et qu'elle soit invétérée, il faudra davantage de remèdes, le traitement sera plus long, sans qu'il soit pour cela moins convenable.

Toutes les coliques se guérisent, sans contredit, au moyen de l'évacuation des matières qui font

ressentir ces espèces de douleurs; mais il faut avoir égard à leur siége, et opérer différemment si elles sont violentes que si elles sont légères, autrement quand elles sont continues que lorsqu'elles sont périodiques. Si la douleur est dans l'estomac, il faut user du vomi-purgatif alternativement avec le purgatif. Si c'est une véritable colique, la douleur est dans les intestins; c'est le purgatif qui peût l'évacuer; le vomi-purgatif n'a dans ce cas d'autre objet que de vider la plénitude de l'estomac, si elle existe. S'il s'agit d'une ancienne colique qui se reproduit périodiquement, le traitement doit être pratiqué d'après l'article IV de l'*Abréviation*, sauf l'application de l'article III; car le traitement de la colique, tant récente qu'ancienne, doit être raisonné d'après la violence de cette douleur. Sans doute que celui qui a une colique capable de lui faire jetter les hauts cris, et de le forcer à se rouler par terre, demande un soulagement qui ne peut être trop prompt, puisqu'en outre, la sérosité brûlante qui le dévore, peut lui gâter la partie souffrante, et lui causer la mort. La colique récente peut être detruite au moyen de l'application de l'article premier de l'*Abréviation*; mais s'il est insuffisant, il faut se conformer à l'article II, et ainsi des autres articles, si la durée ou la violence de la douleur l'exigent.

De la néphrèsie et de la pierre.

Un autre genre de colique, mieux connue sous sa vraie dénomination de douleur néphrétique ou inflammation des reins, mérite une explication claire et précise. Ceux qui ont assez de sagacité pour en reconnaître la véritable *cause*, avec les vrais moyens d'en opérer la guérison radicale, pourront éviter par-là

les progrès de cette funeste maladie, qui, par suite de sa durée, conduit au calcul et à la formation de la pierre; en travaillant de bonne foi, et avec connaissance de *cause*, à faire disparaître de la nomenclature des maladies un genre d'infirmité des plus alarmantes pour ceux qui ont le malheur d'en devenir affligés, les praticiens, mes imitateurs, auront, selon mon avis, bien mérité de l'humanité souffrante. Les douleurs néphrétiques sont causées par la partie fluide des humeurs corrompues, qu'on nomme fluxion, ainsi que je l'ai déjà dit, et qui a passé dans la circulation; cette sérosité étant déposée par les vaisseaux sanguins sur les membranes nerveuses qui tapissent intérieurement le bassin, elle y cause des douleurs qu'on nomme colique néphrétique. Ces douleurs sont pour l'ordinaire périodiques, elles reviennent à des époques incertaines, et elles sont plus ou moins vives ou aigües, selon le degré de corruption des humeurs qui ont produit la fluxion. Cette même sérosité, en passant à travers les reins, recuit, par sa chaleur brûlante, une portion de phlègme, et la concrétion qu'elle en effectue d'abord sous une forme purulente, puis sous celle d'un tartre, produit avec le tems des graviers qui ressemblent assez à des grains de sables; ces graviers descendent par les uretères dans la vessie, ils s'y réunissent, et forment la pierre proprement dite, qui, après un laps de tems quelconque, se grossit considérablement. Quel-

quefois il s'en forme plusieurs de grosseurs différentes, ou seulement une, mais accompagnée de plusieurs grains de sable; les grosseurs sont toujours indéterminées; leur forme ressemble assez à un morceau de sel ou de sucre candi. La pierre, ou ces pierres, nagent sur l'urine et se présentent momentanément au col de la vessie; lorsque ce viscère est rempli, et que la membrane nerveuse entre en action pour l'expulser, la pierre, ou les pierres, arrêtent l'urine à sa sorie, en frappant contre cette membrane nerveuse des coups redoublés; ces corps étrangers causent souvent des douleurs insupportables qui ont encore pour cause secondaire les effets ou les douleurs résultants de la plénitude de la vessie et du retard apporté à l'évacuation de l'urine. On ne connaît encore d'autre remède à cette maladie que l'opération qu'on nomme extraction de la pierre ou lithotomie. Cette opération réussit assez pour ôter la pierre de la vessie; mais il arrive très-souvent qu'après la réunion de l'incision, et lorsque l'on croit le malade guéri, qu'une autre pierre commence à se faire sentir, et grossit sensiblement; une autre opération se trouve encore nécessaire dans l'espace d'un an ou deux. On en a souvent fait jusqu'à trois successivement, parce que, ne connaissant point la *cause* des maladies, ni les moyens de guérir, on n'a point fait sortir du corps du malade les matières et la sérosité qui avaient formé la première pierre. Faute de cette con-

naissance si précieuse à l'humanité, ceux qui ont le malheur d'être attaqués d'un semblable corps étranger, périssent presque toujours dans l'opération ou à la suite, faute qu'il leur ait été enseigné les moyens d'en détruire l'agent formateur ; ce qui ne peut s'opérer qu'avec des purgatifs convenables, administrés et réitérés même beaucoup auparavant l'opération, et encore pendant long-tems après la réunion et la cicatrice de la plaie, afin de s'assurer de la cure radicale et sans retour de la maladie.

Il est à observer que, si on traitait les douleurs néphrétiques de manière à en détruire la *cause* qui vient d'être indiquée, au lieu de faire le contraire, c'est-à dire, en saignant ou sangsuant les malades, les rafraîchissant, et leur appliquant toutes choses imaginables par-dehors, tandis que le mal est au-dedans, il ne se formerait presque jamais de pierre dans la vessie.

La douleur néphrétique vraie, est presque toujours une maladie chronique, parce qu'elle succède le plus souvent à des douleurs autrement dénommées. Pour guérir de cette douleur, l'ordre d'évacuation de sa *cause* est tracé en l'article IV de l'*Abréviation*. Le vomi-purgatif ne pouvant y être nécessaire que dans le cas de plénitude d'estomac, c'est avec le purgatif que la guérison peut s'opérer. Dans le cas de pierre dans la vessie et de son extraction, il faudrait auparavant d'opérer, que le malade eût été purgé conformément au même article IV, et cela pendant un mois, plus ou moins, selon l'état de sa santé et la mauvaise qualité de ses humeurs. Alors que l'indi-

vidu présente un aspect qui annonce une amélioration sensible dans sa santé, qu'il a le teint éclairci, de l'appétit, du sommeil, enfin, quand il peut dire que s'il n'avait point cette incommodité dans la vessie, il ne serait point malade, c'est le moment d'opérer l'extraction de la pierre. Si la plaie, résultante de l'opération, ne marche point à guérison, comme il en doit être d'une plaie récente et simple, s'il y vient de l'inflammation, si elle suppure beaucoup et pendant long-tems, si elle dégénère en ulcère, si le malade perd de sa santé antérieure à l'opération, si les fonctions naturelles se dérangent, s'il n'a point d'appétit, s'il a du dégoût, si les excrétions n'ont leur cours habituel, s'il est altéré, brûlant en quelque partie du corps, s'il ressent des douleurs, ou si les douleurs de la plaie augmentent par reprises, s'il lui survient de la fièvre, s'il ne repose point, si son corps devient plus malade qu'il n'était auparavant l'opération, sans toutefois confondre l'effet de cette opération, avec l'effet de la dépravation de ses humeurs, qui est la *cause* ou la source des symptômes et des accidens qui surviennent, comme elle a produit la maladie principale : toutes et chacune des considérations que je fais depuis que le malade est opéré, exigent que la purgation soit reprise, conformément aux quatre articles de l'*Abréviation*, d'après celui que la situation du malade réclame. Après que la plaie est cicatrisée, le malade doit user de la purgation selon l'article IV, et autant qu'il en est nécessaire pour faire recouvrer à son corps sa santé primitive ; et quand même, après la guérison de sa plaie, il se porterait des mieux, il faut encore qu'il use de tems en tems de quelques purgations, parce que s'il y avait encore dans ses fluides quelque reste de la *cause* de sa maladie, ces purgations le mettraient en mouvement, et elles avertiraient le malade

de s'en défier, et de répéter de tems à autre l'évacuation, afin de renouveler totalement la masse de ses humeurs, et par conséquent d'éviter que le même accident ne se reproduise. La fausse néphrésie est une douleur rhumatismale qui est causée par la fluxion rassemblée dans les aponévroses des muscles des lombes; cette douleur, connue sous le nom de mal de reins, peut se guérir par l'application de l'article II de l'*Abréviation*, ou d'après l'article IV si elle est chronique.

De la rétention d'urine.

Beaucoup de malades sont malheureusement encore victimes de l'insuffisance de la médecine, lorsqu'il s'agit d'une rétention d'urine. Une personne aisée convoque une assemblée de médecins et de chirurgiens anatomistes. Les médecins ne connaissant point la *cause* de cette infirmité, ne peuvent rien décider en faveur de leur art, ou pour la guérison du malade; c'est pourquoi l'on délibère que le malade ne peut être guéri que par ponction au périné; on la fait mal-à-propos, comme sans raison, et le malade, s'il n'y perd la vie, y perd au moins la santé, restant valétudinaire ou infirme.

Cette maladie est causée par la fluxion que le sang a rassemblée ou déposée sur le col de la vessie; elle peut être périodique, légère, fixe, aigüe; quel que soit son caractère, il est toujours certain qu'elle ne peut être guérie que par des évacuations bien dirigées, et provoquées en tems propice.

Tout individu atteint de la suppression totale de l'urine a, comme on le sait, le plus pressant besoin d'être soulagé. C'est l'article III de l'*Abréviation* qui est applicable à cet accident; et cet article doit être observé jusqu'à ce que les doses du purgatif ayent pu retirer du sphincter ou du col de la vessie, la sérosité humorale, dont l'acrimonie crispe ou resserre si fortement ces membranes musculeuses, qu'elles ne peuvent plus se dilater pour livrer passage à l'urine. Si cette *cause*, et le moyen de lever curativement la difficulté, venaient à être bien compris, tout le monde serait convaincu que l'introduction de la sonde creuse dans la vessie, n'y a aucun rapport. Cette opération n'est pas même un palliatif, quoiqu'elle procure momentanément la décharge de la vessie : la sonde est un irritant d'autant plus dangereux, qu'elle agit de vive force contre une *cause* qui lui résiste et qu'elle ne peut évacuer; dangereux encore, parce que de la violence faite au sphincter et au col de la vessie pour les dilater, il en résulte une destruction totale de ressort dans ces parties; de-là l'incurabilité de la maladie; ce procédé convertit encore l'accident en un écoulement involontaire de l'urine, en ôtant à ces mêmes parties la faculté de fermer la vessie. La rétention ou suppression d'urine, autrement appellée *ischurie*, n'est pas la seule maladie des voies urinaires : la *dysurie*, qui est une difficulté d'uriner, ou la *strangurie*, qui en est une envie continuelle, ont souvent précédé l'ischurie, et elles peuvent aussi lui succéder. Ces deux maladies ont la même *cause* que l'ischurie; l'effet n'en est différent que parce que la sérosité est autrement distribuée. Le purgatif doit être administré d'après l'article II de l'*Abréviation*, quand ces deux accidens sont récens, et d'après l'article IV, lorsqu'ils sont chroniques, ou s'ils ont succédé à

l'ischurie. L'incontinence d'urine, dont je viens de parler, se guérit comme la dysurie et la strangurie, eu égard à sa naissance pour l'application de l'un des deux articles cités de l'*Abréviation*.

Un autre accident dans les fonctions urinaires, que l'on connaît sous le nom de *diabetes*, ou évacuation extraordinaire de l'urine, se détruit par la purgation dirigée d'après le même article IV de l'*Abréviation*, parce que cette maladie n'est, comme les autres, qu'une conséquence de la dépravation des humeurs, qu'il faut renouveller pour changer cette mauvaise situation, et rétablir les fonctions naturelles avec la santé.

Des accouchemens laborieux.

Les accouchemens laborieux ayant la même *cause* que les autres maladies, on peut, dans ce cas comme dans un autre, employer les secours de la *médecine* à l'effet de prévenir les accidens, sur-tout lorsque les douleurs se prolongent trop long-tems, et que l'on croit la vie de la malade en danger. Si on purge au besoin une femme enceinte, c'est-à-dire, quand elle est malade, on préservera l'embryon de la corruption, je veux dire, de fausse couche, accident que l'on attribue au contraire très-souvent à des causes externes qui y ont tellement si peu de rapport, qu'il est permis de dire qu'elles n'y contribuent jamais. Si on purge une femme dans le travail de l'accouchement, dans les cas extraordinaires, elle sera à l'instant délivrée. Si on connaissait l'utilité de ce moyen, et qu'on l'employât à propos, il ne serait ja-

mais d'accouchemens laborieux, et il y en aurait peu contre nature. On conserverait, par ce moyen, l'existence de beaucoup de petits êtres qu'on fait périr en les massacrant par des opérations téméràirement raisonnées. C'est une erreur bien préjudiciable, que de répandre le sang d'une femme en travail d'accouchement; sous l'espoir d'aider sa délivrance, on lui ôte ainsi ses forces. C'est la partie fluide de ses humeurs qui empêche l'opération naturelle; ce sont ces matières qu'il faut évacuer, puisque ce sont elles qui causent la plénitude, et que c'est l'acrimonie de la sérosité qui s'oppose à la contraction propre à l'expulsion de l'enfant.

On ne devrait jamais attribuer à la grossesse la *cause* des maladies ou souffrances que des femmes enceintes éprouvent, parce que ce qui est naturel n'est point cause de maladie. Une femme enceinte malade n'a perdu sa santé que par la même *cause* qui rend malade une autre femme qui n'est point dans l'état de grossesse : la corruption ne fait point d'exception, et ce n'est que quand elle a atteint les humeurs de la femme enceinte, que celle-ci éprouve des souffrances; si on fait sortir ces matières de son corps, par la voie de la purgation, on guérit deux individus, la mère et l'enfant. L'enfant ne peut être bien portant dans le ventre de sa mère, il ne peut avoir une formation heureuse, il ne peut recevoir une constitution solide, si cette mère est malade, puisque l'enfant est formé de ses fluides, et que dans ce cas ils sont entachés du vice de la corruption. Les femmes enceintes font déjà beaucoup, et

pour elles-mêmes et pour leurs enfans, lorsqu'elles ne se font ni saigner, ni mordre par les sang-sues. Elles feraient tout ce qu'il faut si, dégagées d'un préjugé des plus pernicieux, elles usaient de la purgation, lorsqu'elles ne sont pas en bonne santé, et autant qu'il en est nécessaire pour se rendre bien portantes. A la faveur de ce moyen, qui nétoye le corps et purifie le sang, ces femmes s'éviteraient des fausse-couches; elles mettraient au monde des enfans forts et vigoureux, parce que ceux-ci seraient *bâtis* avec de bons *matériaux*. C'est parce qu'on ignore les bienfaits de la purgation dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, qu'on ne voit naître pour ainsi dire que des enfans qui n'ont de volume que de ce qu'ils apportent de la masse des humeurs corrompues de leurs mères, et qui vivent la plupart si peu, parce qu'ils sont malades en naissant comme auparavant de naître.

Toutes les fois qu'une femme n'accouche point librement, supposé que l'enfant puisse venir comme il se présente (dans le cas contraire, on doit opérer par la manœuvre usitée), c'est parce que les cavités de cette femme renferment des humeurs mal-saines, et parce que son sang, surchargé de la sérosité humorale, a rassemblé cette fluxion dans les vaisseaux avoisinans le siége de la grossesse, et les parties sexuelles expulsives de l'enfant, où cette même fluxion a pu d'ailleurs être attirée par le travail de l'accouchement. Cet accident arrive, ainsi que l'on voit, dans des cas généraux, cette portion fluide des humeurs se diriger sur la partie forcée, ou lésée par un effort, un coup, une chûte, une blessure, etc.; j'en parlerai plus amplement en une autre occasion. Pour faciliter la délivrance de la mère et donner heureusement le jour à l'enfant, il faut la purger des matières qui font plénitude ou engorgement,

ainsi que de la sérosité brûlante qui crispe ou durcit les membranes susceptibles de dilatation. Ayant peine à croire aux vices de conformation, à l'étroitesse du bassin ou passage, que l'on allègue ordinairement, je n'opposerai d'autre raison à ce sentiment, que la persuasion dans laquelle je suis, que la nature a pourvu à tout : l'opinion contraire ne me paraît avoir d'autre base que le défaut de connaître la *cause* des maladies, et les ressources de la purgation, ignorées à tant d'égards. Pour opérer convenablement, il faut agir d'après l'article III de l'*Abréviation*, et même rapprocher davantage les doses, si celle que la femme a prise n'opère point, et si la situation de la mère et de l'enfant l'exigent. On doit commencer par une dose de vomi-purgatif; si dans l'espace de sept ou huit heures la femme n'accouche pas, c'est parce que les effets de cet évacuant ont été insuffisans; alors il faut administrer une dose de purgatif; et si l'accouchement ne s'effectue pas pendant les effets de cette dose, il en faut donner une troisième dix heures après que la seconde a été prise. Je n'ai pas d'exemple qu'un accouchement ait résisté à trois doses; mais si le cas s'en présentait, il faudrait répéter le purgatif comme il est dit au même article III. L'accouchement terminé, si la femme est bien pour son état, on la soigne, on la nourrit, on la fortifie; si au contraire elle éprouve des souffrances insupportables, si plus tard sa vie venait à être en danger, il ne faut pas différer de répéter la purgation selon celui des articles de l'*Abréviation*, qui se trouve applicable à son état; c'est donc à tort que l'on croit une femme trop fraîchement accouchée pour la purger; si la femme, après l'accouchement, continue d'être malade, c'est évidemment parce que son corps n'a pas été suffisamment débarrassé; plutôt que de la laisser mourir, plutôt que de se reposer

sur l'évacuation de ses lochies qui peut être insuffisante, il est préférable de donner suite à la purgation jusqu'à entière guérison.

Du soi-disant lait épanché.

Quand on est soi-même dans l'erreur, on y induit les autres. Ceux qui font accroire aux femmes que les dépôts qui leur viennent aux mamelles après leurs couches, sont causés par leur lait, sont aussi peu expérimentés que ceux qui croient au lait épanché. Si on connaissait la *cause* des maladies, on raisonnerait plus juste, et on ne confondrait point le lait d'une femme, qui est une liqueur douce émanée de son sang, avec un pus corrosif qui ronge la chair pour faire ressentir les douleurs que le malade éprouve, et qui brûle la peau pour faire un trou et sortir, lorsque le dépôt vient à suppuration. Si le lait d'une femme était caustique, il serait un poison; l'enfant qui en aurait sucé, seulement quelques gouttes, tomberait aussitôt en convulsion, et il périrait sur-le-champ, ce qui n'a point d'exemple. Le lait d'une femme n'est mauvais que quand elle est malade, ce qui signifie que ses fluides sont alors corrompus; si la corruption fait des progrès, la maladie devient grave, et l'enfant qui tète éprouve bientôt le sort de sa mère.

La purgation, dans ce cas comme dans tous les autres, est seule capable de guérir, comme de préserver de ces maladies chroniques si fréquentes ou si multipliées par l'effet seul d'un faux raisonnement.

Pour guérir des prétendus laits épanchés, ou dépôts laiteux, il suffit de reconnaître la véritable *cause* de la maladie que l'auteur enseigne, et de l'évacuer en se purgeant comme le cas le requiert, et d'après celui des articles de l'*Abréviation* que l'on aura reconnu applicable au siége, au caractère, à l'ancienneté de la maladie.

Du retour d'âge

On a encore l'insuffisance d'attribuer au retour d'âge la *cause* des maladies qui arrivent à beaucoup de femmes depuis quarante ans jusqu'à cinquante, plus ou moins. Cette erreur grossière fait grand'peur à celles qui ont la faiblesse d'ajouter foi à cette assertion. On sait assez que la carrière de beaucoup de monde finit dans cet intervalle, mais un sexe n'en est pas plus exempt que l'autre. Ce qui est naturel ne rend point malade; les changemens qui arrivent à la nature dans la femme, n'ont certainement aucun rapport avec la *cause* des maladies, ni avec celle de la mort, puisque l'une et l'autre sont toujours causées par corruption. Lorsque la nature cesse de produire des fleurs pour la reproduction de l'espèce, la corruption ne vient pas toujours terminer l'existence de l'être principal, puisqu'entr'autres créatures, il y a beaucoup de femmes qui existent encore trente ou quarante ans après la cessation de leurs règles. La nature, sous le rapport que je la considère, a trois tems. Durant l'accroissement du sujet, la substance individuelle prépare l'abondance de fluide néces-

saire pour parvenir à l'état nubile. Arrivée à cet état, et durant qu'elle y reste, la nature épanche périodiquement le superflu du fluide dont elle est pourvue pour exécuter dignement l'œuvre que son auteur lui a imposé. Lorsque cette abondance ou cette superfluité sont arrivées au terme fixé pour leur durée, la nature n'est pas pour cela en décrépitude dans le sujet qui est passible de ce changement; elle n'est pas non plus desséchée, elle a seulement perdu son aptitude du second tems. C'est lorsqu'elle est arrivée à l'âge de vieillesse, et il en est de même pour un sexe que pour l'autre, qu'elle s'atténue jusqu'à extinction. Cette cessation de la vie, effet de la corruption innée qui s'oppose à ce que notre existence ne soit éternelle, est bien rare, parce que la putréfaction, la corruption secondaire ou auxiliaire à laquelle nous sommes si exposés, menace presque continuellement notre vie, comme elle tranche le fil de l'existence de tous ceux qui n'ont point le bonheur de savoir, ou de pouvoir s'en délivrer.

Lorsqu'une femme cesse d'être réglée dans un âge avancé, on ne peut la taxer de suppression. Il n'y a suppression que dans le tems où la nature, pourvue de l'abondance, et reproduisant à des époques fixes le superflu du fluide, éprouve tout-à-coup un retard dans la reproduction périodique des menstrues : cet accident est causé par la présence de la fluxion, qui bouche les conduits excrétoires, ou les organes de la secrétion de ce flux.

Les purgatifs, administrés et réitérés au besoin, sont les seuls moyens qui puissent décharger les vaisseaux, et rendant la circulation libre, rétablir les fonctions naturelles. La saignée ou les sang-sues ne servent qu'à préjudicier la santé et la vie des femmes qui ont le malheur d'y avoir recours; les emménagogues n'ayant point qualité pour évacuer la cause matérielle de la suppression, ne peuvent, ainsi que la saine raison le dicte, et que l'expérience le confirme, rendre à ces malades la santé qu'elles ont perdue.

Le sang expulse souvent, par la voie des menstrues, une portion de la partie fluide des humeurs corrompues; cette sérosité, qui brûle en sortant, fait accroire à ceux qui ne sont pas suffisamment instruits, que c'est le sang menstruel qui cause les cuissons, et que par conséquent, lorsque la femme cessera d'être réglée, elle doit redouter son retour d'âge. En effet, si on a manqué d'évacuer les matières corrompues qui avaient pris un cours périodique par la voie des menstrues, il est possible que la femme reste malade dans le tems de la cessation de ses règles, et qu'elle meure bientôt, si la corruption fait des progrès rapides. Mais si on prévient l'engorgement en évacuant cette corruption par des doses douces et suffisamment répétées, la malade ne risque rien. Si au contraire on suit l'avis des docteurs qui ordonnent de répandre le sang des femmes dans cet état, on terminera bien-

tôt leur existence. C'est une erreur bien funeste que de croire qu'il faut priver les humains de leur substance pour leur prolonger la vie ; c'est penser qu'on a besoin d'être détruit pour exister......

L'expérience apprend que la femme qui jouit d'une bonne santé à l'époque où elle cesse d'être réglée, n'éprouve point de maladie de ce que l'on appelle le *retour d'âge*. Or, il faut reconnaître en quoi consiste la véritable *cause* des accidens que l'on remarque à cette époque, et expliquer clairement la chose, pour qu'en cessant de confondre la cause avec l'effet, il soit pris des mesures plus efficaces dans ces circonstances qu'on ne le fait ordinairement. Le flux menstruel est un sang superflu, mais qui cesse de l'être dès que la femme a conçu, parce que ce sang est employé au développement ou à la formation de son enfant. Ce même sang s'écoule pur ou chargé d'humeurs corrompues, selon l'état de santé ou de maladie de la femme. Celle qui est maladive, qui souffre continuellement ou périodiquement pendant le tems qui précède son retour d'âge, est exposée, sans contredit, à devenir plus malade quand elle ne sera plus réglée : et pourquoi ? C'est parce que ce flux menstruel est pour cette femme une purgation périodique; son sang se décharge chaque mois d'une portion de la partie fluide des humeurs corrompues qui est mêlée avec lui. Cet écoulement venant à cesser, il en est, à l'égard de cette portion d'humeur, comme d'un ruisseau qui cesse de couler, sans que pour cela il soit plus tari dans sa source que ne l'est celle des humeurs de cette femme, qui la renferme, comme tout autre malade, dans ses cavités. C'est alors que le corps de cette femme n'ayant plus de purgation naturelle, il faut qu'elle aide à la na-

ture par des évacuations artificielles. Elle doit donc user du purgatif comme il est dit en l'article IV de l'*Abréviation*, jusqu'à ce qu'elle ait débarrassé son corps de la source de sa maladie, et que les humeurs qui accompagnaient le flux menstruel ayent pris la seule voie des excrétions qui leur reste. Si l'esprit des femmes pouvait gagner assez pour leur faire reconnaître les effets salutaires d'une purgation bien adaptée aux diverses circonstances dans lesquelles elles se trouvent durant leur jeunesse, si plutôt que de faire tirer leur sang ou de le donner aux sangsues, si au lieu de garder dans leur corps une masse de putréfaction qui les fait souffrir, leur ôte leurs couleurs, en fait de vieilles femmes auparavant qu'elles ne soient âgées, et qui leur donne cet écoulement si commun aujourd'hui sous le nom de *fleurs blanches* de tous caractères; si, dis-je, elles se purgeaient à propos, elles entretiendraient ou rétabliraient leur santé; alors elles auraient peu à craindre du retour d'âge, comme de beaucoup d'accidens auxquels notre vie est exposée : de plus, la femme en santé fut-elle laide, est toujours physiquement attrayante, par conséquent préférable sous tous les rapports, quelle que puisse être sa condition.

La suppression des règles, qui n'est pas le retour d'âge, a, selon la manière ordinaire d'en raisonner, beaucoup de causes. Elle n'en a cependant qu'une qui soit matérielle; c'est la même que celle de toutes les maladies, et c'est le même procédé pour rétablir les règles que pour guérir. On ne tient compte ordinairement que des causes morales à la suite desquelles les règles peuvent se supprimer; on ne parle que des changemens de position, ou des situations plus ou moins gênantes ou préjudiciables que la femme, dans le moment de ses règles, a pu éprouver. Il faut mettre de côté toutes ces considérations,

et

et ne voir que les humeurs et la fluxion stimulées au plus par les causes alléguées, et comme étant les *causes* qui retiennent les règles, ainsi qu'elles donnent lieu à tous les accidens qui en sont la suite. La purgation comme en l'article IV de l'*Abréviation*, procure la reproduction des règles ; mais si leur suppression est suivie de quelqu'accident, qui a lieu, parce que le sang, qui ne peut expulser une matière nuisible par la voie accoutumée, l'a déposée sur la partie qui se trouve affectée, il faut combattre cet accident, en suivant celui des articles de ladite *Abréviation* qui lui est applicable, en raison du siège et de la violence du mal, et eu égard à la sensibilité de l'organe, ou de la partie du corps qui est affligée.

Nubilité des Filles.

Il est à-peu-près raisonné de la même manière sur l'état non nubile des filles, que sur le retour d'âge des femmes ; on attribue toujours la *cause* des maladies des premières, au manque de leurs règles : pourquoi n'est-il point reconnu que c'est au contraire parce qu'elles sont malades, que la nature ne se prononce pas à l'égard de l'expulsion du sang menstruel? L'expérience nous éclaire suffisamment à cet égard, puisque les filles qui se portent bien à l'âge compétent, deviennent réglées sans ressentir aucune incommodité, sans même s'en appercevoir.

On leur fait ordinairement prendre différens breuvages tirés de la classe des emménagogues ; ces choses ne peuvent leur rendre de service, puisque ce n'est qu'en débarrassant

la circulation de la masse de bile qui caractérise la jaunisse, et de la fluxion qui donne lieu à la pâle maladie, qu'on peut favoriser les fonctions naturelles. Si on agissait ainsi, on préserverait ces malades des accidens dont elles sont menacées, et qu'on évite si peu que la plupart périt en langueur, faute de raisonner avec plus de justesse.

Il est d'autant plus important de guérir les jeunes filles, à tout âge, que si leurs corps restent malades, les règles pourront avoir de la peine à se prononcer, et qu'il en peut résulter de fâcheux accidens, la mort même. Ils sont bien pernicieux, ces contes de commères, d'après lesquels il faut attendre que la jeune fille soit réglée, pour qu'elle soit guérie de la maladie qui la retient en langueur, antérieurement à l'âge de nubilité. Ils sont bien déraisonnables, ceux qui prétendent que, si cette jeune enfant est encore malade, après qu'elle est réglée, elle sera guérie par l'effet du mariage, et qu'il faut la marier! ils sont bien ignorans, ceux-là qui assurent que, si l'apparition des règles et le mariage ont été insuffisans pour la guérison, la jeune femme sera guérie après, et au moyen qu'elle aura enfanté! Que d'absurdités prennent la place de la vérité! Si on étoit sage, je parle aux deux sexes, on ne se marierait qu'en bonne santé, c'est-à-dire, après s'être fait guérir; car on ne peut attribuer la dégénération, malheureusement trop évidente de l'espèce humaine, qu'à ce défaut de précaution, et toutefois aux traitemens si peu curatifs, et souvent dangereux dont on use généralement. Si une fille est bien portante, ses règles apparaissent sans qu'elle en ressente d'incommodité, sans même qu'elle s'en apperçoive; si elle est malade à l'âge

compétent, elle ne pourra devenir nubile qu'on ne la guérisse. Dans ce cas, il faut pratiquer l'évacuation des humeurs qui s'y apposent, et agir selon l'article IV de l'*Abréviation*, à moins que des cas ne réclament l'application des articles qui les concernent.

Des hernies ou descentes.

Il est aisé, quand on connaît la *cause* des maladies, de rendre raison du déplacement de toutes parties contenues, qui peut se faire pendant la durée de la vie, et d'expliquer nettement la *cause* interne des hernies. Ce genre d'infirmité est, beaucoup plus qu'on ne pense, l'effet d'une maladie, ou du moins celui d'une mauvaise disposition des fluides. Les hernies, de telles manières qu'elles se manifestent, ne sont autre chose que le relâchement des membranes qui servent d'enveloppes aux viscères contenus dans les cavités, et des ligamens qui leur servent d'attache. On s'en tient toujours aux opérations chirurgicales, parce que, ne connaissant point la *cause* des maladies, on ne s'est point encore apperçu que tous ces accidens ont leur agent dans les fluides. On en a le plus communément attribué la cause, à l'égard de ceux qui en sont attaqués dans un âge avancé, à des efforts, et aux enfans au berceau, à leurs cris; ces deux attributions ne sont pas plus justes l'une que l'autre, parce que les gens qui ne sont susceptibles d'aucun effort, y sont aussi sujets que ceux qui font les ouvrages les plus pénibles; et si les enfans

crient, c'est parce qu'ils endurent des coliques, dont on ne les guérit point, quoiqu'il soit facile de les en délivrer. Les adultes éprouvent souvent aussi des coliques, parfois très-violentes, antérieurement à l'apparition des hernies; c'est ordinairement dans l'accès de cette douleur, ou immédiatement après, qu'ils s'apperçoivent du relâchement de la partie affligée.

Cette maladie a la même *cause* que toutes les coliques; en général il n'y a que du plus ou du moins, dans la malignité des humeurs, qui en fasse la différence. La partie fluide des humeurs corrompues, nommée fluxion, ou sérosité, passe dans la circulation; le sang en abreuve les tégumens, en se déchargeant de cette mauvaise humeur sur une partie quelconque des enveloppes, ou sur la partie contenue. Si les humeurs contenues dans les viscères sont très-corrompues, la sérosité qui en émane est alors très-âcre, brûlante et même corrosive; de cette mordication, les coliques qui ont précédé le relâchement. Lorsque le sang dépose la fluxion sur une portion de l'intestin iléon, elle y cause un relâchement si subit, ou si considérable, que souvent elle relâche aussi le péritoine avec; elle le force à sortir par l'anneau, en dilatant les fibres des muscles, et à tomber dans le scrotum, ou dans la grande lèvre. Le relâchement porte quelquefois dans les bourses une très-grande partie de cet intestin; mais souvent ce relâchement est si lent, que l'intestin se laisse appercevoir pendant des

années auparavant qu'il ne soit complet, sous la forme d'une éminence vis-à-vis l'anneau Il y a différens degrés de hernie où l'on fait rentrer l'intestin sorti avec le bout du doigt, ou avec la main ; il y en a où on ne peut le faire rentrer que l'individu ne soit sur le dos, les jambes élevées ; alors on emploie le bandage, ou brayer, qui sert à retenir l'intestin dans la capacité de l'abdomen. Lorsque l'intestin est tout-à-fait tombé dans les bourses, il y a des cas où un habile chirurgien se trouve très-embarrassé pour parvenir à l'opération du taxis, comme pour appliquer le bandage ; car souvent l'intestin, qui glisse sous la pelote, est très-difficile à contenir ; ce cas est plus particulier aux gens d'âge, ou dans les grandes hernies, et il fait souvent beaucoup souffrir.

Je ne fais qu'une description très-imparfaite des hernies, parce que mon but se borne à en faire entendre seulement la *cause* interne, et à expliquer les moyens de les guérir. Ayant la même *cause*, les hernies se guérissent toutes par la même raison. Le traitement est le même que celui des coliques ; les purgatifs hydragogues, dûment préparés et suffisamment réitérés, en opèrent la cure radicale, ainsi que de toutes autres incommodités dont le sujet peut être affligé, ou qui peuvent accompagner les hernies. La guérison de ces maladies est généralement longue à s'opérer ; on ne peut la commencer trop tôt, dès qu'on s'en apperçoit : faute de connaître leur *cause*, on s'est

encore peu occupé de leur curation ; on se contente d'appliquer un bandage pour contenir l'intestin ou la partie relâchée, ce qui ne fait rien pour la guérison, et n'empêche pas le mal d'augmenter.

Si on a bien conçu ce que c'est que la fluxion, ou la sérosité humorale, on pourra aisément en reconnoître la présence, lorqu'une cause externe, comme chute, effort, secousse, aura pu attirer cette matière sur la partie du corps qui fatigue au moment de l'action de cette cause externe. Si une hernie apparaît à la suite de quelque mouvement extraordinaire que le malade a fait, sans réfléchir qu'il s'est beaucoup plus fatigué en d'autres temps, et qu'il ne s'en est point trouvé incommodé, on ne manque cependant point, et c'est l'usage, d'attribuer cette descente à la situation dans laquelle il était, alors qu'elle s'est caractérisée. Voilà, d'après cette fausse manière de voir, toute la cause des hernies; et c'est pour cela qu'on n'en peut guérir. Si on voulait reconnaître ce qui est vrai, que la *cause* des hernies consiste dans la dépravation des humeurs, dont la partie fluide abreuve les tégumens qu'elle relâche, soit lorsqu'une cause externe accélère ses effets, seule puissance qu'elle peut avoir, soit que le relâchement ait lieu sans le concours d'aucune cause externe, ainsi qu'il arrive souvent, alors on sentirait qu'il ne peut suffire d'appliquer des appareils sur les descentes, et que l'opération de la main ne peut seule conduire à guérison. Dès l'apparition d'une hernie, il faut la réduire, et la contenir d'après les procédés d'usage; ensuite il faut pratiquer l'évacuation des humeurs de la manière que j'ai dit pour la guérison de la colique, ou ce qui revient au même, d'après l'article IV de l'*Abréviation*. On ne distingue aucune hernie par son nom,

parce que le traitement interne qui peut les guérir, n'exige nullement cette dénomination. Il suffit de savoir que toute partie contenue dans le tronc, et qui est susceptible de déplacement, ne peut l'éprouver que par l'effet de la dépravation des humeurs ; en cela sont donc comprises, la descente de matrice, la chute de vagin, contre lesquelles le pessaire est comme le bandage dans d'autres hernies, ou un palliatif, ou un moyen incommode, et peut-être toujours dangereux, comme susceptible d'irriter la partie affligée. La chute de l'intestin rectum, ou de l'anus, est encore un effet de la même cause humorale. Il suffit aussi de se pénétrer de la nécessité de renouveller ses humeurs, ainsi que j'en ai décrit la manière dans l'article IV de l'*Abréviation*, pour remédier à tout ce qui a le caractère de descente ou hernie.

Sans doute, si on voulait donner des noms à toutes les maladies du tronc, auxquelles s'adjoignent nécessairement les maladies dites générales, on n'en finirait, pour ainsi dire point ; au moins, embrouillerait-on, à force de vouloir éclaircir. La division que j'ai faite, du corps humain dans mon *Abréviation*, supplée à toutes dénominations omises ; il suffit de s'y renfermer, en distinguant, comme il y est dit, les maladies des premières voies, de celles où ces parties ne sont point affectées, à l'effet d'adapter aux localités l'espèce d'évacuant qu'elles réclament, pour être délivrées.

Dans la poitrine on remarque le *rhume*, *l'enrouement*, la *toux*, qui sont causés par un amas de matières acrimonieuses, retenues, peut-être, par l'influence de quelque cause externe, comme on le dit communément ; quoi qu'il en soit du dire à cet égard, il vaut toujours mieux évacuer ces matières, que de tenter de les adoucir sans les expulser, ainsi que c'est

l'usage, et qu'il en résulte tant de méchans effets.

Les *catarrhes*. Il y en a de suffocans, d'autres sont plus supportables; quels qu'ils soient, on peut, et il est préférable d'évacuer la fluxion qui les produit, pour les faire disparaître.

Le *vomissement*, est causé par l'acrimonie de la corruption, qui fait contracter l'estomac; cette matière veut être expulsée, et reclame, comme dans un autre cas, les évacuans.

La *vomique*, est un dépôt de matière dans un kiste; on la détruit, si on purge le corps des matières qui se rassemblent dans ce sac.

L'empyème, est une inondation purulente de la poitrine, que l'on évite en se purgeant suffisamment dès que l'on est malade, et que l'on évacue encore à sa naissance.

La *palpitation*, est causée par la sérosité acrimonieuse, dont le sang a abreuvé le tissu du cœur; on l'évacue en purifiant le sang par une purgation suffisamment réitérée.

La *syncope*, *défaillance*, ou *évanouissement* sont causés par la fluxion, qui gêne le mouvement du sang, et menace de l'arrêter; il faut évacuer la fluxion, pour se délivrer de la fréquence de cet accident.

Le *hoquet*, qui dure assez pour être une incommodité, ou auquel l'on est très-sujet, est certainement causé par la fluxion, qui produit une sorte de convulsion. On détruit cette affection par la purgation suffisamment réitérée.

Les *indigestions*, arrivant à ceux qui n'ont pas usé d'un aliment étranger à l'espèce dont ils ont l'habitude de se nourrir, ont toujours pour *cause*, une partie de glaire ou autre humeur corrompue, qui tapissent l'intérieur de l'estomac, et qui empêchent les sucs digestifs de pénétrer les alimens pour en faire la digestion; en évacuant ces matières, il n'est pas dou-

teux qu'on ne rétablisse cette fonction, de même qu'on délivrera l'estomac de celles qui y font éprouver toutes les douleurs ou choses contre nature ; telles, entr'autres, ce tiraillement, que beaucoup de gens prennent pour un besoin d'alimens, lors même qu'ils viennent de faire leur repas.

La *faim canine*, a pour cause l'impression de la fluxion, sur, ou dans le tissu des tuniques de l'estomac. Souvent cette fluxion se porte sur les veines lactées ; elle les dilate extrêmement, ce qui fait qu'elles filtrent en abondance, et que les malades éprouvent une faim extraordinaire ; en délivrant son corps des matières qui gênent les fonctions, on ne peut manquer de le remettre dans son état naturel.

La *passion iliaque*, ou colique de *miserere*, est causée par la sérosité, qui, dans ce cas, est des plus âcres, puisqu'elle tortille l'intestin au point de supprimer toute déjection, et d'exciter d'horribles vomissemens ; il n'y a pas de doute qu'il ne faille évacuer, comme il est dit en l'article III de l'*Abréviation.*

Le *cholera*, est une maladie dont les symptômes sont encore plus effrayans que ceux de la passion iliaque ; la sérosité est, dans ce cas, des plus corrosives ; il faut évacuer, selon le même article III, de ladite *Abréviation.*

La *diarrhée*, est causée par les matières corrompues, qui accélèrent le mouvement péristaltique du canal intestinal ; il faut évacuer ces matières avec le vomi-purgatif et le purgatif.

Le *flux céliaque*, la *lieutérie* demandent les mêmes évacuations que la diarrhée.

La *dyssenterie* se caractérise, en outre des évacuations humorales, comme précédemment, par des évacuations sanguinolentes, ou presque toujours de pur sang. Cette maladie étant causée par la sérosité brûlante, qui rompt des tuniques de vaisseaux, exige

l'évacuation telle qu'elle est tracée en l'article III de l'*Abréviation.*

Les *flux hépatique* et *mésentérique*, ont à-peu-près les mêmes symptômes ; ils exigent les mêmes évacuations.

Le *ténesme*, est causé par l'âpreté de la sérosité, qui est rassemblée à l'extrémité du canal intestinal, qu'elle met en action, ainsi qu'elle excite des envies fréquentes d'aller à la selle, qu'on appelle *épreintes.* La *constipation* ou le *ventre paresseux*, ont pour cause la chaleur des humeurs, qui s'est rassemblée sur le canal intestinal, vers sa partie inférieure ; elle le durcit, et le rend insensible à l'expulsion des matières fécales ; à cet effet se joint celui du dessèchement de ces matières, opéré par la même fluxion chaleureuse ; ces effets s'oposent donc aux déjections, qui, dans l'état naturel, doivent s'effectuer une fois au moins par vingt-quatre heures. On ne devrait point différer d'évacuer cette *cause*, car on doit en attendre les plus mauvais effets, ainsi qu'on le conçoit aisément. La purgation suffisamment réitérée, rétablit cette fonction, comme elle délivre de la *cause* qui fait éprouver des *épreintes.*

Les *flatuosités*, les *vents*, la *tympanite*, étant causés par des matières qui interceptent le libre cours de l'air que nous respirons, en s'opposant à ce qu'il ne sorte par le mouvement d'expiration, en quantité pareille à celle qui est entrée par mouvement d'aspiration : ces affections ne peuvent être détruites qu'en évacuant ces matières, qui font d'ailleurs éprouver au même moment d'autres incommodités. Ce moyen, bien préférable sans doute à l'usage de ce qu'on appelle les *carminatifs*, éviterait souvent la tympanite, qu'il peut aussi détruire, employé en temps propice.

La *jaunisse* ou *l'ictère*, est sûrement guérie par

l'évacuation de la bile qui inonde la circulation. La purgation est sans doute préférable à ces breuvages d'usage, qui ne la font point sortir du corps.

L'*embonpoint*, est souvent pris pour ce qui n'est véritablement qu'une plénitude humorale. L'embonpoint est chose naturelle et ne fait point souffrir. La plénitude, au contraire, incommode. L'état de *cacochymie* en peut être la suite; contre ces deux affections, il faut user de la purgation autant qu'il en est nécessaire pour se délivrer de ses souffrances.

L'*atrophie*, le *marasme*, la *consomption*, l'*éthise*, sont autant de dénominations d'un état de maigreur, qui est toujours causé par une dépravation des humeurs, qui, par leur chaleur, minent, consument, dessèchent l'individu, ainsi qu'elles lui font éprouver les souffrances qu'il endure dans cet état; lorsqu'on n'a point à redouter la vieillesse, on peut changer cette situation, en évacuant les matières, en répétant la purgation comme à l'article IV de l'*Abréviation*, et en usant de bons alimens et de tout ce qui peut fortifier.

La *pléthore*, est presque toujours attribuée à une surabondance du sang. Je soutiens que c'est une méprise, et que c'est parce qu'on n'a point reconnu la présence de la sérosité humorale, qui est dans ce cas en abondance avec le sang dans les vaisseaux, qu'on a fait cette fausse attribution. Ce cas est le même que si on fait entrer une partie d'eau dans une partie de vin, dont elle ne change point la couleur, parce qu'elle est en trop petite quantité pour cela; on conçoit que l'évacuation de cette partie humorale, par le moyen d'un purgatif incisif et hydragogue, est ce que l'on doit uniquement pratiquer.

L'*échauffement*, ou cette situation qui fait dire que l'on est *échauffé*, est un état de maladie qui fait débiter beaucoup d'erreurs, et qui cause beaucoup

de malheurs, faute d'expérience. Si on conçoit la *cause* des maladies, si on reconnait que les humeurs ne deviennent chaleureuses que par l'effet de leur dépravation, on reconnaîtra aussi que le seul moyen de se rafraîchir véritablement, c'est d'expulser cette chaleur étrangère, qui, au contraire, achemine peu-à-peu vers un état de maladie caractérisé, et qui peut être des plus funestes.

L'*hémorroïde*, est une varice, semblable à celles que l'on remarque aux extrémités du corps; comme celles-ci, elle est causée par une partie d'eau, qui fait engorgement et une dilatation aux vaisseaux; ceux de l'anus ayant reçu les noms d'hémorroïdaux, cette varice prend en conséquence la dénomination d'hémorroïdes, soit qu'elles soient internes, externes, fluantes ou non. Il serait bien plus avantageux d'évacuer cette fluxion, que d'apposer des topiques sur les varices ou hémorroïdes; car cette humeur, qui fait souffrir sous ce caractère, peut causer une mort assez prompte, si elle se rassemble dans les cavités, comme on le peut souvent remarquer.

Enfin, si on veut bien donner la préférence à la guérison du corps malade, ainsi qu'il le mérite, plutôt qu'à la palliation des maladies, on sentira le mérite de l'*Abréviation* que j'ai faite de la méthode de l'auteur; car, le temps qu'on laisse souvent écouler pour donner un nom à la maladie, et la traiter ensuite d'après la manière décrite dans les auteurs, sera incontestablement mieux employé, en évacuant au plutôt les matières qui la font éprouver, et qui peuvent causer la mort, pendant qu'on délibère sur les moyens qu'on doit y employer.

SECTION 3.

Pour guérir les maladies du chef, il faut, comme dans tous les cas de maladies d'autres

parties éloignées du tronc, avoir plutôt égard à la source qui envoie, qu'à la partie qui reçoit. On doit considérer, au sujet des maladies de la tête et du cou, qu'à l'exception des dépôts par congestion, formés par une matière épaisse, tels que la teigne dans le cuir chevelu, les humeurs froides dans les glandes à suppuration, les écrouelles, auparavant que ces glandes ne soient abcédées, et autres affections qui peuvent arriver à ces parties; toutes les autres maladies de ces mêmes parties, sont causées par fluxion, c'est-à-dire, par la sérosité qui émane des humeurs corrompues, qui a passé dans la circulation, et qui a été transportée au chef par les artères carotides, qui portent le sang à la tête pour la substance de cette portion du corps. Ces artères, par leurs division et subdivision, distribuent le fluide à toutes les parties de la tête; elles peuvent par conséquent y porter la fluxion qui est répandue dans les voies générales de la circulation; aucune de toutes ces parties n'est donc à l'abri de maladies.

La fluxion parvenue au crâne y cause une douleur plus ou moins aigüe, selon son degré de chaleur, à laquelle on a donné le nom de *céphalalgie*; *migraine*, lorsque la fluxion n'occupe qu'un côté de la tête; au cerveau, cette fluxion peut causer nombre d'accidens, tels que l'assoupissement, l'insomnie, des étourdissemens, le vertige, l'apoplexie, la paralysie, le dérangement du cours des esprits, la folie, etc.

La *Folie* est un mouvement déréglé des esprits, comme la fièvre est un mouvement déréglé du sang. La *cause* de la folie ne diffère point de la *cause* des autres maladies ; elle dérive également de la dépravation des humeurs renfermées dans les cavités du malade fou. La sérosité qui émane de ces matières est toujours extrêmement âcre ; elle se mêle parmi les esprits, comme pour causer la fièvre, elle se filtre avec le sang. Elle trouble le cours régulier des esprits, ainsi que pour causer la fièvre, elle dérange le mouvement naturel du sang ; elle agit sur le cerveau et sur les organes de la circulation des esprits, comme dans la fièvre elle durcit les valvules des vaisseaux sanguins, pour produire l'engorgement. Comme la fièvre, la folie a ses accès, ses intermissions, sa continuité ; elle est plus ou moins extrême, selon le degré de malignité de la sérosité qui la produit.

Il y a nombre de situations qui participent de l'état d'esprit aliéné, qui quelquefois précèdent la folie, ou qui lui succèdent. Le *vertige*, les *affections hyppocondriaques*, la *phrenesie*, etc., en sont du nombre. Ces maladies ont la même *cause*, mais elle est autrement fixée que dans la folie, pourquoi elles se caractérisent différemment. La folie, traitée dès son apparition, se guérit comme une autre maladie, par l'évacuation de sa *cause* matérielle, pratiquée d'après l'article II de l'*Abréviation*, avec le vomi-purgatif et le purgatif, alternativement, et à fortes doses ; si elle est arrivée en l'état chronique, on répète l'évacuation d'après l'article IV de ladite *Abreviation*.

Les moyens dont on use ordinairement sont : les saignées, les douches, des topiques, et toutes choses qui, comme on ne le vérifie malheureusement que trop, sont bien insuffisantes ou bien dangereuses ; la perte de sang est pour ces malades un bien grand

fléau. Elle établit l'incurabilité de la maladie, ou au moins la rend très-difficile à guérir, parce qu'elle favorise la fixation de la sérosité sur les organes de la circulation des esprits, sur le cerveau et ses membranes. Si la saignée a paru modérer l'accès de la folie, ou cette maladie même, c'est par un effet semblable à celui que peut produire l'effusion du sang dans tous autres cas où elle est pratiquée; c'est parce qu'une portion de cette sérosité s'évacue avec le sang; mais ce procédé destructeur de la cause motrice de la vie est d'ailleurs bien insuffisant pour expulser les matières qui ont produit la sérosité, et pour tarir la source de cette fluxion. C'est attaquer par les branches, l'arbre qu'il faut arracher, et c'est pour cela que le mieux qui puisse arriver, et qui en effet a lieu, laisse au moins des maniaques, ou des reliquats à-peu-près du même genre; auxquels on donne des noms, ce qui ne ressemble sûrement point à une guérison. On raisonne sur la *cause* de cette maladie, comme sur celle qui en fait éprouver beaucoup d'autres; jamais on ne parle de sa véritable *cause*, qui pourtant est la seule qu'il faille reconnaître et évacuer : seulement on s'inquiète de ce dont le malade a pu être passible auparavant, pendant, ou depuis sa maladie. A l'égard de celle-ci, on croit en savoir assez, quand on a appris quelle est l'espèce d'affection morale qui a pu influer sur l'esprit de l'individu. On est loin d'appercevoir l'inhérence de la *cause* des maladies, comme d'en reconnaître l'aptitude à troubler, ainsi qu'à mettre fin aux fonctions vitales; et comment saurait-on détruire un ennemi dont on ignore l'existence?....

L'*appoplexie*, est la privation des sens et des mouvemens volontaires; on est dans l'usage de la diviser en *séreuse*, *sanguine* ou *coup-de-sang*. La première est déjà reconnue humorale; la seconde est, dit-on,

causée par le sang. Quant à cette dernière, c'est une erreur de croire que le sang peut se donner des *coups* lui-même; ce que j'ai dit de la pléthore page 231, s'applique ici, et ma réponse au rédacteur du *Moniteur*, page V de mon avertissement, démontre, je crois, suffisamment que cet accident peut être remédiable par le même moyen que les autres maladies. Ces deux espèces de maladies peuvent être détruites par l'évacuation pratiquée avec le vomi-purgatif et le purgatif alternativement, s'il s'agit de la première appoplexie; avec le purgatif seul dans l'appoplexie rouge et dans les deux maladies, d'après l'article III de l'*Abréviation*, dès leur commencement et par la suite, d'après le quatrième, par la raison que ces maladies sont toujours l'effet d'une dépravation chronique des humeurs. Les emplâtres vésicatoires aux jambes peuvent, dans ce cas, produre un bon effet; on ne doit point différer de les appliquer.

La *Léthargie*, est une affection qui peut aussi être détruite par l'évacuation de la masse des matières qui absorbent aussi fortement le malade, en comprimant les vaisseaux; le vomi-purgatif et le purgatif alternativement, d'après l'article III de l'*Abréviation*.

La *Paralysie*, est comme on le sait, la perte du mouvement, et quelquefois aussi du sentiment; elle peut être générale et particulière. Elle succède assez communément à l'appoplexie; d'ailleurs, elle est toujours le produit d'une dépravation chronique des humeurs, qui en sont la *cause*. Celle qui a été précédée de l'appoplexie, ou de toute autre affection du cerveau, est ordinairement la plus difficile à guérir. On sent bien que l'âge avancé est un bien grand obstacle. Dans tous cas, il faut pour guérir, brusquer l'évacuation, en commençant le traitement comme il est

dit en l'article III de l'*Abréviation*, et par la suite, opérer d'après l'article IV, ayant égard à la partie affectée, pour ce qui a rapport à l'utilité du vomi-purgatif.

De l'épilepsie ou *haut-mal.*

Portée sur la dure-mère, la sérosité peut causer des accès d'épilepsie, et faire tomber du haut-mal, ou mal caduc. Ceux qui sont attaqués de cette maladie dans leur jeunesse, ont ordinairement un regard farouche, ils parlent peu, ne sont pas sociables, ils dorment en tous lieux, et par excès; on remarque dans les hommes la barbe mal rangée. Les accès ont souvent lieu au réveil des malades, sans cependant avoir rien de réglé. Lorsque la maladie est invétérée, il est rare que ces malheureux ne périssent point par quelqu'accident; ceux qui meurent des suites de cette maladie, finissent presque toujours par une fièvre putride. De toutes les maladies chroniques, l'épilepsie a toujours passé pour une des plus funestes. Comme on n'a encore connu la *cause* d'aucune maladie, on a toujoure été très-loin de donner une notion certaine sur la *cause* particulière des accidens qui se manifestent pour caractériser ce fléau. Cette maladie est toujours causée par la sérosité qui émane de la bile noire, ou au moins de la masse des humeurs très-corrompues; cette fluxion passée dans la circulation, le sang l'envoie au cerveau; il la rassemble goutte à goutte dans un sac

membraneux au-dessus de la dure-mère. Lorsque ce *kiste*, qui n'en peut contenir qu'une certaine quantité, est plein, le mouvement des artères et l'action de la membrane nerveuse irritée sans doute, le forcent à se vider; il se fait en conséquence un épanchement de cettte fluxion sur les meninges, le long de la moëlle allongée, et sur les nerfs, qu'elle met en contraction par sa corrosion; cette sérosité dérange le cours des esprits, fait perdre connaissance au malade, le fait tomber; ses nerfs, qui en sont si fortement irrités, communiquent une si violente action aux muscles, que le malade tourne les yeux, secoue tous ses membres avec la plus grande force; il lui sort par la bouche une matière que l'on appelle écume; ses dents se serrent si fortement, que la langue est souvent coupée par le mouvement convulsif des mâchoires. Sur la fin de l'accès, la fluxion descend du cerveau dans l'estomac; elle pèse par son volume sur ce viscère et sur les artères principales qu'elle comprime, ainsi qu'elle en ralentit le mouvement, ce qui fait que le malade s'endort; c'est alors qu'on entend cette fluxion tomber dans l'estomac, et que l'on voit le malade avaler à pleine gorge, comme s'il buvait de l'eau en abondance; après qu'il a dormi quelque tems, il ne se souvient souvent pas de ce qui lui est arrivé; il est étourdi, ses esprits sont dérangés, et il ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; au moins cette remarque est générale. Il y a du plus

ou du moins dans cette maladie, comme d... toutes les autres, Il y a des malades qui on... des accès infiniment plus violens que d'autres; quelques-uns jettent un cri en tombant; d'autres sentent assez l'approche de l'accès pour se coucher; plusieurs se souviennent de tout et entendent tout, et d'autres n'entendent rien et n'ont aucun souvenir. Les accès sont plus ou moins longs, selon la malignité de la fluxion, et le degré de corruption des humeurs qui l'ont formée.

Les purgatifs hydragogues, dûment préparés et suffisamment répétés, guérissent sûrement cette maladie, sur-tout si les accès n'en sont ni trop longs, ni trop fréquens; mais la cure est souvent très-difficile, particulièrement si la maladie est invétérée. Si j'ai guéri nombre de ces malades, c'est parce que j'ai reconnu la *cause* de cette maladie telle qu'elle se compose et que je viens de l'expliquer.

Le traitement de cette maladie est classé dans le quatrième article de l'*Abréviation*; observant que le vomi-purgatif, par lequel on doit commencer, soit répété au moins une fois auparavant de reprendre la purgation relâchée pendant la pause antérieure. La maladie pouvant sembler détruite, parce que les accès ne reparaissent plus dans leurs périodes ordinaires, ou parce qu'ils ont fait une longue absence, peut aussi ne pas l'être radicalement. Il est raisonnable de s'en défier, et c'est pour cela qu'il ne faut point craindre de trop prolonger les évacuations; il faut, au contraire, les répéter au-delà du besoin, puisqu'il n'en peut rien résulter qui soit préjudiciable au ma-

meme, puisqu'une dose de trop peu laisserait un levain susceptible de se développer plus tard, et de faire reproduire la maladie. Il faut donc avoir reconnu dans le sujet le véritable caractère de la santé auparavant de supprimer entièrement la purgation.

Des tremblemens, mouvemens convulsifs, surdité, maladies des yeux.

Epanchée sur les nerfs, ou les membranes nerveuses, la fluxion, ou les humeurs fluides corrompues, causent des tremblemens, des convulsions, continüs ou périodiques, selon la distribution, l'âcreté, le séjour de ces matières sur les organes du sentiment. Portée aux oreilles, la sérosité fait entendre des bruits, tintemens, sifflemens; elle cause la surdité. Aux yeux, ces matières font éprouver les différentes maladies de ces organes, telles que l'inflammation, le collement des paupières, leur renversement, le sarcome, le larmoiement, l'ophtalmie dite sèche et humide, les taches qui obscurcissent la cornée, la cataracte ou l'opacité du cristallin, la goutte sereine, et tous les accidens qui privent de la vue.

La *goutte séreine*, qui est la perte de la vue, sans vice apparent dans l'œil, demande l'application de l'article III de l'*Abréviation*. On ne peut trop s'empresser d'agir, et il faut prendre deux doses de vomi-purgatif, au moins, contre une de purgatif. Cet ordre d'évacuations ne peut être interrompu, sans risque de paralysie du nerf optique, et que la maladie ne devienne bientôt incurable. La saignée

ou les sang-sues, sont ordinairement mises en usage. Je n'ai pas plus de bien à en dire ici qu'ailleurs. Quant aux topiques et aux opérations dont on use ordinairement contre toutes les maladies des yeux, ils sont sans succès, sans le secours des moyens qui peuvent seuls évacuer la *cause* matérielle, qui fait éprouver la douleur ou l'accident.

Le *tremblement*, les *mouvemens convulsifs*, étant la conséquence de la dépravation des humeurs, leur cessation sera la conséquence aussi de l'évacuation de ces matières, qu'il faut pratiquer d'après l'article IV de l'*Abréviation*; ce que j'ai dit des maladies de nerfs, page 83 s'applique ici.

Les affections des *oreilles*, la *surdité* non confirmée par la paralysie du nerf acoustique, se détruisent par l'usage des deux évacuans, et d'après l'article II de l'*Abréviation* pour un cas récent, d'après l'article IV, s'il est chronique, et s'il y a douleur aiguë, d'après l'article III de la même *Abréviation*.

Des maladies de la bouche et des dents.

Dans la bouche, la sérosité cause les apthes, le gonflement des gencives, l'affection scorbutique; lorsque cette fluxion émane d'humeurs dépravées à cet effet, l'engorgement des amygdales, la tuméfaction de la langue, le relâchement de la luettte, la douleur aux dents.

Il existe bien des dentistes pour arracher les dents et pour en faire d'artificielles; s'il y avait de même assez de médecins pour guérir les douleurs qui y surviennent, et pour ôter du corps des malades la *cause* qui leur gâte les dents, cette classe de malades aurait beaucoup gagné. C'est une goutte de sérosité brûlante,

que le sang dépose sur la membrane qu'on nomme périoste, qui tapisse intérieurement l'alvéole, et qui revêt la dent dans sa racine, qui cause le mal de dents. La sensibilité de cette membrane, et la corrosion qu'exercé la sérosité qui émane de la bile corrompue, font que les douleurs sont souvent si vives, qu'elles sont insupportables. Si on évacue cette humeur avec une ou plusieurs purgations, on est bientôt guéri : il n'y a que cela à faire, et on ne le fait point.... Le mal de dents est presque toujours l'avant-coureur d'une autre maladie plus dangereuse ; c'est lorsque le sang porte la fluxion ailleurs, qu'elle peut causer des accidens différens. Si on évacue l'humeur qui fait souffrir aux dents, on s'évitera ces accidens avec ce qu'ils peuvent avoir de funeste. Il est en quelque sorte impossible d'avoir mal aux dents, parce qu'elles ne sont presque point sensibles ; c'est pour cela que lorsque la fluxion est déposée dans la partie spongieuse de la dent, qui en est l'intérieure, elle la carie, la pourrit, et la fait tomber par morceaux, souvent sans que l'on y ressente aucune douleur. Si la fluxion s'épanche dans la joue, cette partie enfle, on ressent moins de douleur, et quelquefois on n'en ressent point du tout.

On use de différens topiques qui soulagent rarement ; si, au plus, ils changent la fluxion de place, çà ne fait pas une guérison ; les arracher, c'est une erreur bien grossière, car

chacun en a besoin pour broyer ses alimens; seconde nécessité, c'est qu'une bouche sans dents, ou qui en est dégarnie, articule difficilement. Cette extirpation des dents ne tarrit point la source de la fluxion; le sang continue à la déposer aux places qu'elles occupaient, ou sur la dent voisine; souvent cette fluxion s'épanche sur toute la mâchoire, tellement qu'on ne peut plus distinguer laquelle de toutes les dents est la plus affectée.

C'est ordinairement la violence de la douleur qui détermine le choix à faire parmi les quatre articles de l'*Abréviation*. On suit celui qui peut le plus promptement soulager. On distingue la personne qui est depuis longtemps sujette à avoir mal aux dents, pour l'application de l'article IV, de celle qui s'en trouve attaquée pour la première fois, à laquelle l'article premier suffit souvent. Le vomi-purgatif est nécessaire, et on le répète plus souvent, si le purgatif soulage trop lentement. Les dents gâtées sont les seules qui soit raisonnable d'arracher.

Du polype.

Le polype est une production de la fluxion; c'est une sorte d'affection qui survient à plusieurs parties du corps, mais plus souvent au canal nasal. C'est une excroissance charnue qui, pour le polype du nez, naît à la membrane pituitaire; il varie dans son caractère, eu égard à la malignité de l'humeur. L'extirpation est le remède usité, mais elle est

insuffisante, si la source de la matière qui l'a formé n'est pas tarie, parce qu'il s'en reproduira une autre, ou bien la plaie ne se guérira point.

C'est l'application de l'article IV de l'*Abréviation*, et l'usage des deux évacuans, c'est-à-dire, le vomi-purgatif de temps en temps, qui sont nécessaires pendant quelques semaines auparavant l'opération, afin d'attaquer fortement la source de ce mal. Après l'opération, le malade donne suite à la purgation, à l'effet de détruire entièrement cette source : ce qu'il reconnaît, lorsqu'il est arrivé dans l'état vrai de santé.

Visage couperosé.

Au visage, la sérosité humorale dans les vaisseaux de la face, cause cette rougeur accompagnée de bourgeons, boutons, pustules, qui caractérisent la goutte-rose, ou visage couperosé.

Le vomi-purgatif quelquefois, et le purgatif comme en l'article IV de l'*Abréviation*.

De l'esquinancie.

Déposée au gosier, la fluxion peut, par sa chaleur ardente, mettre l'inflammation au pharinx, au larinx, à l'œsophage, à la trachée-artère; elle caractérise ainsi l'angine ou l'esquinancie; cette maladie peut être suivie de gangrène, pourriture, selon la plus ou moins mauvaise qualité des humeurs.

Cette maladie ayant eu le tems de prendre un caractère sérieux, doit être traitée d'après l'article III de l'*Abréviation*, jusqu'à ce qu'elle ait perdu de ce caractère, qu'on la traite d'après l'article II, lequel suffit, quand la maladie a encore de la bénignité. Dans tous les cas il faut commencer par le vomi-purgatif, et le répéter autant qu'il en est besoin pour dégager le gosier; cela étant, on administre le purgatif, ou alternativement avec le vomi-purgatif, ou seul, selon que le siége primitif de la douleur est débarrassé.

Les maladies du chef, dont je viens de parler, se guérissent toutes par le même raisonnement, sans toutefois se guérir avec le même remède que les maladies des autres parties du corps. Les maladies de la tête et du cou exigent des moyens différens, eu égard à la variété des tempéramens, à l'âge des malades, à l'ancienneté des maladies, à la ténacité de la fluxion, à la sensibilité des parties qu'elle attaque, et généralement à toutes les indications qui se présentent. Les purgatifs susceptibles de s'exhaler et d'opérer promptement, sont indispensables pour démarer la fluxion qui cause la douleur de la tête, ou aux parties qui en dépendent. Si ces purgatifs sont donnés à doses convenables, et répétés autant que besoin, ils opèrent merveilleusement. Les purgatifs susceptibles d'opérer plus lentement, mais capables de faire sortir du corps toutes les matières corrompues qui ont produit la fluxion, et la fluxion elle-même,

doivent suivre immédiatement ceux dont je viens de parler ; ils doivent être aussi répétés jusqu'à ce que la cure soit radicale.

Quant aux maladies ou affections de la tête, ainsi que des parties dépendantes de cette partie principale, dont les noms et l'analyse m'ont paru inutiles, il suffit pour opérer la guérison de toutes les maladies de ces parties, de pratiquer de la manière que l'auteur l'enseigne, et telle que je l'ai précisée dans mon *Abréviation*, en parlant des maladies, affections, douleurs des premières voies du corps humain.

SECTION 4.

De toutes les maladies auxquelles sont sujettes les différentes parties qui composent notre individu, il n'y en a peut-être point de plus fréquentes ni de plus multipliées que les douleurs des extrémités, particulièrement dans les climats humides. On donne le nom de *rhumatisme* à la douleur qui, changeant de place, se porte dans un bras, dans un jambe, une cuisse, etc. Le tronc et la tête ne sont pas exempts de s'en ressentir aussi. Les praticiens qui ne sont point imbus de la *cause* des maladies, assurent les malades qu'il n'y a rien à leur faire, lorsqu'on ne voit ni gonflement, tumeurs, ni inflammation à la partie où ils ressentent la douleur; cette insuffisance compromet infailliblement la vie des malades, en ne les délivrant point de leurs souffrances. Les douleurs sont presque toujours périodiques,

principalement dans le commencement qu'on les ressent; c'est en vieillissant qu'elles deviennent continues, ou qu'elles se fixent; si on en évacuait la *cause*, ainsi que cela est aussi facile qu'on ne le croit pas généralement, on s'éviterait de grands maux pour l'avenir.

Si on pratique l'évacuation de la *cause* des douleurs, dès qu'on s'en ressent, on en sera délivré en observant l'article II de l'*Abréviation*, et même souvent l'article premier suffit. Si la douleur est très-violente, on sera plutôt soulagé et plutôt guéri, en suivant l'article III. S'il s'agit de douleurs chroniques, on conduit les évacuations d'après l'article IV de la même *Abréviation*. Bien entendu que si la douleur est dans un bras, une main, aux doigts, ou autres parties dépendantes de la circonscription des premières voies, le vomi-purgatif peut y être nécescessaire; souvent même il est indispensable qu'il soit pris alternativement avec le purgatif. Toute douleur qui change souvent de place est sans danger pour la vie, en tel lieu qu'elle se fasse sentir, parce que la matière qui cause cette douleur, étant ambulante, n'a pas le tems d'endommager la partie sur laquelle elle ne fait, pour ainsi dire, que passer. Cette douleur est presque toujours aisée à détruire, par la raison que la matière qui la fait éprouver, étant en mouvement, est facile à évacuer. Mais la douleur, qui ne varie plus, et que pour cela on appelle *fixe*, peut être dangereuse, notamment si la partie affectée est délicate, parce que le séjour de la sérosité peut lézer cette même partie; elle peut aussi être très-difficile à faire disparaître, vu que la fluxion rassemblée ou rejettée par le sang, a beaucoup plus de peine à rentrer dans la circulation qu'auparavant

d'être fixée, et c'est pour cela qu'elle est toujours plus difficile à évacuer que si la douleur était encore ambulante. La douleur périodique diffère peu de l'ambulante, en ce que, comme celle-ci, elle peut affecter alternativement plusieurs parties du corps; mais aussi il se peut que la fluxion se porte sur la même partie à chaque fois que cette douleur périodique se reproduit. Pendant le laps de tems qui s'écoule sans qu'on ne ressente de douleur, la sérosité qui en avait produit l'accès, et que le sang a pour opérer la cessation de cette douleur retirée de la partie affectée, roule pendant l'intermission des souffrances, dans les voies générales de la circulation, mêlée avec le sang, sans prendre de siége, et jusqu'à ce qu'elle s'arrête de nouveau en quelque part; tant il est vrai que dès que cette fluxion existe dans nos fluides, nous sommes exposés à en éprouver les effets, à tout moment, lors même que nous nous en défions le moins. La douleur fixe ou continue, provient donc du manque d'évacuation de la matière qui la fait ressentir, dès l'époque où elle ne causait encore que la douleur légère, ambulante ou périodique; c'est parce que le tems qui s'est écoulé, a permis à la dépravation des humeurs de faire des progrès, desquels dérivent, et une plus grande quantité de sérosité, et une plus forte malignité de cette fluxion; et c'est lorsque les fluides sont devenus en ce méchant état, que le sang ne pouvant plus raréfier, ni changer de place la *cause* des douleurs, que cette matière finit par être déposée définitivement.

La pratique fait remarquer que toute douleur, quelle qu'elle soit, qui cesse de se faire sentir pendant que les évacuans opèrent, c'est la preuve que ces purgatifs ont prise sur la fluxion qui cause la douleur, et qu'ils l'ont changée de place en l'attirant à eux; on remarque aussi, qu'après que la dose évacuante

a fini ses effets, la douleur se fait ressentir, souvent même avec plus de violence qu'auparavant. Lorsque les évacuans font disparaître la douleur pendant qu'ils opèrent et qu'ils en attirent la *cause* à eux, c'est un signe certain de guérison, qui paraît même prochaine. Quand après la cessation des effets de la dose la douleur se reproduit, ceci dénote que la fluxion, qui n'est plus maîtrisée, se reporte comme de coutume au lieu de la douleur. Cette remarque dit explicitement qu'il faut donner suite aux évacuations, c'est-à-dire, réitérer la purgation autant de fois qu'il en est nécessaire pour l'entière expulsion de la *cause* de la douleur, ainsi que des matières corrompues, qui peuvent encore porter atteinte à la santé.

Je n'hésiterai point à dire, et on ne peut méconnaître, que toutes nos maladies ne soient des *douleurs* de la nature de celles dont je viens de parler, et dont la *cause* matérielle est toujours la même, soit que nous ressentions ces douleurs à l'intérieur ou extérieurement. Il faut reconnaître ce qui est vrai; la source de nos maux matériels n'est jamais à l'endroit où nous les ressentons. Ce qui nous fait souffrir est toujours une émanation de cette source. C'est d'après cette vérité que l'auteur s'est exprimé, en disant que tous les êtres *meurent par dedans*, que personne ne *meurt par dehors*, et que nous sommes tous malades *par dedans*. Cette expression ne perdrait rien de son mérite, quand même on lui opposerait un vice contre la langue; les hommes peuvent se créer des idiômes, mais ils ne peuvent rien contre l'ordre de la nature.... Il est incontestable que les purgatifs sont les seuls moyens curatifs qui existent contre nos maladies internes; qu'eux seuls peuvent nous prolonger l'existence, parce que leur emploi nous délivre de la corruption auxiliaire, que dans le langage, on désigne par les noms *dégénération*, *dépra-*

vation, *putréfaction*. ainsi que notre intelligence peut nous faire distinguer les différens degrés d'impureté de nos humeurs ; corruption secondaire, que nous acquérons d'une infinité de causes corruptrices, qui peuvent concourir à cet effet, ou qui se réunissent aux fins de nous causer, par nos humeurs qu'elles gâtent, une mort prématurée. J'estime encore que ce serait errer grandement, que de penser que les humeurs soient d'une nécessité indispensable, ou toujours utiles à notre existence, par la seule raison que ces matières se trouvent dans la composition de notre être. Je dois, d'après ma conviction, signaler comme une méprise des plus préjudiciables, l'espèce d'identité supposée de ces matières avec le sang, et il ne répugne pas moins à ma raison d'admettre que ces mêmes matières soient l'origine et la cause première de ce fluide, mal conçu de tous tems. Pour me faire croire ce que je viens de nier, il faudrait qu'on me prouvât que la lie est la cause qui produit le vin ; il faudrait aussi m'établir bien démonstrativement, qu'il y a identité entre le vin et la lie. Les vignerons m'assureront toujours que le vin est la quintessence du raisin ; moi, je leur dirai, que le sang est formé de la quintessence de nos alimens. Ils me diront que ce qui sort du tonneau, après qu'on y a entonné le vin nouveau, est une excrétion, qui ne peut être propre à faire du vin ni de la lie ; moi, je leur citerai, que les fécalités animales se composent de la portion des alimens, qui ne peut être employée à faire ni du sang, ni des humeurs. Ils me garantiront que la lie ne s'allie point avec le vin ; je leur allèguerai que les humeurs ne s'allient point davantage avec le sang. Ils me soutiendront que le vin écarte et rejette la lie pour se dépurer, et que c'est la lie qui, tant qu'elle existe avec le vin, fait péter les bouteilles, ainsi qu'elle fait crever le tonneau ; je leur

soutiendrai aussi, que le sang surchargé d'humeurs dépravées, ou de la sérosité qui en émane, fait continuellement des efforts pour se délivrer de cette matière hétérogène, et que c'est cette même matière qui cause dans la circulation tous les désordres qu'on y remarque, toutes les douleurs que nous éprouvons, toutes les maladies qui nous adviennent, et jusqu'à lamort, qui arrive, soit alors que nos humeurs corrompues ont empoisonné ou corrompu nos viscères, comme le vin gâté endommage tellement la barique, qu'il faut la jetter au feu, soit lorsque la sérosité acrimonieuse qui émane de ces matières arrête la circulation du sang, en comprimant, resserrant, ou crispant les vaisseaux. Ils m'attesteront, qu'après que le vin est entièrement délivré de sa lie, il ne se passe rien de contraire à l'ordre naturel dans les vaisseaux qui le contiennent; je conviendrai avec eux, que nous jouissons de la santé, tant que nos humeurs conservent leur saineté ordinaire, et que, par conséquent, il ne s'insinue dans les vaisseaux que des parties homogènes avec le sang. Si on me demande pourquoi il y auroit des humeurs sans nécessité absolue de ces matières, je demanderai, en réponse, pourquoi on ne fait point de vin sans lie? Je pense que la lie est utile jusqu'à un certain point, et je ne conteste pas non plus l'utilité des humeurs, tant qu'elles n'ont pas perdu leur pureté ou leur saineté naturelles; mais je soutiendrai toujours que ces matières, objets d'excrétion, comme la lie est excrémentielle, sont corruptibles comme la lie, et qu'étant dans l'état de putréfaction, bien loin d'être utiles, elles sont alors destructives de la vie et de ses causes motrices; je soutiendrai également avec énergie, et d'après la même persuasion, que le sang, d'une égale incorruptibilité que le vin, n'est corrompu qu'au moment où nous perdons la vie, ou après que nous l'avons

rendue : donc je n'évacuerai jamais le sang, j'expulserai les humeurs, je garderai mon vin, et je jetterai la lie. Si pour sa santé et pour la prolongation de ses jours, chacun voulait se faire vigneron, je ne saurais douter que cette partie de science ou d'art ne fût plus profitable ou plus avantageuse, sous divers rapports, que celle d'être médecin sans reconnaître la *cause* des maladies, et sans savoir l'évacuer.

Je sais dire la vérité ; mais je ne me flatte pas, pour cela, de la faire entendre à tout le monde. Les expressions propres à la chose me sont vraisemblament trop étrangères ; c'est un malheur que je déplore plus qu'on ne peut se l'imaginer. Répétant ce que j'ai dit ailleurs, je rappellerai ici, que tel est l'ordre de la nature, à l'égard de l'existence de toutes les créatures, de la cessation de la vie et de la reproduction de chaque espèce, la partie saine, *cause motrice de la vie*, et l'agent corrupteur, *cause de la mort*, sont en présence, ils se touchent de plus ou moins près, ils agissent plus ou moins ostensiblement, et la victoire de cette dernière, plus ou moins balancée, n'en est pas moins certaine. Mais aux hommes, le devoir, le droit de défendre leur existence, ainsi qu'ils le peuvent, lorsque la mort serait prématurée. Tàchons de reconnaître les moyens les plus sûrs ! . . . .

De la Sciatique.

La douleur sciatique, presque toujours précédée de douleurs périodiques, est causée par la fluxion qui roulait dans les vaisseaux sans prendre de siége, ou qui causait le rhumatisme, que le sang a déposée dans les muscles d'une des extrémités inférieures. Cette douleur fixe, occupe souvent, depuis la hanche jus-

qu'au bout du pied, où elle cause presque toujours les souffrances les plus difficiles à endurer. La purgation, pratiquée en conséquence du besoin, en extirpe la *cause*; les saignées, ou les sang-sues au siége, ainsi que tous les topiques, n'en peuvent faire qu'une infirmité incurable.

La douleur sciatique exige la purgation, d'après l'article III de l'*Abréviation*, lorsque cette douleur est très-aigüe, ainsi qu'on la voit souvent faire pousser des cris horribles aux malades. Au moins, cette douleur doit être combattue d'après l'article II, sauf cependant, si elle est chronique, à agir selon l'article IV. Le vomi-purgatif n'est ordinairement nécessaire que quand il y a plénitude d'estomac. Le purgatif opére ordinairement seul la guérison.

Des Crampes.

Portée sur les muscles ou sur leurs membranes aponévrotiques, la sérosité met ces parties en contraction; elle y produit ce tiraillement qui caractérise les crampes, dont les douleurs sont souvent assez insupportables; elles sont, pour ainsi dire, sans danger, tant qu'elles ne se font sentir qu'aux extrémités; mais elles peuvent causer subitement la mort, en agissant sur les voies principales de la circulation. On peut aussi aisément évacuer la *cause* des crampes que celle des douleurs; si on ne pratique point ainsi, c'est, je n'en peux douter, parce qu'on n'a point cette expérience.

C'est le même ordre d'évacuations, pour expulser la *cause* des crampes que pour évacuer celle de la douleur rhumatismale, et c'est le purgatif qui en opère la guérison; mais bien entendu que si les premières voies sont affectées, il faut user du vomi-purgatif, conformément aux instructions sur cet évacuant.

De la Goutte.

La goutte, qui passe pour une des plus incurables maladies, serait cependant peu à craindre, si on pouvait en concevoir la *cause* telle qu'elle existe, et si on reconnaissait les moyens de la guérir, que l'expérience avoue, d'après tant de réussites analogues : ces moyens, ainsi que la *cause* de cette douleur, sont faciles à expliquer. Il émane, comme je l'ai dit, des humeurs corrompues, qui croupissent dans les viscères, une sérosité âcre et brûlante. Cette fluxion, en passant dans la circulation, entraîne avec elle une portion de phlègme, quelle convertit en pus : le sang porte cette matière aux extrémités supérieures et inférieures; il la dépose aux articulations; la sérosité, par sa chaleur, recuit ce phlègme, ou cette sorte de pus, en le convertissant en une espèce de plâtre humecté, qui forme les nodus : la sérosité cause seule la douleur. Cette maladie commence ordinairement par des douleurs légères et supportables; les accès très-courts ne reviennent qu'à des époques très-éloignées, souvent d'un an, dix-huit mois et même de plusieurs années La maladie s'invétérant, c'est-à-dire,

que les matières augmentent en dépravation, et par conséquent en malignité, les souffrances deviennent plus vives, les accès plus fréquens et plus longs; et, par la suite, les malades demeurent perclus, ou tourmentés par des douleurs qui ne finissent qu'avec la vie, le plus souvent.

Pour opérer la guérison de cette maladie, il en faut, sans contredit, évacuer la *cause;* il faut que le malade soit mis à l'usage des purgatifs propres à débarrasser le canal intestinal de la masse des matières grossières qui ont formé la fluxion qui cause la goutte, et que ces purgatifs soient susceptibles, par une conséquence de leur récidive, de se filtrer dans la circulation, à la faveur de laquelle ils sont portés aux extrémités. Ces purgatifs dissoudent et raréfient la fluxion épanchée dans la circulation; ils la rappellent, la ramènent dans le canal intestinal, et ils en font ensuite l'expulsion par les voies naturelles de l'évacuation. Plus le traitement suit de près les premiers accès de la maladie, plus la guérison est prompte et assurée. Elle est toujours certaine dans les premières années, auparavant que le malade ne soit perclus, ou que les nodus ne soient formés. La racine, ou la source de cette maladie étant difficile à atteindre, lorsque cette douleur est déjà un peu invétérée, il est besoin de reprendre le traitement en plusieurs fois; de cette manière on entretient toujours le vide nécessaire dans les vaisseaux, pour que

la circulation puisse, tant par elle-même qu'à l'aide des remèdes purgatifs, se décharger du reste de la fluxion et de la corruption ; le traitement suivi, relâché, repris à différentes époques, comme pour guérir toutes autres maladies anciennes ou invétérées, opère radicalement la guérison de la goutte, et par conséquent on évite sûrement que cette douleur ne se reproduise.

Je crois bien qu'il y aura des goutteux, et que l'on croira la goutte inguérissable, tant que l'art ne sera que conjectural. Si pourtant on venait à s'aviser de reconnaître la vérité et à s'affranchir du despotisme des préjugés et de l'erreur, il pourrait arriver que les goutteux fussent très-rares, parce que je pense qu'on aurait alors appris à guérir des douleurs en général, qui, faute d'être détruites, finissent souvent par caractériser la goutte, et qu'au besoin on saurait délivrer de cette dernière douleur ceux qui en deviendraient attaqués, en pratiquant les moyens, (qui dans les divers cas) peuvent évacuer la *cause* des douleurs en général, qu'il faut, au préalable, reconnaître telle qu'elle existe, et comme l'auteur l'a expliquée. On a souvent fait, à l'occasion de la goutte, de jolies pointes d'esprit, sur-tout quand on a dit, que celui qui aurait le talent d'en guérir serait bien riche ; c'est ce même esprit pointilleux qui agissait, quand il a été prononcé sur des prétendus guérisseurs de goutte *au seul aspect de leur non opulence ;* la défaveur a pu être bien placée, quant à leur savoir faire, mais il n'en restait pas moins pour ceux-ci, des griefs à faire valoir contre le jugement. Que conçoit-on de ces discours, en général si peu sensés, par lequels on exprime tout-à-la-fois qu'il

n'y a point de remèdes à la goutte, et qu'il y a des remèdes aux maladies ? Voudrait-on que la baguette magique se transformât en topique ? En effet, rien ne serait beau comme cela, et je crois bien que si j'avais le pouvoir d'ôter la douleur à quiconque je toucherais du bout de mon doigt, je serais plus riche qu'un empire, rien qu'à un écu par guérison. Grands esprits, pourquoi êtes-vous si petits, quand il s'agit de raisonner sur la *cause* des maladies et sur les moyens de vous en guérir ! Je guéris des goutteux, mais pas plus de deux ou trois par an, parce que des savans ne le veulent point, et parce que des ignorans s'y opposent. Un monsieur R., que j'ai guéri de la goutte dans un pied, dirait mieux que je ne peux le faire, lequel est le plus utile à ses semblables, de celui qui, pour les délivrer de leur souffrance, s'expose aux sarcasmes de ses contradicteurs, ou de ces prédicans, qui veulent que les malades s'apprennent à vivre avec leur ennemi.....

La *cause* de la goutte s'évacue, et les goutteux se guérissent par l'usage du purgatif, pris dès l'apparition de l'accès de la douleur, selon l'article II de l'*Abréviation*, ou selon l'article III, si la violence de la douleur le commande. Si l'individu a déjà éprouvé plusieurs accès de cette maladie, de même que si l'accès est par sa durée dans l'état chronique, il doit suivre la purgation d'après l'article IV de ladite *Abréviation*. Il faut user du vomi-purgatif autant de fois que le besoin en a été reconnu, soit contre la plénitude de l'estomac, soit parce que la douleur est fixée aux extrémités supérieures, pour démarer la sérosité qui y est arrêtée, et pour en faciliter l'expulsion au purgatif, qui est le seul opérateur de la guérison.

Des Dépôts et Ulcères.

En suivant dans ses effets la fluxion, que produisent les humeurs corrompues, on rencontre les différens dépôts, apostêmes ou abcès, les fistules, tant lacrymales qu'à l'anus, et généralement toutes les affections qui arrivent par dépôts, gonflement, engorgement, tumeurs, bubons, charbon, ulcères ou autrement, auxquelles cette fluxion donne lieu. Il est bien nécessaire de faire connaître la *cause* de ces affections, et d'en indiquer la source, car ces différentes maladies ne sont pas ordinairement plus favorisées que les autres : les topiques d'usage, comme les opérations habituelles, étant également insuffisans pour en opérer la guérison certaine et sans danger. Tous les dépôts, soit phlegmoneux, scrophuleux, apostêmes ou autres, formés de matières épaisses, et tous autres dépôts, soit squireux, cancéreux, sarcomateux, produits par la sérositéseule, quels que soient le genre et le caractère de ces dépôts, le nom des parties du corps qui en soient affectées, se terminent par une ulcère, lorsqu'ils viennent à suppuration, ou après qu'on les a opérés manuellement. On en a fait une nomenclature assez étendue; mais elle ne sert à rien pour leur guérison. Qu'ils se manifestent de telles manières, ou dans telles conjonctures que ce soit, les dépôts sont toujours causés par la dépravation des glaires colées aux parois in-

ternes des viscères ; c'est-là que repose la source de toutes les affections, et particulièrement de celles-ci. Une portion des glaires se filtre comme le phlègme avec la sérosité dans les vaisseaux ; ces matières y sont converties en pus, par la chaleur de la sérosité qui les recuit en conséquence de sa nature. Le sang, pour dégager son mouvement, gêné, rejette ces matières sur les parties qui sont, par la forme de leur structure, susceptibles de recevoir un dépôt ; si la sérosité est rassemblée et déposée seule, l'affection est différente, et présente un autre caractère que quand des grosses matières ont suivi la fluxion. L'inflammation qui accompagne les dépôts, et les douleurs qui en sont la suite, sont causées par la sérosité ; c'est la chaleur brûlante de cette fluxion qui convertit définitivement la matière en pus ; c'est elle qui, par son corrosif enflamme les clous ou furoncles, ronge la peau, et fait le trou qui donne issue au pus, lorsque la tumeur s'abcède d'elle-même. C'est cette même fluxion qui entretient les ulcères chancreux, squireux, cancéreux, sarcomateux, les tumeurs charnues, enkistées ou sans kistes, comme elle a formé les tumeurs ou les dépôts, désignés par ces noms. C'est en s'infiltrant dans la substance des os, que cette sérosité cause les exostoses, et qu'elle donne lieu à la formation des ankiloses vraies : dans les parties charnues, la fausse ankilose.

Si, dès qu'on s'apperçoit qu'un dépôt commence à se former, on fait sortir du corps, par

le moyen des purgatifs, la masse des matières qui passent dans la circulation pour donner lieu à une tumeur, la source de l'ulcère, supposé que le dépôt se termine par une plaie, sera tarie presqu'aussi-tôt que les matières contenues dans la tumeur en seront sorties. Si l'ulcère, quelque soit la matière dont il est formé, rend pendant long-tems après que la tumeur a abcédé, ou qu'elle a été opérée, c'est faute d'avoir suffisamment purgé le malade; dans ce cas, on doit continuer ou réitérer la purgation jusqu'à ce que l'ulcère cesse de rendre, et qu'il soit cicatrisé. Le pansement, qui seul convient à la guérison de l'ulcère externe, c'est un emplâtre d'un onguent suppuratif doux, qui reçoive les matières que le sang expulse par la voie pratiquée, et qui garantisse la plaie des injures de l'air, afin que les sucs nourriciers régénérent la chair et la peau pour former la cicatrice. Tous les dépôts et ulcères peuvent se guérir de cette manière; il suffirait pour y réussir toujours, de différer le moins possible à la pratiquer. Il y a des ulcères chroniques, dont la cure exige un traitement de plusieurs années, pour pouvoir en détruire entièrement la source. On doit avoir beaucoup d'égard à la constitution physique du malade, à son tempérament; il faut connaître sa santé ordinaire, et faire attention que les ulcères qui rendent de l'eau sont plus dangereux et plus difficiles à guérir, que ceux qui rendent des matières purulentes. Les dépôts ou ulcères, qui ont une source trop abon-

dante et qui sont compliqués, sont toujours à craindre; ils éprouvent de plus grandes difficultés dans la guérison, que s'ils étaient simples.

Il arrive très-fréquemment que les plaies de cause externe dégénérent en ulcères; c'est toujours faute d'assez de connaissance, et parce qu'on ignore ce qui les empêche de se cicatriser. Par ces raisons, il serait nécessaire que tous les chirurgiens se pénétrassent de mes principes; ils suppléeraient, très-certainement, au défaut de leur théorie. Il est bien tems que l'on sache qu'il est impossible de guérir les ulcères, les plaies et autres infirmités qui ont une cause interne, par les pansemens seuls; il est également pressant de reconnaître qu'il faut médicamenter utilement par dedans pour détruire cette *cause*, cette source, ou pour guérir.

Tout dépôt se formant sur, ou dans telle partie du corps que ce soit, annonce toujours que le sang est surchargé d'une matière fluide humorale; les dépôts attestent donc l'état de maladie de l'individu. Pour se décharger, le sang porte cette matière à la partie qui a disposition à la recevoir. Ce dépôt, de la part du sang, se fait ou peu-à-peu, c'est-à-dire, par congestion, ou par fluxion, quand il se forme en très-peu de tems. La fièvre qui précède ou qui accompagne la formation des dépôts, est causée par ces mêmes matières, qui dérèglent le mouvement du sang. Les dépôts se terminent par résolution, ou par la suppuration, selon la nature de la matière, ou suivant le moyen qu'on y emploie extérieurement. Il est tou-

jours plus avantageux, sous divers rapports, de tâcher d'en détruire la *cause* et la source, que d'abandonner le corps du malade à ses propres efforts à cet égard, vu que, supposé que le dépôt se termine avantageusement, sans le secours de la purgation, l'individu reste certainement exposé à en éprouver de nouveau, ou toute autre incommodité ou tous autres accidens, plus ou moins graves. Si au contraire on pratique la purgation selon l'article II de l'*Abréviation*, et si on appose le résolutif ou le répercussif convenables sur le dépôt ou la tumeur susceptibles de fondre, et dès leur apparition, on peut les faire disparaître par l'évacuation, tant des matières qui servent à leur formation, que de celles qui reposent dans les cavités et font la source de la fluxion. Si le dépôt ne se résout pas, si la matière qui le forme veut être évacuée par la suppuration, il s'abscède, ou on l'opère selon le besoin; on le traite alors selon les indications. Il résulte toujours de la purgation, qui a *été* pratiquée dans l'intention de fondre le dépôt, que c'est autant d'entrepris sur la source des matières, qui dans ce cas-ci, entretiennent la suppuration de l'abcès ou ulcère; et cette purgation, jointe à celle qu'il faut encore pratiquer, au moins comme il est dit à la fin de l'article II de l'*Abréviation*, après que le dépôt est à suppuration, ou qu'il est opéré, expulsent entièrement la partie impure des humeurs formatrices des dépôts et de l'abcès, ce qui en assure la guérison si radicale, que le malade n'en ressent nul reliquat dans aucune partie de son indidividu. C'est faute d'user du procédé décrit dans cet ouvrage, que tant de dépôts ou abcès dégénèrent en ulcères, et qu'il en résulte tant de malheurs. Ce même procédé a le double avantage de faire cicatriser la plaie, ou d'effacer le dépôt, et de rendre aux malades une santé prononcée.

Toute plaie faite par une cause externe, soit coupure, piqûre, etc., qui ne se guérit point, c'est parce que les humeurs du blessé sont corrompues ; on n'en peut douter, si la suppuration est abondante et si elle se prolonge, si la plaie ou la contusion sont enflammées, si le blessé à la fièvre. Il faut, dans ce cas, pratiquer la purgation d'après celui des articles de l'*Abréviation*, qui est applicable à la situation du malade, à la violence de ses douleurs, à l'ancienneté de sa blessure ; par ce moyen, on débarrassera son corps des matières qui donnent lieu aux accidens que je viens de citer et autres, de celles qui empêchent la cicatrice de la plaie, et de celles qui, trop souvent causent la mort de tant de blessés, soit qu'elles fassent dégénérer les plaies en ulcères, soit qu'elles provoquent à la gangréne, etc. etc. Que d'hommes on conserverait, et qui succombent au contraire de ce que l'on appelle les suites de leurs blessures, tandis que c'est la corruption de leurs humeurs, qu'on ne fait point sortir de leurs corps, qui les tue !

Les ulcères étant des affections chroniques, soit qu'ils succèdent aux dépôts, abcès ou aux plaies de causes externes, leur guérison s'opère moyennant l'évacuation des matières qui les causent, pratiquée d'après l'article IV de l'*Abréviation*. Bien entendu que si le dépôt, l'abcès, la plaie ou l'ulcère sont aux parties dépendantes des premières voies, il faut user du vomi-purgatif autant qu'il en est nécessaire pour détourner la fluxion qui s'y porte, et pour rendre cette matière plus facile à expulser au purgatif qui en doit opérer l'évacuation.

Du Panaris.

Le panaris arrive ordinairement aux doigts, sans que les orteils en soient exempts, quoique

plus rarement attaqués. Ce dépôt vient souvent après une piqûre, une blessure; souvent aussi sans qu'aucune cause externe ne l'ait provoqué. Les douleurs qu'il fait sentir sont très-aigües; lorsqu'il vient à percer, il paraît souvent des excroissances. Ce dépôt se fait ordinairement sous le périoste, et carie l'os; ce qui occasionne la perte d'une ou deux phalanges. Un bon chirurgien en fait très-bien l'ouverture, et même souvent l'amputation. Si on concevait la cause de ce mal, on n'aurait jamais recours à cette dernière opération, préjudiciable sans doute, d'autant que détruire n'est point une guérison; il est très-aisé à guérir lorsqu'on le traite convenablement dès le commencement de la douleur, mais il devient funeste lorsqu'on le laisse trop s'invétérer. Le traitement est du ressort de la chirurgie : un habile chirurgien peut le guérir dans trois mois; mais la *médecine* le guérit en vingt-quatre heures, parce que le panaris ayant la même *cause* que les autres douleurs, la purgation ne fait point d'exception, si on a appris à en user sagement.

Il m'est arrivé de guérir avec une seule dose de vomi-purgatif, une douleur des plus insupportables au doigt, parce que cette dose attira à elle cette goutte d'eau, aussi brûlante que l'eau-forte, qui la faisait ressentir. Il est donc entendu que le vomi-purgatif y est nécessaire. Si une dose de cet évacuant n'est pas suffisante, il en faut répéter une seconde, auparavant d'user du purgatif. Le traitement

a lieu suivant l'article II de l'*Abréviation*, si l'article premier ne suffit pas ; et si la violence de la douleur l'exige, il faut procéder d'après l'article III. Si le panaris est chronique, c'est alors un ulcère, qui se guérit comme les autres, en suivant l'article IV de l'*Abréviation*.

De la Gangrène et de l'Amputation.

Aux plaies et ulcères intervient souvent la gangréne ; elle attaque aussi les os. On croit encore assez généralement que cette pourriture vient du dehors, puisque c'est un axiôme reçu, que, lorsqu'un membre est gangrené, il faut en faire l'amputation, de peur que la gangrene ne gagne plus haut.... Cette maxime barbare, cette erreur des plus grossières, ont encore la confiance de beaucoup de gens; est-ce pour cela que les anatomistes célèbres ne négligent jamais cette opération ? C'est avec raison que le médecin Tissot a dit que l'amputation est au moins très-inutile, parce que, selon son louable sentiment, on ne guérira point la plaie qu'on aura faite après avoir coupé, ou il est possible de guérir celle qui existe.... Est-ce un guignon attaché au génie, aux combinaisons des amputeurs, qui poursuit jusqu'à leur dextérité, et rend illusoire leur habileté? J'abandonne la solution, mais je fais des vœux bien ardens et des plus sincères, pour qu'ils soit reconnu à l'intant même que la gangrène ne peut manquer, comme en effet elle manque bien rarement,

de reprendre à la place de la plaie résultant de l'amputation, et j'exprime ma douleur de ce que tant de malheureux perdent ainsi leurs membres, et qu'après avoir amputé même plusieurs fois successivement, le malade y perde encore la vie!!.... Si on savait que la gangrène est causée par la sérosité qui émane de la bile noire, qui passe dans la circulation, et que le sang a rassemblée sur la partie malade, si on reconnaissait que c'est cette fluxion qui met à l'instant cette partie à mortification, en brûlant et consumant la chair et même les os qu'elle rend fétides, on ne supposerait jamais la gangrène étrangère à la dépravation interne; on aurait sans doute la salutaire précaution de faire sortir du corps du malade, dès que la plaie présente l'aspect de gangrène, la masse d'humeurs putréfiée, ainsi que la fluxion que ces matières produisent, qui cause la gangrène. Les purgatifs administrés et réitérés à-propos, expulsent la partie gangréneuse; on applique, sur la partie gangrénée, non pas des cataplasmes pour entretenir la pourriture, ni les prétendus anti-gangréneux d'usage, mais seulement une embrocation résolutive, de force suffisante pour séparer le mort du vif, et faire tomber l'escarre. Alors que la gangrène est tombée, on panse la plaie, non pas en la tamponnant avec la charpie, les tentes, les bourdonnets, mais avec un digestif ou un onguent propre à recevoir le pus que le sang y dépose; on en fait un emplâtre, que l'on applique

dessus la plaie, après l'avoir essuyée doucement, et sans laver, et on change d'emplâtre matin et soir. Par l'usage de ces procédés à l'intérieur et par dehors, si la source de la gangrène est bien détruite, si les purgatifs, suffisamment répétés, ont tari la suppuration, les sucs nourriciers, que le sang apporte à la plaie, en place du pus et de la sérosité dont il était surchargé, régénérent la chaire, réparent la perdition, et il s'opère une bonne cicatrice, tant il est vrai que toute plaie ouverte ne peut se guérir que par la régénération que produisent les mêmes sucs nourriciers.

La gangrène est souvent détruite au moyen d'évacuations pratiquées d'après l'article II de l'*Abréviation*, mais c'est quand elle n'a point encore une bien grande malignité, car il se trouve des cas où cet ordre d'évacuation serait insuffisant, et qui exigent que l'on évacue d'après le troisième article de ladite *Abréviation*, et pendant autant de jours qu'il en est nécessaire pour que la gangrène soit tombée; cela étant, on se conduit d'après l'article II, et par suite d'après l'article IV, jusqu'à entière guérison. Il faut aussi avoir égard où la gangrène s'est portée, pour user du vomi-purgatif, qui ne doit point être épargné, si elle est à quelque partie des premières voies; les doses du purgatif doivent être de force à produire de nombreuses et abondantes évacuations.

L'amputation doit être proscrite dans les cas cités par l'auteur, et d'après les justes raisons qu'il a allégées. Seulement à l'occasion de blessure, comme par exemple celle d'un boulet qui emporte un bras ou une jambe, l'amputation, qui n'est dans ce cas qu'une rectification d'amputation déjà existante, me paraît indis-

pensable, tant pour favoriser la cicatrice que pour que le blessé soit le moins possible incommodé de son moignon.

Des Tumeurs charnues.

C'est le même procédé à l'égard des tumeurs enkistées, telles que loupes. goëtres et toutes tumeurs charnues, sarcocèles et autres affections de ce genre, que pour les abcès dont j'ai ci-devant parlé. Les topiques d'usage sont à-propos; l'opération de la main peut être nécessaire, tant pour donner issue aux matières, que pour enlever le kiste qui existe souvent; mais la *médecine* seule peut détruire la source des matières qui ont formé ces affections, et peut éviter qu'il ne s'en reproduise de nouvelles après l'opération, comme elle assure la guérison.

C'est par conséquent d'après l'article IV de l'*Abréviation*, que l'on doit opérer l'évacuation pendant que l'on fait servir les topiques usités, ayant égard au siége de ces affections pour user du vomi-purgatif au besoin. Ici, comme dans tous les autres cas d'opérations, si elle est nécessaire, il faut la faire précéder d'un certain nombre de doses évacuantes, et la faire suivre d'un autre nombre suffisant pour conduire le malade à une bonne santé.

SCTION 5.

La Galle.

Les maladies de la peau ne peuvent non plus se passer de la *médecine* pour leur cure radicale.

La gale est la plus contagieuse de toutes; elle peut se communiquer par l'attouchemeut d'une personne qui en est attaquée, ou par celui des linges ou vêtemens qui lui ont servi. On y emploie ordinairement différentes pommades, que chacun compose à sa volonté, ou selon ses connaissances; les saignées et les boissons délayantes ou apéritives servent de médicament intérieur. Cette manière de traiter n'est propre qu'à donner lieu plus tard à une maladie sérieuse, dont la *cause* dérive alors de ce qui n'était originairement qu'une légère incommodité. La saignée fait évidemment rentrer la *cause* matérielle de la galle dans les voies de la circulation, et c'est parce que le sang en devient surchargé, que plus tard il en résulte, comme je viens de le dire, des affections de différentes espèces, et les plus graves mêmes; la saignée n'est donc pas plus salutaire dans ce cas que dans tous les autres, où on la pratique. Cette maladie étant causée par la corruption des humeurs fluides, corruption que le contact a insinuée par les pores de la peau; le seul moyen de détruire sûrement cette affection, ne peut consister que dans la purgation pratiquée, afin de couper les ramifications que cette corruption peut avoir avec la masse des humeurs; c'est parce que cette ramification existe dans les gales invétérées, qu'elles ne peuvent être redicalement guéries que par l'usage des purgatifs réitérés jusqu'à ce que la source de l'éruption soit entièrement détruite.

Faute de prendre cette précaution, le sang fait dépôt par la suite des matières corrompues dans quelque cavité, ou sur quelques parties du corps, ainsi qu'on le voit, en observant les reliquats de toutes espèces, que laisse toujours un traitement qui n'est point curatif.

Pour guérir sûrement la gale, il faut, si elle est récente, purger selon l'article premier de l'*Abréviation*, la première semaine; répéter la même chose la seconde, et ainsi la troisième, s'il en est encore nécessaire. Si la galle est vieille, invétérée ou si cette affection est compliquée de quelqu'autre maladie, il faut purger selon l'article IV de l'*Abréviation*, jusqu'à ce que l'individu soit bien portant, et l'éruption disparue. On se frotte une fois par jour avec une pommade, dans laquelle il ne doit point entrer de mercure; c'est un poison.

Dartres.

Les dartres se présentent sous différentes espèces; il y en a qu'on appelle farineuses, d'autres sont appelées vives, il y en a qui sont corrosives ou rongeantes. Quel qu'en soit le caractère, elles commandent le même procédé que les autres maladies; leur source est interne; des humeurs corrompues qui séjournent dans les viscères composent cette source, et la sérosité qu'elles produisent cause la dartre dont le caractère dérive de la malignité de cette fluxion : il faut expulser ces matières au moyen des purgatifs hydragogues, suffisamment répétés.

Les dartres demandent le même procédé que la gale, c'est-à-dire, la même purgation et la même pommade ; ayant égard comme pour la gale, si la dartre est récente ou si elle est chronique, et ne pas cesser trop tôt de répéter la purgation, de peur que la source de cette affection n'ait pas été entièrement évacuée, car elle se reproduirait.

Erésipèle.

Ce serait une erreur de croire qu'il fallut laisser au corps la charge ou le soin de se délivrer de la fluxion humorale, qui *cause* l'érésipèle, auparavant de pratiquer la purgation ; il faut, au contraire, dès l'apparition de la maladie, user du purgatif, et cela au moins d'après l'article II de l'*Abréviation*, car l'application de l'article III, plus sûre et plus expéditive, convient généralement le premier jour du traitement. C'est au moyen de cette évacuation que l'on détruit promptement l'érésipèle, et que l'on évite sûrement les suites fâcheuses, la gangrène, la mort, qui n'arrivent que par défaut d'emploi de ce moyen curatif, auquel on préfère mal-a-propos les différentes fomentations, les adoucissans, la saignée et autres palliatifs, ou autres procédés destructifs.

Autres maladies de Peau.

Les maladies de la peau se composent généralement de tous les cas où le sang jette par les pores une portion de la masse fluide des humeurs corrompues qui circulent avec lui ; cette évacuation marche évidemment après l'insensible transpiration, comme elle s'effectue par les mêmes voies. Mais la peau étant un crible très-serré, il ne peut transuder par ses pores, qu'une partie bien fine des matières fluides ; c'est pour cela que la transpiration ou la sueur, pro-

voquée par les sudorifiques, que l'on emploie dans beaucoup de cas, est insuffisante pour dissiper toute l'humeur fluide qui circule avec le sang, et qui cause les accidens pour raison desquels on use des sudorifiques. Ces ingrédiens, indépendamment de leur insuffisance pour une curation, causent des accidens assez redoutables, lorsqu'ils ont fait porter à la peau une matière qui n'est point susceptible de s'évacuer par cette voie; ils sont bien insuffisans encore pour expulser les matières grossières qui séjournent dans l'estomac et les boyaux et qui produisent la sérosité. Cette fluxion poussée au dehors, s'épanche plus sûrement et plus fréquemment dans les différentes glandes quelle engorge, qu'elle ne sort par la transpiration, ainsi que beaucoup de gens le croient très-mal-à-propos. La sueur provoquée, soit par des moyens internes, soit par des externes seulement, tels que dans le lit, avec force couvertes, rend toujours moins de service que quelques apparences de soulagement le font accroire à tous ceux qui manquent d'expérience. Incontestablement elle affaiblit, elle n'attaque point la source de la maladie; c'est un procédé externe, c'est donc au moins un moyen insuffisant, auquel on s'arrête parce qu'il est reçu. C'est à un raisonnement juste que nous devons nous assujettir, comme étant d'un bon usage; lui seul devrait toujours être la base de ces modes médicales, qu'on remarque en être si fréquemment dépourvues. La peau éprouve donc ses maladies, comme les autres parties du corps sujettes aux différentes manières d'être affectées; mais puisque tout vient de l'intérieur de ce corps, aussi bien la source des maladies que le principe vital, il faut donc, pour détruire cette source, procéder à l'intérieur, comme pour alimenter le principe de la vie, il faut le substanter par dedans. Parce que je crois dangereux

de provoquer la sueur par tout moyen qui peut l'accélérer, je ne prétends point que l'on s'oppose à la transpiration qui se pratique naturellement, non plus qu'à la sueur qui s'établit sans aucune provocation : se défendre de l'extrême est chose qui marque la sagesse ; il faut laisser la nature agir librement par les voies excrétoires que la peau lui fournit. Si les cavités renferment une quantité de matière acqueuse, si cette matière se porte à la peau, il en peut résulter une

Sueur abondante ou *Continue :*

Souvent cette sueur a une très-mauvaise odeur, qui en atteste d'autant la mauvaise qualité. Quel que soit son caractère, elle est toujours mauvaise ; si cette matière vient à cesser de se porter à la peau, si elle se concentre dans quelque cavité, il en résulte l'hydropisie, ou une autre maladie, à laquelle le nom ne manquera point, mais la guérison s'en suivra-t-elle ? Cette sueur étant toujours l'effet de la dépravation chronique des humeurs, il faut, pour la détruire, pratiquer l'évacuation d'après l'article IV de l'*Abréviation*, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la mauvaise qualité des humeurs soit entièrement évacuée avec sa quantité, et que le malade ait en conséquence recouvré une bonne santé. La portion des humeurs corrompues qui se porte à la peau, donne lieu à nombre d'affections, entre autres, la

Maladie Pédiculaire.

Les *poux*, soit qu'ils existent à la tête, soit que les autres parties du corps en soient affectées, sont toujours causés par une corruption qui est interne, lorsqu'elle n'est pas externe. On sait que les poux naissent de la négligence de se peigner ou de se tenir la

tête propre ; on n'ignore pas qu'ils s'engendrent du manque de changer assez souvent de linge ; on comprend également que c'est la corruption qui croupit à la peau qui sert à la concrétion de cette vermine. Mais lorsqu'un individu a des poux, après que rien n'a été négligé pour la propreté externe de son corps, il faut reconnaître que la cause productrice des poux est dans l'intérieur ; c'est alors la maladie appelée *pédiculaire*. Cette maladie, à laquelle sont sujets beaucoup d'enfans, plus particulièrement ceux-ci que les adultes, et moins ces derniers que les vieillards ; cette maladie, dis-je, se guérit comme toutes les autres affections, par l'évacuation des humeurs dépravées, pratiquée d'après l'article IV de l'*Abréviation*. Si cette vérité était aussi généralement reconnue qu'elle existe, que de maux pour l'avenir on éviterait aux enfans, puisqu'en les délivrant des matières qui leur donnent de la vermine, on les préserverait d'autres maladies plus graves ou plus inquiétantes. Les contes de commères sont, à cette occasion, en trop grande faveur ; un grand nombre de mères sont persuadées que les poux sont la santé de leurs enfans ; elles se croient fondées à penser ainsi, parce que souvent les poux venant à disparaître, leurs enfans sont malades, ou plus incommodés que pendant que cette vermine était après eux. Si la médecine, ou l'art de guérir étaient basés sur le principe vrai que la nature lui désigne elle-même, les praticiens, alors possesseurs d'un talent certain remplaçant une science conjecturale, publieraient des certitudes comme à défaut de ce, ils ne peuvent débiter que des doutes ; et puisque le public répète leurs assertions quelles qu'elles soient, la vérité se trouverait donc dans toutes les bouches, si d'un commun accord ce même principe était solemnellement proclamé. Ce que je viens de

dire ici, s'applique indubitablement à toutes les maladies. Si un individu est malade après que ses poux ont disparu, c'est dans ce cas, comme dans tous ceux où les maladies reçoivent leur nom, ou qu'elles en changent; c'est parce que l'humeur qui se portait à la peau et qui y formait des poux, s'est portée en la quittant sur une autre partie du corps, où cette fluxion cause alors une maladie autrement caractérisée et dénommée. Beaucoup de personnes, les femmes et les filles particulièrement, deviennent affligées de

Taches sur la Peau.

Ces taches, quelles qu'en soient les couleurs, sont fort désagréables, sur-tout quand elles occupent le visage; je dis désagréables, c'est pour me servir de l'expression la plus commune, mais je dois ajouter que les humeurs ne sont point véritablement saines dans ce cas, supposé même que la personne n'éprouvât point de dérangement dans sa santé, et les fonctions habituelles de la nature. Ces taches sont au moins des avant-coureurs de maladie; mais rarement elles existent sans que l'individu n'éprouve pas quelqu'incommodité. Le meilleur cosmétique, à mon avis, c'est la purgation, répétée selon l'indication; par cette voie, le corps se nettoye de la corruption, le sang se purifie d'une portion de fluxion qui surcharge la limphe et qui gâte le teint ou qui forme des taches. En se purgeant au besoin, les femmes éprouveraient un double avantage; les belles, et celles qui sont moins favorisées, seraient à mon idée, plus ragouttantes avec leurs couleurs naturelles, qu'artificiellement coloriées, et ainsi, parant l'extérieur, les femmes travailleraient à la conservation de leur existence, au rétablissement de leur santé, en se délivrant de leurs incommodités. Je ne prétends

point que la parfumerie soit repoussée ou rejettée, mais je souhaite que la pharmacie, moins agréable qu'utile, soit raisonnablement recherchée.

Teigne.

La teigne se guérit par le moyen des purgatifs, réitérés jusqu'à ce qu'ils ayent détruit la source des matières que le sang dépose dans le cuir chevelu. On ne doit point être surpris, d'après la manière ordinaire de traiter cette maladie, qu'elle soit mise au rang des incurables; malgré que ce traitement fasse beaucoup souffrir, c'est toujours en pure perte pour la guérison. En effet, quoi de plus mal adapté à la source des maladies, que cette calotte dont on se sert pour arracher la peau où le sang dépose habituellement les matières qui causent la teigne? Cette opération douloureuse, aussi mal fondée en raison, que l'est celle de l'amputation, peut-elle empêcher le sang de continuer à porter de nouvelles matières au cuir chevelu, tant qu'il en sera surchargé, ou que les cavités lui en fourniront? La négative ne se réalise-t-elle pas tous les jours, et la reproduction de ces matières ne donne-t-elle pas lieu plusieurs fois à la même opération sur le même sujet, sans qu'elle soit à la fin plus heureuse?....

Tous les topiques émolliens et résolutifs peuvent être employés sans danger, souvent avec beaucoup d'avantage. Mais la guérison de cette maladie ne

peut s'opérer que par l'entière évacuation de sa cause matérielle; c'est en conséquence d'après l'article IV de l'*Abréviation*, qu'il la faut pratiquer. Le vomi-purgatif y est nécessaire; il peut être donné alternativement avec le purgatif, au commencement du traitement, les premières semaines; par la suite, on en peut répéter une dose contre trois ou quatre doses de purgatif.

Les enfans sont généralement sujets à des éruptions dans le cuir chevelu; c'est une conséquence des crises auxquelles le jeune âge est assujetti pour son développement. Ces crises s'établissent par toutes les voies excrétoires, le ventre et la peau; c'est à leur accomplissement que la vie doit sa durée, comme la mort si fréquente à ce même jeune âge, est le résultat de la nullité ou de l'imperfection de ces crises. Si l'art était plus curatif et plus attentif, si on ne laissait point à la nature le soin de se guérir elle-même, si, en conséquence d'un sentiment opposé à ce système, on aidait à la nature, en la conduisant au but où elle tend, c'es-à-dire, à l'évacuation de la corruption, vis-à-vis de laquelle la crise peut être insuffisante, si, enfin, on reconnaissait par l'aspect de maladie que présentent les enfans, que ces petits êtres ne peuvent avoir des éruptions à la peau, sans que leurs viscères ne soient encombrés de matières putréfiées qui les produisent, on s'empresserait de les purger, et on ne le ferait point imparfaitement, comme il se pratique, on les dépurerait véritablement; ainsi, on sauverait la vie au grand nombre qui succombe, on délivrerait les autres de leurs souffrances actuelles, et on éviterait à beaucoup ces maladies chroniques de toutes espèces, toujours trop difficiles à détruire quand elles ont eu le tems de s'invétérer.

De la petite Vérole.

La petite vérole fait, depuis long-temps, comme tant d'autres maladies, l'occupation de beaucoup de gens d'esprit : malheureusement pour ces génies féconds, je ne saurais en quelque sorte douter que, par une conséquence de leurs précieuses découvertes, on ne nous propose un jour, sans doute pour faire vivre plus long-tems, d'ôter la vie à ce qui existe. En vue, j'aime à le croire, d'éviter les funestes effets de cette maladie, on a persuadé à beaucoup de monde qu'il fallait absolument empoisonner par l'inoculation ceux qui se portaient bien, malgré que la saine raison ne sache admettre, comme l'observe le très-judicieux *Lieutaud*, dans son précis de médecine, que ce procédé puisse empêcher qu'on ne soit attaqué de cette maladie, même plusieurs fois après avoir été inoculé, malgré aussi qu'il soit bien constant qu'en Angleterre il mourait, ainsi qu'on l'a remarqué, beaucoup plus de monde de la petite vérole, dans le tems que l'inoculation était en vogue, que dans celui où elle n'y était pas, malgré encore qu'avec la meilleure volonté de n'inoculer que la petite, l'on puisse très-aisément insinuer la g. . . . ., ou tout autre genre de virus, malgré enfin qu'il périsse un certain nombre d'individus par l'effet de l'éruption qui doit suivre l'inoculation, et dans la suite un

nombre beaucoup plus grand, de maladies qui ne sont pas la petite vérole, mais qui cependant ne sont que l'effet de la corruption que l'on a introduite dans les humeurs de l'inoculé, et qu'on a laissé croupir dans ses entrailles. Mais il paraît que ce système va éprouver le sort de beaucoup d'autres, et que bientôt il sera usé. Une nouvelle découverte vient encore multiplier nos espérances, et nous promet de grands avantages, disent les vaccineurs. . . . Qu'il serait à desirer que l'on cessât de raisonner à perte de vue sur les maladies, et que plutôt on s'ingérât de guérir le corps humain! il ne faudrait pour cela qu'un peu plus de vénération pour les vérités évidentes, que pour les préjugés reçus, ou pour les curiosités factices!

La petite vérole n'est autre chose qu'une crise; tous les humains sont exposés à ce que cette crise ait lieu sous la forme de cette maladie. La durée de la vie n'est le plus souvent, que l'effet de crises, que la nature effectue, et qui ont lieu sous différentes formes, par des voies diverses, et en présentant des caractères différens; ces crises, ou ces évacuations ne venant point au secours des malades, ils succombent, la mort détruit la vie, si l'art ne conduit la nature au point où elle ne peut arriver, parce que la putréfaction est plus forte que ses ressources. Dans le cas appelé *petite vérole*, une portion des glaires collées dans l'intérieur de l'estomac et du canal intes-

tinal, se filtre dans la circulation, où elle est avec une partie de phlègme, convertie en pus par la chaleur de la sérosité qui émane des humeurs corrompues : ce sont ces matières qui causent le frisson, la fièvre, l'assoupissement, les lassitudes, parce qu'avec la fluxion elles gênent et dérèglent la circulation du sang. Ce fluide, qui dans cette circonstance, comme dans toutes celles de la vie, tend à sa dépuration, milite contre ces matières, il les porte à l'extrémité des vaisseaux capillaires, pour les expulser et pour faire l'éruption; alors la peau se couvre successivement de pustules purulentes, en plus ou moins grande quantité; ce qui fait que la fièvre se calme, et que par suite elle cesse entièrement. Vers une douzaine de jours, les pustules se dessèchent et tombent. La petite vérole est meurtrière, ou par la malignité de sa contagion, ou d'après la mauvaise disposition des humeurs de l'individu. Lorsqu'on se porte mal avant d'être attaqué de cette maladie, ce qui signifie que les humeurs sont corrompues depuis plus ou moins de tems, on est infiniment plus exposé que si on jouissait d'une parfaite santé; on l'est encore davantage dans ce cas, si la contagion est maligne. On l'est moins, si les humeurs n'ont point de disposition à la putréfaction, et si la contagion a peu de malignité. Si la malignité est compliquée de pourpre ou putridité, ce vice des humeurs peut empêcher que la crise ne s'accomplisse; en

résistant aux efforts de la nature, ces matières peuvent très-promptement causer la mort, en gangrenant les viscères contenus dans les cavités, ou en arrêtant le mouvement du sang, par la compression des vaisseaux que la sérosité dans ce cas très-brûlante peut exercer.

Pour empêcher que cette maladie ne cause la mort, et pour prévenir tout autre accident, il est une précaution préservative et facile à prendre. Lorsque cette maladie règne, c'est un avertissement pour s'en défier, et pour moins confondre ses avant-coureurs avec toute incommodité passagère; dans tous cas, le malade est mieux averti par les mal-aises, l'assoupissement, le vomissement, le frisson, la fièvre, qui sont les signes du premier tems de cette maladie. Aussi-tôt que l'on se sent ainsi attaqué, il faut, sans différer, faire des évacuations réitérées, comme si on voulait détruire la *cause* d'une fièvre ordinaire; et lors même que l'éruption vient à se faire, il ne faut pas moins continuer la purgation, jusqu'à ce que la fièvre soit entièrement cessée, et que le malade ne ressente aucune oppression, ni douleurs internes; car dans ce cas, il faudrait encore répéter la purgation, afin de prévenir tout engorgement ou dépôt au dedans. Par ce procédé, qui diminue sensiblement le volume des matières, qu'on ne peut trop réduire, la crise s'effectue d'autant plus aisément, que la nature se trouve allégée, ainsi que le corps est déchargé d'autant;

et, soit que les matières soient légèrement corrompues, soit qu'elles soient fortement dépravées, la vie du malade ne court aucun danger, si toutefois on répète la purgation dans l'intervalle du dessèchement des pustules, dans le cas où il se manifeste quelque accident. Ce qui est aussi certain, c'est que si on évacue la masse des matières, et la fluxion acrimonieuse qui fait des cavités à la peau, les malades sont assurés de ne point être marqués de l'éruption ; et cette maladie, ainsi traitéé, ne laisse aucun réliquat, pour produire dans la suite toute sorte d'incommodités, comme on le voit si souvent, parce que cette maladie n'a pas été entièrement détruite dans sa *cause.*

Le premier tems de la petite vérole, ou le commencement de cette maladie, ressemble à une fièvre continue. C'est aussi comme si on n'avait à redouter que cette fièvre qu'il faut pratiquer l'évacuation des matières qui la causent. C'est d'après l'article II de l'*Abréviation*, qu'il faut évacuer, et même, le premier jour, d'après l'article III; ayant soin de commencer par le vomi-purgatif, que l'on alterne plusieurs fois avec le purgatif. Supposé que ce ne fût pas de la petite que le malade dût être attaqué, il sera guéri de la fièvre, par ces évacuations, et le but, quant à sa santé, séra également rempli. Au contraire, si la petite vérole se caractérise, les matières précédemment évacuées allègent d'autant l'individu, la crise en devient plus facile, et la putridité expulsée, est un sûr abri contre tout évènement ultérieur ou fâcheux. Ainsi qu'il ne faut pas négliger de réitérer l'évacuation dans tous les tems

de la maladie où il survient quelque souffrance interne, de même il ne faut pas craindre de répéter la purgation après que la maladie est terminée, si le malade n'est pas en santé prononcée, et jusqu'à ce qu'il y soit parvenu; c'est le seul moyen d'éviter tout reliquat.

Un systême, quant à la petite vérole, est aujourd'hui en grande faveur; la vaccine a capté beaucoup de suffrages. Elle n'a point mon assentiment; mais que personne n'en conclue que j'aye moins de respect que ses partisans, pour les hommes qui l'ont mise en vogue et qui la protègent. Quand on agit en vue du bien public, ne réussirait-on même point du tout, on n'a guère moins de mérite que si le succès le plus brillant s'en suivait, parce que tout ce qui est l'objet de la sollicitude doit raisonnablement attendre tous avantages de ce soin généreux. L'inoculation a peut-être égalé en vogue la vaccine, qui la remplace aujourd'hui. L'objet de l'une était de communiquer la petite vérole, et on espérait rendre par là, cette maladie moins funeste. L'objet de l'autre est de faire disparaître de la nomenclature des maladies, le nom de petite vérole, et, dit-on, cette maladie même. La vaccine est l'opération, le vaccin est la matière que l'on insinue dans le corps poreux de la peau. Cette matière a été originairement tirée d'une pustule, trouvée au pis d'une vache écossaise ou anglaise. Les vaches, comme tous les animaux et comme nous-mêmes, sont exposées à être malades; leurs maladies se composent aussi de dépôts, abcès, éruptions, clous et autres affections purulentes à la peau. Malgré cette considération, qui ne parait point avoir été faite, c'est dans une de ces affections que l'on a imaginé de prendre un peu de pus, qu'on a introduit entre la peau et la surpeau de quelques

enfans ; et, au moyen de beaucoup de conjectures, on a prétendu que cette pratique les préserverait de la petite vérole. Cette nouveauté ayant pris faveur, l'enfant vacciné a fourni du vaccin pour tous les autres ; et ainsi se transmet cette matière, sans que personne ne paraisse en redouter une plus grande malignité, que je crois cependant pouvoir résulter de cette transmission ou de son mélange avec les fluides de diverses vaccinés : je crois aussi que ce que le chirurgien Pelgas a dit des effets de l'inoculation, s'applique parfaitement aux conséquences de la vaccination. On espère donc que la vaccine éteindra la petite vérole, tellement qu'on ne verra plus cette maladie, tant que la vaccine sera pratiquée. Si je ne partage point cette opinion, c'est parce que je sais que, par la même raison que l'état général de maladie du corps humain a présenté à différentes époques des subdivisions, ou si l'on veut, des maladies qu'on ne connaissait point auparavant, d'autres maladies, ou les mêmes subdivisions, ont disparu de la nomenclature dans un tems reculé. On peut croire, ce me semble, que ces variations ont pour causes des révolutions, indéfinissables peut-être, qui s'opèrent dans les globes, dans l'atmosphère, dans les mœurs, les habitudes des peuples. Il me paraît également raisonnable d'admettre que ces mêmes causes ont pu produire les mêmes effets à l'égard de la petite vérole, et aussi bien depuis que la vaccine est connue, comme elles le pouvaient antérieurement à l'époque où cette découverte a été faite. Quoi qu'il en soit, je laisse les espérances à ceux qui les ont conçues, ou qui en concevront de nouvelles ; mais je dois représenter que la petite vérole n'étant autre chose, comme l'a dit mon beau-père, en parlant de cette maladie, qu'une espèce de crise, ayant la même cause et le même objet que les crises en général, on doit

reconnaître aussi que la classe malade, supposé qu'au moyen de la vaccine, on ne soit plus assujetti à cette forme de crise, ne gagne rien à cette découverte, puisque les vaccinés peuvent également perdre la vie, soit à défaut, soit par l'insuffisance d'autres crises, tellement protectrices de la vie, que l'existence leur est souvent redevable de sa durée dans nombre de cas où la malignité de la putréfaction des humeurs n'est pas telle que la nature n'en puise faire la crise ou l'évacuation. Si je suis redevable à la médecine, de ce qu'au moyen de la vaccine, mon enfant n'a point eu la petite vérole, qui me l'aurait peut-être enlevé, ce même enfant, après ou sans avoir éprouvé les différentes crises qu'on remarque, soit sous la forme de dévoiement, sous celle d'éruption à la peau, par quelques dépôts, ou par quelques fièvres éphémères ou autrement, devient définitivement malade, et que la mort me le ravisse, par inflammation, gangrène ou pourriture de ses entrailles, n'est-il pas incontestable que c'est dans un cas comme dans l'autre, parce que la nature n'a pu faire crise des matières qui ont causé les ravages que je viens de citer, comme cause évidente et nécessaire de la mort de mon enfant? Et si, après avoir en tems utile appelé l'art au secours de mon enfant, je le perds, ainsi que la fréquence de cet évènement m'en a inspiré la crainte, n'est-il pas indubitable que sa mort alors résulte du défaut d'évacuation de ces matières? Comment, d'après des considérations aussi importantes, applaudirai-je à une sorte de curiosité factice, comme la justice m'en ferait un devoir, si au contraire l'art m'assurait des secours certains, basés sur la connaissance de la cause de la non existence, sur celle de la mort prématurée, ou qui arrive au jeune âge, et sur celle des maladies? .... Il est constant que, jusqu'à présent, l'art n'a point se-

condé la nature par une purgation analogue à ses besoins, ou par rapport aux humeurs dépravées qui causent toute maladie, et qui, à défaut de possibilité de la part de la nature de s'en déprendre et par l'insuffisance de l'art, causent la mort, qui est prématurée, et par conséquent évitable à toute époque où la cessation de la vie n'est pas la conséquence de son assez longue durée.

De la Rougeole.

La rougeole commande les mêmes procédés que la petite vérole dans les cas qui font craindre pour la vie du malade, et pour éviter les réliquats que cette maladie laisse souvent après elle. La rougeole est une autre crise, qui n'est caractérisée que par des pustules séreuses ; il est indispensable de bien détruire les matières grossières renfermées dans les cavités d'où émane la sérosité qui forme ces pustules, afin d'éviter tous accidens.

C'est la même conduite à tenir pour la rougeole que contre la petite vérole, proportion gardée, par rapport à la violence de cette maladie, ou au caractère de la rougeole.

SECTION 6.

De la maladie vénérienne.

De toutes les maladies du corps humain, il ne s'en offre point de plus importante à guérir que celle qui procède d'un commerce impur ; les autres maladies n'attaquent pour ainsi

dire que l'individu, mais celle-ci, autant par les effets d'un traitement mal conçu, que par sa contagion, fait encore beaucoup craindre pour l'espèce entière. Ce serait exercer un grand acte d'humanité que de répandre assez de clarté sur cette maladie, pour qu'on pût en opérer véritablement la curation. Malgré son traitement connu, en dépit des inventeurs de spécifiques, et de ces mystérieuses compositions offertes au public, cette maladie ne cesse pas de désoler non seulement ceux qui l'ont contractée par leur imprudence, mais jusqu'à leur descendance, ainsi qu'on le peut remarquer; j'espère pouvoir en démontrer les causes jusqu'à la plus haute évidence. C'est d'après ces fortes considérations que je me détermine à mettre au jour, non un remède, mais des observations de pratique fondées sur des réussites nombreuses ou des cures aussi radicales que la possibilité en est facile à reconnoître au seul exposé des moyens qu'il convient d'employer à cette fin.

Auparavant de parler de ce qu'il y a à faire pour guérir, observons ce qui se fait pour opérer au plus un simulacre de guérison, qui fait tant de victimes par la confiance qu'on lui accorde. Selon la méthode ordinaire, le traitement de cette maladie a été considéré comme palliatif et comme curatif; analysons-les pour en examiner les résultats. On a reconnu que c'était pallier ou blanchir, lorsque la maladie était traitée avec les saignées, les ptisanes diurétiques, les bains, et quelque astringent dans

le cas d'écoulement, pour l'arrêter. De ce traitement, propre au plus à diminuer l'acrimonie du virus, mais qui n'est sûrement bon qu'à invétérer la maladie, on est passé aux sudorifiques, tels que la ptisanne de gayac, de squine, etc., espérant qu'ils chasseraient le virus par transpiration. Comme ils le font seulement filtrer dans le tissu des chairs, la peau et les os, où il cause dans la suite divers engorgemens, dépôts, ulcères, exostoses, éruptions, on en est venu, malgré le sentiment opposé d'un grand nombre de gens de l'art, à ce qu'on appèle aujourd'hui *le grand remède*, et on a crû avoir trouvé le moyen curatif, tandis que ce n'est véritablement qu'une manière d'empoisonner, et qui est fort dégoûtante. Ce traitement consiste, comme on le sait, à frotter le malade avec du mercure crud ou vif-argent, incorporé dans de la graisse; commençant par l'une des extrémités inférieures, et continuant sur les différentes parties du corps jusqu'à ce que le malade bave, que ses dents s'ébranlent, que les yeux lui sortent de la tête, que sa langue se tuméfie à ne pouvoir parler ni presque respirer; et lorsqu'enfin le malade est aux abois, on arrête la salivation; s'il ne succombe point à cette rigoureuse torture, on l'assure qu'il est bien guéri; il le croit, parce qu'il a passé *au grand remède*, que le préjugé a sanctionné, parce qu'on n'en sait pas davantage. Aux antagonistes des frictions, l'on doit l'usage interne du mercure différemment su-

blimé. Les pilules de Belloste, les dragées de Késert, les différens bols et les poudres que chaque praticien amalgame selon ses connaissances, sont composés de sublimé dulcifié, ou de panacée mercurielle, qui en sont la base. Il me semble que ce prétendu remède cause un peu moins d'accidens que le mercure en friction, sans toutefois être plus salutaire. Il procure aussi la salivation, il fait noircir et même tomber les dents; il cause également des maux de tête, des étourdissemens, des faiblesses d'estomac, palpitations et quantité d'autres accidens, qui ne laissent aucun doute que le mercure, tellement métamorphosé, ou dulcifié, et de telle manière qu'il soit amalgamé, n'en est pas moins un poison; par conséquent, il n'est pas plus l'ami de l'existence humaine, ni plus curatif que s'il était crud. Mais, d'après les remarques des *metteurs en principes*, ce moyen, selon leur expression, ne *bride* pas le virus comme le fait le mercure en friction; c'est pourquoi, disent-ils, l'on est forcé d'avoir recours aux frictions. C'est alors que leurs adversaires, toujours ennemis des frictions, ont imaginé l'usage interne du sublimé corrosif, sans doute pour n'être pas moins téméraires qu'eux, puisque le mercure, ainsi préparé, n'a d'autre propriété que de ronger, consumer et faire, par exemple, tomber comme caustique les chairs baveuses et spongieuses des ulcères, ainsi que la chirurgie l'emploie dans ces derniers cas:

erreur ! Lorsqu'on commença à se servir de ce violent poison, on eut l'imprudence de le faire prendre dans de l'esprit-de-vin; il produisit ses effets sur l'heure, et si violemment, que plusieurs malades succombèrent sous l'horrible poids des convulsions. Alors on sentit la nécessité d'un correctif; une eau quelconque distillée fut adoptée pour remplacer ce véhicule trop actif, et la dissolution du sublimé corrosif ne s'administra plus que dans du lait, ou avec expresse injonction aux malades d'en boire une grande verrée aussi-tôt qu'ils avaient avalé la potion, pour servir sans doute de contre-poison. Depuis, il s'e composa différentes liqueurs, avec le sublimé corrosif, entre autres celle du baron de *Wan Swieten*, auquel, selon la tradition, l'on doit l'usage interne du plus violent de tous les poisons chymiques. Enfin, l'expérience ayant multiplié les opinions les plus défavorables qu'elle suscite depuis si long-tems, contre les désastreux effets du mercure et de ses préparations, si mal-à-propos décorés du titre de remèdes qu'ils profanent; tout-à-coup nombre de gens se sont annoncés pour avoir fait l'inappréciable découverte d'un spécifique infaillible pour la guérison des maladies vénériennes; et pour mieux faire croire, sans doute aux imbécilles, qu'il n'entre aucune des préparations du mercure dans leurs compositions, on les entend encore tous les jours crier plus fort que tout le monde contre ce minéral et ses effets perni-

cieux. Mais, s'il fallait qu'ils trouvassent un autre creuset que celui du sublimé corrossf, ils tomberaient, je pense, dans un embarras bien grand. En effet, il est sûr que ce poison violent est, pour plusieurs raisons, *le grimoire* des marchands de spécifiques, et qu'ils n'en peuvent avoir d'autre. D'abord il ne coûte presque rien; pour quelques sous de cette poudre, dans une pinte d'eau déguisée, on compose un spécifique que l'on peut appeler *liqueur végétale*, car il faut un nom, puisque c'est le seul nom de toutes ces compositions secrètes qui en fait tout le mérite, comme il en fait la différence. Amalgamé avec un syrop, c'est le syrop anti-vénérien; avec le suc dépuré de quelque plante, c'est le rob anti-syphilitique. Enfin, il n'est sorte d'amalgame et de déguisement que ce poison ne puisse supporter, ce qui est très-avantageux pour le vendre ensuite très-cher; autre avantage, mais il dément ce genre de médecins, qui assurent qu'ils ne se servent point de mercure, c'est qu'il n'y a, dans tous les prétendus anti-vénériens, que ce minéral, ou ces préparations, qui soient capables de balancer le virus dans ses effets, en lui servant de contre-poids, en émoussant les pointes de son acide; et s'ils ne s'en servaient point, ils ne réussiraient jamais à pallier aucune de ces maladies; ils ne feraient donc jamais accroire à qui que ce soit, qu'ils ont guéri quelqu'un, ce à quoi ils parviennent cependant, mais c'est grâce à la mode de *guérir les maladies*,

pour laisser malades *les corps qu'il faut guérir.* Pour mieux faire connaître les véritables effets de ces différens traitemens, et pour mettre dans la plus grande évidence, et le bien apparent, et le mal réel qu'ils produisent, je vais d'abord expliquer clairement la *cause* du mal vénérien; ensuite j'indiquerai l'unique manière d'en opérer la guérison réelle ou sans retour, comme sans que les enfans de ceux qui en sont atteints en puissent jamais éprouver d'influence dans leur constitution phisique.

La maladie vénérienne est causée, comme toutes les autres maladies, par la corruption des humeurs. La dépravation de ces matières, de telle cause corruptrice qu'elle provienne, quand elle existe et croupit pendant long-tems dans les entrailles de tout être, en conséquence malade, et qu'elle vient à se répandre dans les viscères de la génération, ainsi que ces parties n'en sont pas plus à l'abri que les autres, peut y faire naître le virus vénérien, en tout tems, comme en tout pays, par la récidive multipliée de la co-habitation des deux sèxes. C'est indubitablement ainsi qu'il en avait été, de la part de l'être qui le premier a communiqué cette maladie, car sans contredit, cette dénomination de maladie a eu, comme toute autre, un commencement. Cette assertion, fondée sur la vérité, devrait ce me semble, terminer cette vieille dispute, qui subsiste entre l'ancien monde et le nou-

veau, depuis la découverte de celui-ci, et pour l'objet de laquelle dispute, les Français et les Napolitains se jettent encore, dit-on, le chat aux jambes. Cette maladie se communique de plusieurs manières différentes. En respirant l'exhalaison qui émane d'une personne infectée de cette maladie, quand elle a fait de grands progrès, on peut empoisonner ses humeurs et en être malade ; le contact ou l'attouchement immédiat de cette même personne, peut vicier les humeurs par les pores ; l'action ou l'effet du coït est la manière la plus générale ou la plus commune, et celle qui produit les symptômes les plus caractéristiques et les plus évidens de cette maladie. Quels que soient les symptômes sous lesquels elle se montre, ou de telle manière que le malade en devienne affecté, la *cause* en est la même ; ce sont toujours les humeurs qui sont infectées. Ce qu'on nomme virus n'est autre chose qu'un poison : c'est une sérosité tellement subtile que le plus léger attouchement à la personne malade, peut produire l'effet contagieux ou vénérien, comme si l'action du coït eût été consommée ; en s'insinuant par les pores, en pénétrant par la voie de la respiration, ou par les parties sexuelles, elle empoisonne les humeurs fluides en les corrompant, comme étant, ainsi que je l'ai déjà dit, la partie la plus corruptible du corps humain. Par sa chaleur brûlante, presque égale à celle de l'eau forte, la sérosité que produisent les humeurs ainsi gâtées, fait ressentir les dou-

leurs cuisantes qui caractérisent ou accompagnent cette maladie, soit qu'elle se manifeste par écoulement, irritation, inflammation, engorgement, dépôts, éruptions, etc. La malignité des signes caractéristiques se compose de la malignité du virus communiqué, et aussi de l'état de dépravation ou de disposition à la corruption dans lequel sont les humeurs de l'individu, au moment où il gagne la maladie. Ceux qui ne jouissaient auparavant que d'une faible santé, ou qui sont affligés de quelque infirmité, sont les plus exposés ou les plus difficiles à guérir; ils ont le plus grand besoin qu'un traitement, non-seulement propre à les guérir de la maladie vénérienne, les délivre en même tems de la *cause* de leurs autres incommodités, et les rende en parfaite santé.

On croit encore que le mercure et ses préparations ont les qualités requises pour détruire le virus et guérir les malades, c'est, n'en déplaise, une erreur des plus grandes; car les humeurs viciées par le virus ne peuvent cesser d'être corrompues, après qu'elles ont été amalgamées avec du mercure, et même si l'on veut avec un tout autre absorbant, susceptible de changer la forme du virus; et les ravages que ces matières ainsi gâtées peuvent produire, sont encore augmentés par ce minéral, insuffisant sans doute, mais dangereux par sa nature caustique ou corrosive, ainsi qu'il se présente tant d'occasions de le reconnaître. Le mercure crud est, comme on le sait, un

minéral extrêmement froid ; par cette raison, c'est le plus grand ennemi de la chaleur naturelle, et par conséquent il est très-dangereux sous ce rapport. Insinué par les pores au moyen de frictions, il pénétre dans la circulation ; il peut appaiser par sa froideur la chaleur brûlante du virus, mais il ne l'ôte point ; de là son insuffisance ; poursuivons. Susceptible de se réunir dans les vaisseaux, comme il s'est subdivisé pour y entrer à travers la peau, le mercure peut, par sa réunion en globules plus ou moins grosses, arrêter tout-à-coup la circulation et faire périr subitement ; sa froideur dispose encore à cet accident. Cet événement a beaucoup plus d'exemples qu'on ne se l'imagine ; si on ne le redoute pas davantage, c'est sans doute parce que comme il peut n'arriver que plusieurs mois ou plusieurs années après qu'on a été frictioné, on lui attribue presque toujours une toute autre *cause* que la véritable, qui est, dans ce cas, le mercure réuni au virus pour former un engorgement. On se défie peu de ce qui est pourtant si redoutable, parce que l'on a assez d'inffisance pour se croire guéri, tandis qu'on n'est au contraire que doublement empoisonné. Les différentes préparations du mercure, ou beaucoup de compositions dont elles sont la base, ont, sans le contester à leurs auteurs, la vertu qu'ils désirent ; elles arrêtent aussi merveilleusement que les frictions, l'écoulement des gonorrhées, la suppuration des chancres, celle des ulcères ; elles font égale-

ment bien disparoître les bubons, poireaux, les dartres, médailles et autres éruptions; enfin elles guérissent assez généralement ce que l'on appelle les *maladies vénériennes*; mais c'est parce qu'en *émoussant* ce qu'on nomme l'*acide vénérien*, ces compositions font rentrer dans la circulation la fluxion qui cause les différens symptômes de la maladie. Voilà ce qui fait croire aux malades qu'ils sont guéris; ils ne sont cependant qu'empoisonnés, et la plupart jusqu'aux os; il s'en trouve beaucoup qui en ont bientôt acquis la preuve par les douleurs qu'ils ressentent peu de tems après leur prétendue guérison; souvent ces douleurs sont si aiguës, que plusieurs souffrent horriblement, d'autres deviennent bientôt perclus de leurs membres; et le plus grand nombre reste avec des infirmités de toutes espèces, telles que vieux écoulemens, ischurie, strangurie, et une infinité d'autres reliquats que ma pratique journalière me donne l'occasion d'observer, ainsi qu'elle me fait vérifier la cause de tous ces accidens, qui dérive toujours autant de l'action mordicante des poisons transformés en remèdes que du virus. Il résulte évidemment de ce déraisonnable traitement, que le malade a dans le corps et le remède et le mal ensemble; il est certain que son sang se trouve surchargé et du virus et du mercure, qui, de concert, le gênent dans son mouvement, ainsi qu'ils menacent de l'arrêter. Le sang, pour parer ce funeste accident et comme pour conserver encore pendant quel-

que tems la vie au malade, rassemble ces corps étrangers et les dépose dans quelque cavité, pour s'en décharger. S'il choisit la poitrine, ce qui est assez ordinaire, il est rare que le malade en revienne; parce qu'on ne sait pas plus détruire la maladie dans la poitrine que, par exemple, dans les parties sexuelles; il faudrait pour le sauver, qu'il fût secouru promptement, avec des connaissances suffisantes et avec les mêmes moyens que ceux qui sont indiqués dans cet ouvrage à l'article des maladies de poitrine; car le mercure et le virus réunis, ont bientôt ulcéré, gangrené les viscères, et causé la mort.

La maladie vénérienne ne se guérit pas plus qu'une autre avec du poison; il n'y a qu'une manière infaillible pour la détruire sûrement, c'est la *médecine* ou la purgation. Dans ce cas, il faut un purgatif spiritueux et incisif, susceptible de se filtrer, par les veines lactées, et de se répandre dans la circulation, afin d'être porté jusques dans les vaisseaux les plus déliés, et à l'extrémité des membranes tendineuses et nerveuses, passant dans les viscères de la génération, les glandes prostates, les vésicules séminales et autres, qu'il nettoie et purifie en dissoudant les matières infectées de virus qui sont épanchées, les raréfiant et rappelant dans le canal intestinal par les émonctoires ordinaires, à l'effet d'en opérer l'expulsion par les voies des excrétions. Ce moyen, trop malheureusement inconnu, pratiqué ou répété autant de

fois qu'il en est besoin, pour faire sortir de toute l'économie animale la totalité des humeurs corrompues par le virus vénérien, et le virus lui-même, guérit sûrement; il remet les malades dans leur état primitif, et par conséquent rien ne peut influer, ni sur leur constitution individuelle, ni sur celle de la personne qui habite par la suite avec eux, ni sur celle de leurs enfans. Ce même moyen délivre sûrement aussi de toutes les parties du mercure ceux qui en ont subi le traitement. Il convient à tous les tempéramens des deux sexes, à tous les âges, eu égard aux forces et à la sensibilité des malades, proportion gardée dans les doses. Ce nouveau traitement expulse immanquablement toute la *cause* des symptômes qui caractérisent et accompagnent cette maladie; soit qu'elle soit légère, soit qu'elle soit grave, récente ou invétérée et compliquée, le malade fût-il dans l'état de vérole le plus confirmé, couvert d'ulcères, rongé de douleurs, perclus même, moyennant toutefois que la corruption n'ait point encore endommagé ses viscères, ou qu'il ne soit point usé de vieillesse, ce moyen peut lui rendre de grands services.

Quels que soient les symptômes qui caractérisent la maladie vénérienne, c'est d'après l'art. IV de l'*Abréviation* que l'évacuation du virus et des humeurs corrompues, doit être pratiquée, sauf l'application de l'art. III, si des accidens la réclament. Le vomi-purgatif peut y être nécessaire dans les cas de plénitude d'estomac pour l'en vider; il est indispensable

d'en user souvent lorsque quelque symptôme de la maladie se manifeste à quelque partie dépendante de la circonscription des premières voies. Plus les doses se suivent de près, plus la guérison est promptement opérée. Le régime étant fort simple, ou le même que celui dont il est parlé à la page 78, le malade n'a qu'à s'abstenir dans ses occupations habituelles, dans l'usage du vin, ou liqueurs, dans sa nourriture, de tout excès, de tout extraordinaire, qui pourroient lui nuire. Une bonne nourriture est indispensable; les bons alimens sont préférables à ceux qui ont peu de parties nutritives, comme légumes, fruits, salades, le maigre en général; néanmoins on ne s'en prive point, lorsque le goût les appelle. Celui qui se nourrit bien, dont l'appétit est bon, qui mange pour se substanter suffisamment, peut plutôt répéter les doses purgatives de près-à-près, ou durant un certain nombre de jour de suite, qu'un autre qui prend peu d'alimens les jours de purgation; ce dernier conduit le traitement plus lentement, il prend les doses moins souvent, ou de deux jours l'un, parce que le corps malade n'ayant pas moins besoin de substance que s'il était en santé, il faut avant tout avoir égard à cette principale fonction, première base de l'existence : cependant il ne faut pas confondre l'absence de l'appétit, par l'effet de la mise en mouvement de la masse des humeurs corrompues, qu'il faut expulser avec empressement, afin de le rétablir le plutôt posible, avec ce même défaut d'appétit, qui peut résulter de la longue durée d'une maladie quelconque, et qui ne peut se reproduire qu'avec le tems nécessaire au rétablissement de la santé de l'individu. Parmi les moyens externes dont on use souvent, plusieurs sont dangereux, qu'on ne croit point tels; les injections dans l'urètre ne peuvent qu'irriter et exciter l'inflammation, ou don-

ner lieu à des accidens d'autre nature dans ce canal. Il suffit de se bien pénétrer qu'on ne peut guérir autrement que par dedans, ou par la purgation, pour s'abstenir de tout procédé ou moyen externes qui sont sans utilité : bien entendu que s'il existe des plaies, des engorgemens, excroissances, etc., il faut les traiter chirurgiquement; mais il faut toujours penser à la source qui les produit, et ne jamais oublier son entière destruction. Il est bon aussi de savoir résister aux insinuations dangereuses; il est ordinairement plus aisé de pallier, blanchir, empoisonner, que de guérir : et quand, sur-tout, on reçoit l'offre d'un moyen souverain pour détruire cette maladie en quinze ou vingt jours, et avec un traitement si commode, qu'on peut le pratiquer à l'insçu même des plus clairsvoyans, sans se déranger de ses occupations, en voyageant si l'on veut, par terre, par mer, courant la poste, et autres avantages inappréciables, il est bien difficile, pour beaucoup de malades, de ne point oublier la *cause* de la maladie avec la purgation.

CHAPITRE IV.

SECTION 1re.

APRÈS que les praticiens auront parfaitement reconnu la *cause* des maladies, ainsi qu'elle est expliquée dans cet ouvrage, ils n'auront plus qu'à s'occuper de la composition, de l'amalgame et de l'administration des purgatifs nécessaires à la guérison des malades.

C'est la chose la moins difficile que la composition

des évacuans propres à délivrer les malades de la *cause* qui les fait souffrir et qui peut les faire mourir, vu que les purgatifs sont aussi connus qu'ils sont généralement négligés dans le traitement des maladies. Il n'en est pas de même de leur administration, parce qu'on ne peut les bien diriger qu'au préalable on ne conçoive au mieux ce que c'est que la *cause matérielle* des maladies, et certes, on parait être bien en retard de ce côté. Cependant d'après ce que l'auteur de cette découverte et moi en avons écrit, on doit être au fait.

Les doses des purgatifs doivent être toujours réglées de manière qu'elles opèrent doucement et sans excès; elles doivent aussi être répétées autant de fois qu'il en est nécessaire pour arriver à la cure de la maladie. Toute médecine violente doit être sévérement proscrite.

La manière dont j'ai déterminé l'ordre de la purgation aux quatre articles de mon *Abréviation*, ainsi que les doses des évacuans, est conforme à ce que l'Auteur recommande. Pourquoi ne reconnaîtrait-on pas la nécessité de réitérer la purgation comme nous l'avons dit? Les guérisons que l'on verra en résulter seront autant de sujets d'encouragement. Le tems où l'on répétait la saignée jusqu'à vingt fois de suite est-il si reculé? Si on veut mettre en parallèle les effets de ces deux procédés différens, il n'est pas douteux qu'on ne reconnaisse les avantages de la purgation, et qu'on ne s'y attache pour toujours, par des raisons sans doute opposées à celles qui ont heureusement fait rejetter cette outrance de saignées, que l'on abandonnera, il faut l'espérer, bientôt tout-à-fait.

La SUPERPURGATION, admise ainsi que l'on y croit, n'a d'autre fondement que celui que l'on trouve dans un cercle de connaissances sans doute bien étroit; ce

mot exprime une crainte des plus illusoires, puisqu'on ne peut être trop purgé quand on est malade ; puisque la maladie qui n'est point détruite par un nombre même fort grand de doses purgatives, cède à un nombre excédant, soit du double, du quadruple plus ou moins. Le seul excès qui puisse être commis à cet égard, et que l'on peut toujours éviter, ce serait de donner aux malades des doses évidemment trop fortes, qui produiraient beaucoup plus d'évacuations qu'ils n'en peuvent supporter dans un jour ; mais ils n'en seraient que fatigués dans le moment, par l'effet de la secousse de la masse des humeurs, sur-tout quand ces matières sont très-gâtées, et plus tard il n'y paraîtrait plus.

Je ne dissimulerai point que pour opérer les guérisons qui sont au pouvoir des purgatifs, il ne faille être bien pénétré de son sujet, et avoir à cet égard une résolution bien énergique ; car il n'est pour ainsi dire point de moment où à défaut de cette résolution nécessaire, on ne serait contrarié et même empêché de faire le bien. Les effets des purgatifs sont si ignorés, il se passe tant de choses durant leur usage, tant de gens élèvent des incidens à l'occasion de ce qui peut arriver et de ce qui est toujours une nouveauté pour le plus grand nombre, qu'il faut, pour répondre à tout avec succès, être soi-même dégagé de tout préjugé, et bien persuadé de l'existence de la *cause* des maladies telle qu'elle est exposée dans cet ouvrage : il faut aussi en bien reconnaître les émanations, pour, toujours ou dans toute conjoncture, distinguer exactement ce qui est effet naturel, d'avec ce qui est produit par telle ou telle subdivision de la source ou *cause* matérielle des maladies.

La sérosite humorale, dont je ne peux trop parler, puisque c'est elle qui est toujours la cause efficiente des maux que nous éprouvons, ni trop en citer d'ef-

fets pour la faire comprendre, puisqu'en outre elle met souvent des obstacles à notre guérison : cette fluxion se rassemble parfois en telle quantité, et d'une consistance tellement âpre, sur le canal intestinal, qu'indépendamment de ce que j'en ai dit en parlant de la constipation, page 230, elle durcit non-seulement ce canal, mais encore les canaux filtrants qui lui sont contigus, au point qu'ils refusent toute dilatation et évacuation, quoique provoquées par des doses purgatives, renforcées, et même répétées de près. Dans une semblable rencontre, il n'est nul homme qui ne soit très-embarrassé, à moins d'une expérience consommée à cet égard ; car à l'aspect de cette résistance, et parce que la cause qui empêche alors le corps de s'évacuer comme de coutume, et avec les doses ordinaires, n'est pas connue, la première impulsion qu'en éprouve la multitude, c'est de croire et dire que depuis que l'on purge le malade, il ne doit plus évacuer, n'ayant selon elle plus rien dans son corps : ce sentiment général prouverait seul que la *cause* des maladies n'est point connue, et que les ressources de la purgation sont ignorées, si le fait n'était pas, trop malheureusement, d'ailleurs constaté. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de remarquer des résistances de ce genre, mais n'en ayant point vu de pareille à celle que j'ai éprouvée, je vais parler de moi-même.

Ce fut une maladie chronique que je portais depuis nombre d'années, qui me fit faire la connaissance de mon beau-père : j'étais tourmenté de douleurs, affligé de dépôt sarcomateux et d'ulcère, de plus, en affection nerveuse, et menacé d'une fin prochaine, en outre par une sorte de consomption. Je m'étais fait pour ma santé ce que j'avais pu, pendant nombre d'années, et je ne m'en étais pas alors rapporté à moi seulement. J'entrepris donc ma guérison,

et je suivais mon traitement selon l'ordre d'évacuation nécessaire en cas de maladie chronique, et tel que je l'ai décrit en l'art. IV de mon *Abréviation*; tout-à-coup, c'était le matin à mon réveil, je me sentis attaqué d'une douleur violente dans le ventre; je me levai pour prendre ma dose, mais il m'était impossible de me dresser; j'étais donc le corps ployé, le ventre sur les cuisses; j'avalai ma potion, et je comptais qu'elle me délivrerait bientôt de ma douleur qui augmentait toujours; il en fut autrement, plusieurs heures s'écoulèrent; n'éprouvant point d'évacuation, je pris une seconde dose, dans l'espoir d'aider à la première, nulle évacuation; j'en répetai une troisième, et ainsi plusieurs successivement: il faut remarquer que ces doses étaient tantôt purgatives et tantôt vomi-purgatives, en vue de me déprendre par une voie ou par l'autre; mais mes tentatives furent sans succès; j'usai de lavemens, même fortement purgatifs, toujours sans obtenir d'évacuation, et j'allais de mal en pire, le délire commençait à s'emparer de moi; je demandai les emplâtres vessicatoires aux jambes, mon beau-père me les appliqua; ces emplâtres étaient de circonférence à prendre depuis le jarret jusqu'aux chevilles du pied, et à embrasser les parties latérales comme la partie postérieure de la jambe. Ce fut lorsque ces emplâtres eurent attiré aux jambes la fluxion ou sérosité, qui par sa grande acrimonie crispait mes intestins, que libres alors, l'évacuation s'établit avec abondance, et par reprises très-multipliées. Je voudrais, pour l'utilité de ceux qui se croient fondés à contester l'absolue nécessité de la purgation, ou qui nient l'existence de la putréfaction des humeurs, et qui ne veulent point la reconnaître comme *cause* de tout état de maladie, eussent été là; ils auraient entendu le bel éloge que ma garde fit de ma première évacuation,

c'est le cas de dire que la matière était plus que *louable*; cette femme s'en apperçut en faisant le trajet nécessaire pour aller la jetter; c'était bien une peste qui faillit l'asphixier; elle se sentit suffoquée, et sa main allait lâcher prise, lorsque promptement, elle posa le pot, pour éviter un gâchis de nouveau genre. Cette femme, qui n'approuvait point trop mon traitement, parce qu'elle n'en conaissait point le mérite, fût forcée de céder à l'évidence, et d'avouer avec beaucoup de mes amis, que les plus importantes vérités en médecine étaient masquées par un grand défaut de connaissance du matériel. Mon corps ayant ainsi recouvré sa sensibilité ordinaire, je répétai la purgation dans la suite, et jusqu'à ce que la masse de mes humeurs en fût renouvellée. Ce traitement se composa d'environ cent cinquante doses purgatives, dans l'espace d'à-peu-près six mois; ces doses furent diminuées de force ou de volume, ainsi qu'elles en avaient été augmentées par rapport au défaut de sensibilité: C'est une attention dont il ne faut jamais manquer dans l'administration des purgatifs dont les doses doivent être proportionnées avec la sensibilité, ou avec le peu de sensibilité des parties motrices de la purgation. Comme on le voit, j'ai goûté à la sausse auparavant d'en servir à mes convives; si les goûts ne sont pas les mêmes, la qualité ne lui en reste pas moins. Ce récit me semble devoir suffire pour tracer la conduite qu'il faut tenir en semblable occasion.

On doit sans cesse avoir devant les yeux cet axiôme de vérité : que personne n'est malade *par dehors*, que tout le monde meurt *par dedans*, que la corruption termine l'existence de tous les êtres.....

Il importe sans doute beaucoup aux malades, de

se défier de la prééminence des traitemens, dont l'erreur sur laquelle ils peuvent reposer, cause tant de malheurs irréparables ; le malade qui sait reconnaître les moyens les plus efficaces possède un talent bien utile pour lui. La maxime de l'auteur est un jugement irrévocable ; aller contre cet axiôme, c'est abandonner son existence au hasard, ou si l'on veut, aux seules ressources de la nature. C'est livrer sa vie aux coups meurtriers, si plutôt que d'évacuer la *cause* de sa maladie, on répand le fluide moteur de cette vie ; c'est s'exposer aux mêmes dangers, si au lieu de se désempoisonner de la putréfaction qui a pris naissance dans les viscères, on s'abandonne à en rester surchargé, ou si l'on s'empoisonne au contraire avec les différentes compositions pharmaceutiques émanées du systême des absorbans, effet moins douteux encore, si ces prétendus remèdes sont tirés de la classe des poisons chimiques. Puisque la *cause* des maladies et celle de la mort sont internes, comme le principe par lequel nous existons ; puisque ces deux agens reposent ensemble dans le même lieu ; puisque les humeurs qui sont susceptibles par la dépravation dont elles sont passibles, de devenir la *cause* des maladies, tirent leur source de l'estomac et du canal intestinal, comme le sang qui est le moteur des fonctions vitales, tire son origine de ces mêmes viscères : c'est donc une bien funeste méprise de s'en rapporter à des topiques. Comment attendre le rétablissement de sa santé, de l'apposition sur la partie souffrante, de tous ces ingrédiens, dont en général se composent ces topiques, lorsque tout le monde en connaît assez l'effet pour savoir qu'on ne peut être sustanté, par l'application d'alimens extérieurement, ou sur le ventre ? l'effet est le même et la comparaison juste par conséquent.

Parmi les topiques, il en est un qui est souvent utile,

mais dont on abuse encore plus souvent ; c'est l'emplâtre *vessicatoire*. L'aptitude de cet emplâtre est d'attirer à lui la fluxion qui roule dans les voies de la circulation, dont partie est rassemblée et fait souffrir, ainsi qu'elle peut détruire un organe plus ou moins promptement, selon la sensibilité de celui-ci : son mérite est par conséquent de détourner cette sérosité et de l'empêcher de se porter où le sang l'a déposée, ou à l'endroit où elle s'est rassemblée, et de la changer de place. Mais ce topique ne peut évacuer la totalité de la sérosité, et encore moins les matières contenues dans les cavités d'où cette fluxion tire sa source ; c'est pour cela que les évacuans qui l'expulsent sont les seuls moyens qui guérissent, ainsi qu'ils sont indispensables pour cet effet. C'est également une erreur d'apposer ce topique à l'endroit où la douleur est fixée : c'eût été à tort si, par exemple, on me l'eût mis sur l'abdomen. Puisque ce topique attire vers lui la fluxion, c'est évidemment en surcharger la partie où on le pose, au lieu de la délivrer de la portion qui y est épanchée. On se trompe donc si, à l'occasion d'une douleur, je suppose à la partie postérieure de la poitrine, on met un vessicatoire entre les épaules, en vue d'attirer, comme on le dit, l'humeur au dehors : il devrait être su qu'il n'y a point de communication de la peau qui enveloppe notre corps, aux parties contenues dans l'intérieur des cavités. On ne doit point apposer d'emplâtre vessicatoire sans de suffisantes raisons, puisque ce moyen n'est point véritablement curatif, et parce qu'il est douloureux ; il faut pour s'y déterminer, avoir reconnu que la purgation ne peut délivrer assez promptement la partie affectée, ou lorsqu'ayant administré les purgatifs, on s'apperçoit qu'ils sont insuffisans, quant à présent pour le même but. Je n'accorde que deux endroits pour l'apposition des vessicatoires, les bras

et les jambes : aux bras pour affection à la tête, ou aux parties qu'elle renferme, les yeux spécialement; aux jambes, pour les maladies des voies supérieures et inférieures ou de toute l'habitude du corps. La violence de l'accident détermine si on apposera aux deux bras, ou seulement à l'un, aux deux jambes ou à une seule; dans ce dernier cas, on est toujours libre d'appliquer successivement le second emplâtre : bien entendu qu'il n'y a point de cas pour en mettre aux deux extrémités supérieures et inférieures dans le même moment. Plus de tems les emplâtres restent posés, plus ils attirent de fluxion; on ne doit les lever que lorsque le malade ne peut plus les endurer : c'est alors que la sérosité ainsi attirée, le dévore par sa chaleur brûlante, que l'on peut juger de sa malignité, et conséquemment reconnaître, avec la nécessité d'en délivrer l'individu, les dangers que sa vie a courus, jusqu'au moment où cette portion si malfaisante des humeurs dépravées a pu être retirée des parties organiques et motrices de cette vie menacée. Non-seulement il ne serait pas raisonnable d'ôter les emplâtres auparavant qu'ils n'eussent opéré, ainsi que l'on en conçoit les raisons, mais j'ai vu une malade qui était comme j'ai rapporté avoir été moi-même à l'égard de la nullité des doses purgatives, à laquelle les emplâtres furent apposés aux deux jambes; ce ne fut qu'après dix jours écoulés, que ces emplâtres prirent, et qu'il s'opéra une crise, c'est-à-dire des évacuations qui la remirent sur pied, de doublement désespérée qu'elle était. Dans le cas d'un tel retard, si c'était moi qui y fût, je demanderais, a l'appui de ces emplâtres aux jambes, l'apposition de nouveaux, et je recommanderais qu'on m'en chargeasse les cuisses Il est admissible que lorsque les emplâtres ne prennent point, et que le malade meurt, c'est parce qu'il avait le corps intérieurement

gâté, dès le moment que ces emplâtres furent apposés ; par conséquent, le danger est grand, si dans l'espace d'environ seize heures, les emplâtres ne se font point sentir fortement. Les emplâtres levés, on panse comme il est d'usage ; la purgation qui doit être pratiquée jusqu'à guérison, abrège de beaucoup la longueur ordinaire de ces pansemens. Quand il est nécessaire de faire porter pendant long-tems un emplâtre vessicatoire au bras, à l'occasiou de maux d'yeux ou autres à la tête, il faut prendre garde que le trop long séjour de cet emplâtre, ne ruine le bras, tant en lui ôtant sa substance, que par la présence de la fluxion sur cette partie qui la dessèche ; dès que l'on apperçoit cet effet, il faut sans différer, apposer un autre emplâtre à l'autre bras, et supprimer le premier. Mais si notre méthode était bien conçue et exactement suivie, on aurait rarement besoin de recourir aux emplâtres. On remarque par fois que l'âcreté des vessicatoires se porte au col de la vessie, de manière à arrêter le cours de l'urine ; j'ai vu des malades auxquels dans ce cas on levait l'emplâtre, qu'on ne réapposait qu'après qu'ils avaient uriné.

SCTION 2.

Dès que les humeurs se corrompent, on se sent malade ; c'est ainsi qu'on est bien averti de leur dégénération ; il faut sans plus attendre en faire l'expulsion, tandis qu'il n'y en a encore que la superficie de corrompue ; car, si on diffère, la corruption, généralement rapide, peut en atteindre profondément la masse, et la maladie faire de tels progrès, que les viscères en soient promptement pourris ou gangrenés ; c'est alors que le sang s'arrête, et que la mort devient infaillible et inévitable. Les médecines

doivent par conséquent se succéder, de manière à évacuer tout ce qu'il y a d'humeurs corrompues.

L'article premier de mon *Abréviation*, satisfait à ce qui a rapport aux précautions que l'auteur recommande, lors de l'avénement des maladies, avénement indicatif de la corruption des humeurs encommencée. Les subséquens articles de la même *Abréviation* indiquent positivement la marche des évacuations, qui doivent être pratiquées, pour arrêter les funestes effets de la putréfaction. Les cas de maladies rapides ou extrêmement violentes et meurtrières, sont prévus par l'article III de ladite *Abréviation*.

Par une conséquence toute naturelle qu'on n'a pas besoin de purgation, lorsqu'on se porte bien, elle est indispensable quand on se porte mal. Un malade a besoin d'être purgé tant qu'il souffre ; il est dangereux de ne purger que pour mettre les humeurs en mouvement, c'est-à-dire pour ne point nettoyer les viscères, et purifier le sang. Si on a pu dire que les médecines répétées brûlent ou usent le corps, c'est parce qu'on ignore la *cause* des maladies, et qu'on ne sait ni faire servir les purgatifs à la guérison des malades, ni en faire suivre les doses, selon le besoin de la guérison. Si évidemment ce ne sont point les matières sorties au commencement du traitement qui rendent malade ; si ces matières sont les moins malfaisantes comme étant moins anciennes que celles qu'elles couvraient dans les entrailles, ce sont incontestablement celles qui restent encore dans les

viscères, ou dans la circulation, qui font souffrir, et peuvent faire mourir, puisqu'elles sont plus gâtées que les premières. Il ne suffit donc point d'avoir diminué la quantité des humeurs, il faut en extirper la mauvaise qualité, autrement point de guérison. Les humeurs ne devenant brûlantes que par leur corruption, la partie de ces matières qui forme les subséquentes couches sur les viscères où elle séjourne, étant plus corrompue, lorsque la maladie est grave ou invétérée, et par conséquent plus chaleureuse que la partie qui formait la première couche, et qui a sorti aux premières évacuations, c'est immanquablement en augmenter la chaleur, je veux dire l'action de la sérosité brûlante, que de purger insuffisamment, et pour mettre en mouvement seulement la portion épanchée de cet agent destructeur, ainsi que la sérosité qui s'étant filtrée dans les vaisseaux, circule avec le sang. Il faut savoir vuider le corps malade de la totalité des matières devenues *cause* de maladie, pour guérir radicalement; car ce n'est qu'après que la nature en est entièrement débarrassée que, devenue libre, elle fait toutes ses fonctions, et alors qu'on ne ressent aucune douleur, l'on jouit de la vraie santé. Il ne faut pas perdre de vue que, jusqu'à ce qu'un malade, soit entièrement nettoyé des humeurs corrompues qui causent sa maladie, les humeurs nouvelles qu'il fait avec les alimens qu'il prend journellement, quelle qu'en soit la quantité, ne fusse qu'un bouillon,

se trouvent corrompues par ce qui reste d'anciennes dans ses entrailles ou dans ses vaisseaux. Par rapport à cette conjoncture, il faut répéter la purgation, de manière à atteindre et évacuer le fond de la corruption, afin que la nature puisse prendre le dessus, et la circulation se dégager de ce qui l'opprime, comme de ce qui menace d'arrêter le mouvement du sang. Il faut donc pour parvenir à l'entier renouvellement des humeurs, lorsqu'il y en a nécessité, comme dans les maladies ou traitemens de longue durée, si, par exemple, le malade fait journellement douze onces d'humeurs, qu'il en évacue au moins le double, sinon les purgatifs n'atteindraient point la dernière couche de ces matières, qui est immédiatement collée aux tuniques internes de l'estomac, des intestins, et autres viscères; de même qu'ils ne subtiliseraient ni n'expulseraient jusqu'à la dernière goute de la sérosité humorale, qui cause les infirmités, douleurs ou accidens qui sont l'objet de ce traitement.

Il résulte de ce que dit l'Auteur, que si pour la guérison d'une maladie récente, la purgation pratiquée comme je l'ai dit en l'Art. Ier. de mon *Abréviation*, n'est point suffisante, il faut suivre, et, en cela, l'on entre dans l'Art. II, qui est fait pour suppléer à l'insuffisance du premier s'il s'agit d'une maladie chronique, vieille ou invétérée, la conduite à tenir est tracée dans le quatrième Article. Si on conçoit bien la *cause* des maladies, et les progrès qu'elle a pu faire dans ceux des malades qui n'ont

point eu le bonheur de l'évacuer dès la perte de leur santé, on reconnaitra aisément la nécessité de répeter la purgation, autant que le dit l'Auteur, et comme j'en ai tracé la marche audit Art. IV de mon *Abréviation*. C'est sans doute parce que la *cause* des maladies, a été si généralement peu reconnue jusqu'à présent, que tant de gens ignorent comment et de quoi se compose l'individu de chacun, et se croyent toujours trop tôt suffisamment purgés, lorsqu'il leur reste encore beaucoup à faire à cet égard. Il est nécessaire que tout le monde connaisse la vérité; car, par ce moyen, l'homme intelligent, l'homme même seulement un peu sensé, sera toujours son meilleur médecin, et le plus solide défenseur de son existence, quand il sera instruit de la *cause* de ses souffrances, quand il saura se mettre en garde contre une mort prématurée, et lorsque son opinion assez forte pourra résister à l'influence de l'erreur, seule capable de lui offrir des moyens impropres ou insuffisans pour sa conservation. On ne peut être surpris de la nécessité de répeter autant la purgation, dans nombre de cas, particuliérement pour détruire les maladies chroniques, lorsqu'il est évident que la totalité des humeurs, ou la presque totalité de ces matières est atteinte du vice de la dépravation, et quand on sait reconnaître, comme on l'a dit d'après beaucoup de probabilités, que les quatre cinquièmes de notre individu se composent pour ainsi dire d'humeurs. En effet, prennant, d'après les auteurs de cette assertion, pour exemple figuré, un homme de la pesanteur de cent vingt-cinq livres, on lui trouve, par calcul physiologique, les quatre cinquièmes en fluide, c'est-à-dire, cent livres pesant; sur ce poids, on admet au plus trente livres, tant en pur sang que liqueurs émanées de ce fluide, pour la substance, le jeu, l'harmonie des différentes particules et des divers organes

dont se compose notre individu ; prélèvement fait de ces trente livres sur cent, il reste soixante-dix livres d'humeurs : l'autre cinquième se compose donc de parties solides, qui sont les os, les cartilages, les membranes, la chair proprement appelée, et la peau. Ces corps qui sont si gros, qui paraissent si pesans, sont effectivement peu de chose, ainsi que l'on en est convaincu, par la seule réflexion que cette masse n'est rien de plus qu'un assemblage de tuyaux adaptés les uns aux autres, et renfermant un fluide, comme on peut se le prouver par la partie de ce fluide, qui sort de telle piqûre que l'on fasse aux parties charnues avec la pointe la plus fine. Puisqu'il est évident que de tout ce qui entre dans la composition du corps humain, ce sont les humeurs qui sont les parties les plus corruptibles, et celles qui gâtent les autres en conséquence de leur dépravation ; puisqu'il est également certain, que c'est de la dégénération ou de la putréfaction de ces matières, que naissent les maladies ; puisque l'expérience apprend, que faute d'évacuer les humeurs dans le tems où il n'y en a encore que la superficie de viciée, la corruption qui avance en progrès, en peut pénétrer jusqu'à la totalité ; puisqu'en outre on ne peut nier que la masse des humeurs ne soit d'un excessif volume, ainsi qu'on s'en peut convaincre, en pratiquant l'évacuation de ces matières, dans des malades attaqués de maladies chroniques de dix à douze années, comme je l'ai vu nombre de fois, par des guérisons de ce genre, qui ont employé deux et trois années de traitement, pendant lesquelles trois à quatre cents doses purgatives ont été répetées : d'après tous ces faits de l'expérience, ou de cette pratique spéciale, il est donc incontestable, que lorsque la dégénération est arrivée au plus haut dégré d'accroissement, il faut, pour guérir, opérer par le moyen de la purgation réitérée, un changement

total de la masse des humeurs, contre une pareille quantité, que les malades récupèrent à même leurs alimens journaliers, et pendant la durée de leur traitement.

Mais de long-tems encore la vérité ne prévaudra contre l'erreur. Il n'est sorte de pointes, plus mal aiguisées les unes que les autres, que n'employent, d'une part, l'inexpérience, et de l'autre, la méchanceté, pour anéantir la vérité, s'il se pouvait. Ces esprits obtus, qui disent que la purgation use le corps, sont bien à plaindre de croire que la corruption le conserve. L'impéritie croit avoir fait une sortie bien combinée et bien vigoureuse, contre la vérité qui l'assiège, quand elle répand parmi la classe malheureuse ou malade, que purger beaucoup c'est user le chaudron à force de l'écurer; les auteurs de cette assertion pensent sans doute que la rouille conserve les objets qu'elle a attaqués. Ils devraient cependant savoir, puisqu'un peu de sens commun suffit pour le reconnaître, que pour éviter les méchans progrès de la rouille et ses effets destructeurs, c'est le même raisonnement que pour se défendre de la putréfaction, qui tue les malades par les dommages qu'elle cause aux viscères, faute de les en nettoyer, comme la rouille détruit certains métaux, pour avoir négligé de les en délivrer dès son apparition. Je crains pour la vie de ceux qui partagent ce système analogique entre la curure et l'usure, d'après lequel leur batterie de cuisine pourrait bien ne point être trop propre; ils feront cas, s'ils le veulent de mon avertissement, mais j'assure que je ne leur confierai point mes entrailles; leur manière de conserver leurs casseroles, et leur grande vénération pour la puanteur ou la pourriture, me paraissent également redoutables à la vie.

SECTION 3.

En suivant le principe que j'ai tracé, on pare sûrement aux dangers des épidémies; on ne peut craindre la pleurésie, le pourpre, la dyssenterie et autres maladies de ce genre ; mais pour cet effet, et dans ces cas dangereux, il faut purger le malade deux ou trois fois dans vingt-quatre heures, ce qui est indispensable dans ces circonstances périlleuses, où il faut apporter les secours les plus prompts, commençant par un vomi-purgatif, afin de décharger les premières voies, ensuite un purgatif qui n'agisse que par le bas, il faut ainsi répéter précipitamment jusqu'à ce que le malade soit absolument hors de danger, qu'il ait recouvré de l'appétit et du sommeil.

Larticle 3 de mon *Abréviation* est fait en conséquence de ce que vient de dire l'auteur ; en s'y conformant, on se défendra du péril dont on peut être menacé, ainsi qu'on sera promptement soulagé par la diminution de la douleur. Quant au vomi-purgatif, il ne faut point d'inattention pour les cas qui le réclament ; il faut au besoin se reporter à ce que j'en ai dit dans mon *Abréviation*. On embrasserait aussi bien la vérité que l'erreur, si la première avait pris le rang qui lui est dû. Dans une maladie aigüe, la pleurésie vraie, par exemple, on ne répugne point à quatre ou cinq saignées pour causer un grand préjudice : pourquoi ne préférerait-on point user, dans ce cas, de quatre ou cinq doses vomi-purgatives et purgatives, à raison de deux dans l'espace de vingt-quatre

heures, puisqu'il est certain que par ce moyen, beaucoup de malades qui succombent par les saignées, seraient au contraire sauvés; puisqu'en outre, un grand nombre se trouverait guéri, avec ce petit nombre de doses, puisqu'enfin le surplus n'éprouverait point cet état de convalescence, d'où la nature ne le tire presque jamais. Pour juger sainement cette différence de procédés, il suffirait d'être quitte de toute prévention, de tout esprit de parti. Il faut se défier de cette lumière, qui dans l'obscurité de la nuit, au milieu d'une forêt, nous fait tomber dans un précipice; il faut sur-tout se défier aussi de ces apparences trompeuses : elles séduisent et font des dupes comme elles se sont fait des partisans. Il n'est point d'homme qui ne soit convaincu de l'inutilité d'un traitement d'une semaine de durée, quand la maladie est de nature à ne durer que vingt-quatre ou trente-six heures pour tuer le malade dans ce court espace de tems, ainsi que cet accident est fréquent dans les tems d'épidémies; donc, tout le monde doit reconnaître, à moins d'obstination, que c'est comme il est dit en l'art III de mon *Abréviation*, qu'il faut opérer, faisant toujours la plus grande attention, que des doses qui n'opèrent point suffisamment, ne doivent point être comptées, et qu'elles doivent être suivies au bout de quelques heures d'une autre dose, dont la force puisse produire les effets nécessaires; et non pas en faisant de beaux discours, basés sur de profondes analyses, comme j'en remarque souvent à l'occasion de ces maladies, raisonnemens, qui, je l'avoue, m'indisposent beaucoup contre ceux qui nient l'évidence, et laissent mourir les malades, qu'on pourrait sauver par le procedé que je rappelle ici. Je ne saurais concevoir pourquoi il y a tant de gens qui font accroire aux malades qu'ils sont trop faibles pour être guéris; sans faire insulte à ces prédicans pour raison de l'erreur

dans laquelle ils sont eux-mêmes, je leur observerai cependant, qu'avec un peu de judiciaire, on reconnait que la *cause* de la faiblesse est la même que la *cause* des maladies : peut-on méconnaitre que ce ne soit à force d'affaiblir les malades, que les maladies les tuent ? Comment admettre que la putréfaction qui détruit tout, puisse affaiblir les malades par l'effet de sa sortie de leurs entrailles ? Si le talent de guérir était plus répandu qu'il ne l'est, on saurait parfaitement que la purgation n'affaiblit point véritablement ; on aurait reconnu que c'est l'évacuation du sang qui ôte la force ; on serait convaincu, que la faiblesse du malade, au commencement de la purgation, ou pendant l'usage de quelques doses purgatives, qui va quelquefois en croissant jusqu'à ce qu'il y ait assez de matières de sorties pour dégager la circulation du sang gênée par la fluxion dans les vaisseaux, cesse aussitôt que la *cause* de la maladie est considérablement diminuée ; on saurait qu'au moment où le malade est beaucoup soulagé, il est bien moins faible ; on observerait que plus il répète la purgation, plus il avance à sa guérison et reprend de force. On reconnaîtrait que l'état de prétendue faiblesse remarqué au commencement du traitement de quelques malades, est un effet du vuide encommencé, qui provisoirement favorise l'affaissement des viscères et des vaisseaux, par le rapprochement de leurs parois, jusqu'à ce que ces parties soient suffisamment dégagées pour reprendre leur ton naturel. Il est aisé d'appercevoir le peu de différence qu'il y a entre ce qui se passe dans ce dernier cas, et l'effet, par exemple, de la ponction au ventre d'un hydropique : c'est l'affaissement des parties habituées à être distendues qui le fait paraître très-faible, et qui oblige de suspendre momentanément l'écoulement de la matière de l'hydropisie ; mais ce n'est pas plus l'eau qu'on lui tire du corps, qui

l'affaiblit, car elle ne le sustante certainement point, que la matière évacuée par la purgation n'ôte la force d'aucun individu. On ne croit donc point affaiblir les malades par les sangsues ou la saignée, ni par la diète, en leur refusant la substance, lors même que la nature la demande...... Quelle contradiction, quelle erreur! Nier que l'expulsion de la masse des humeurs soit indispensable dans tout état de maladie, dont la *cause* consiste toujours dans la dépravation, et souvent dans la putréfaction la plus accomplie de ces matières, c'est, je ne puis le taire, le comble de l'aveuglement. Croire que ce moyen ou ce procédé puissent nuire, c'est manquer de la plus utile expérience : dire que les purgatifs sont mortels dans quelque cas de maladie aiguë, épidémique, ou dans quelqu'autre que ce soit, c'est méconnaître la *cause* des maladies en général et en particulier celle des maladies violentes, qui cependant se montre encore plus à découvert dans ces cas; et c'est exprimer qu'on ne connaît rien à ce qui a rapport à la guérison. Il n'y a pas de doute, que si on ne donne que quelques doses de purgatif, tandis qu'il en est nécessaire d'un plus grand nombre on ne fera rien de bien; si ces doses purgatives sont répétées tous les deux ou trois jours, dans les cas où il en faut administrer jusqu'à trois dans vingt-quatre heures, et davantage quand quelques-unes n'opèrent point, on ne fera qu'agiter ou irriter la *cause* de la maladie, et la rendre plus meurtrière : il ne suffit pas d'avoir fait beaucoup selon sa manière de voir, il faut avoir fait assez pour dégager les fonctions vitales, pour rétablir les fonctions naturelles, enfin pour empêcher que la mort n'en résulte; ce n'est pas non plus avec de l'émétique en substance ni des purgatifs gras ou opaques, que l'on délivrera l'économie animale des sérosités subtiles et corrosives qui l'affectent; il faut user des

évacuants liquoreux-incisifs, susceptibles en conséquence de se distribuer dans toutes les particules qui composent le corps humain; ces moyens sont connus, ils ne sont négligés que parce qu'on ne reconnaît pas la *cause* des maladies.

Dans les circonstances les plus ordinaires, il n'est point de maladie récente qui puisse durer plus de dix jours, si les malades sont secourus a propos; il y en a même beaucoup qui seraient guéris en moins de cinq jours, qu'un traitement trop lent n'empêcherait point qu'ils en meurent, lorsque la corruption fait des progrès rapides.

En se conformant à l'Article premier de mon *Abréviation*, l'assertion de l'Auteur sera généralement vraie. On sera encore plus sûr, si quand l'attaque de la maladie est brusque ou violente, on agit le premier jour du traitement, d'aprèss l'art. III de la dite *Abréviation*. Les maladies aiguës sont souvent d'aussi courte durée quand elles sont ainsi traitées, qu'elles pourraient être meurtrières, si on n'opérait point avec cette promptitude. Mais il est bien rare que par un effet de l'aveuglement géneral, il ne se trouve point assez de conseils pour induire les malades en erreur, et pour que le crédit du préjugé ne l'emporte point sur la vérité.

La *médecine*, pratiquée avec suffisance, s'administre à toute heure, à tout moment, le soir comme le matin; mais à jeûn autant que possible; cependant, dans le cas d'accident qui presse, on ne diffère pas.

Ce que j'ai dit à l'article *Régime* dans mon *Abré-*

viation, page 78, instruit assez sur la manière d'administrer les différentes doses d'évacuans, dans tous les cas qui se présentent, et lorsque les circonstances ne permettent point d'attendre, ou quand les malades ne peuvent ou ne veulent les prendre le matin. On peut prendre les doses le soir, se coucher et dormir; elles réveillent et font leur effet la nuit, et cela sans aucune crainte. Ces prétendues préparations d'usage pour avaler une médecine qui ne nettoye point, n'ont ici aucune utilité réelle; elles ne sont propres qu'à faire perdre un tems précieux.

Dans les maladies chroniques les purgatifs résineux doivent être préférés aux purgatifs gras, parce que ceux-ci ne sont pas suffisans pour détacher les matières tenaces qui causent ces sortes de maladies, ni pour expulser la sérosité qui est mêlée avec le sang.

Les évacuans dont j'ai parlé dans mon *Abréviation* satisfont à tout état de maladie; participant des purgatifs résineux, il suffit, pour cet effet, de se conformer à ce que j'ai dit à l'égard de la force des doses, qui doivent être successivement augmentées au besoin, c'est-à-dire, pour qu'elles produisent dans la suite, comme au commencement du traitement, le nombre d'évacuations que je recommande aux pages 75 et 77, article des doses des évacuans.

Dans tous les cas, il est toujours très-avantageux pour les malades de faire la *médecine* en petit volume, et d'en rendre les doses faciles à prendre, avec le degré de force suffisante pour qu'elles produisent les évacuations convenables, afin d'opérer la guérison des malades; on doit faire attention que l'excès de

boisson rafraîchissante, pendant l'effet d'un purgatif, est nuisible, puisque ce n'est que par ce qui sort de corruption du corps d'un malade, qu'il se trouve guéri.

Ainsi qu'on a pu le remarquer à l'article des *doses*, elles sont d'un volume beaucoup au-dessous de celui des médecines les plus communes ; quant aux boissons, je m'y suis expliqué clairement.

SECTION 4.

Comme je n'écris que pour les praticiens ou gens qui ont des connaissances, je croirais leur manquer de respect, si je me permettais de leur dire quelles sont précisément les drogues qu'ils doivent employer pour la composition des remèdes nécessaires à la guérison des malades ; les purgatifs, quoique multipliés, sont assez connus, pour que chacun en fasse son choix. Au surplus, ceux qui auraient besoin de renseignemens sur cette partie, ont l'avantage de pouvoir recourir à l'Auteur.

Le chirurgien Pelgas savait bien, quand il a mis au jour son ouvrage, qu'il n'avait point à proclamer une découverte en pharmacie ; il savait aussi que les gens de l'art, c'est-à-dire les médecins, chirurgiens et pharmaciens, n'ignorent pas plus la nature des purgatifs que leur nomenclature : les purgatifs sont connus depuis plusieurs siècles ; seulement il a reconnu et fixé l'objet de ces évacuans, le parti qu'on en peut tirer, les ressources qu'ils offrent contre nos infirmités, contre la mort prématurée ; et c'est sur cet objet es-

sentiel, dans la reconnaissance duquel consiste sa découverte, qu'il a insisté, comme j'y dois persister, à moins de manquer de bonne foi. Il a vérifié aussi par sa pratique, qu'on ne peut être GUERISSEUR, si je peux ainsi m'exprimer, à moins d'opérer avec ses propres moyens, confectionnés, préparés et dirigés par soi-même ; il a comparé les avantages qui en résultent, avec les succès des moyens de l'opérateur manuel : on ne peut méconnaître la justesse de comparaison, d'après l'impossibilité physique où serait ce chirurgien de prêter son intelligence, son coup-d'œil, sa main, pour exécuter l'opération qu'il aurait jugé nécessaire. D'ailleurs c'est une profession que de préparer des médicamens ; il faut en avoir fait l'apprentissage sous un maître instruit et prudent, et c'est une propriété qui appartient à celui qui l'a acquise par ses travaux ; en outre, en peut-il être d'une composition qui opère ostensiblement, comme il en est ordinairement de quelque tisane, de quelque topique, qui ne produisent aucun effet, ou qui ne font ni mal ni bien, quelle qu'en soit la préparation? Il importe peu que cette faculté soit départie au vulgaire ; mais il abuserait infailliblement du pouvoir de composer des purgatifs : la preuve en est fréquemment donnée, entr'autres, par ceux qui prennent la coloquinte infusée dans du vin blanc; ils en sont si vigoureusement tranchés qu'ils évacuent une quantité de sang, en place d'humeurs dont ils ont voulu se purger....... Les mêmes motifs de prudence qui ont dirigé l'Auteur doivent me guider aussi.

Persuadé que les découvertes utiles appartiennent à la société, et que c'est m'acquitter envers l'humanité que de mettre au jour un principe duquel émane le plus précieux de tous les talens, je n'ai plus qu'à désirer, pour qu'il

produise tout le bien dont il est susceptible, qu'il soit assez compris pour être accueilli.

Je connais des hommes de beaucoup de mérite qui refusent d'admettre que l'Auteur ait proclamé une découverte ; ils reconnaissent bien la vérité de son assertion, mais ils allèguent qu'il est impossible que tous les gens de l'art, et particulièrement les anatomistes célèbres, n'ayent point vu la cause des maladies telle que l'Auteur l'a expliquée ; ils prétendent encore que la méthode ordinaire ne diffère de celle-ci que quant à la manière d'évacuer cette *cause* des maladies. Il y a, disent-ils, des praticiens qui la voyent dans le sang, raison pour qu'ils répandent ce fluide ; les uns espèrent l'évacuer par les sueurs ou la transpiration, ils procèdent en conséquence ; les autres par les urines, ou au moyen des diurétiques et apéritifs ; plusieurs fondent leur espoir sur les emplâtres vessicatoires, les cautères, les ventouses, les sétons et autres moyens externes : j'ajouterai que le plus grand nombre des praticiens laisse à la nature le soin de se guérir elle-même, et que cette manière d'agir est diamétralement opposée à celle par laquelle on peut guérir. Je pense que c'est faire une découverte, qui a même un grand mérite, quand on trouve, pour conduire au pays qui déjà est connu, un chemin plus sûr et plus raccourci que celui qui existait auparavant, et je ne conteste point la découverte de ce pays à celui qui le premier a su le trouver. Je pense aussi qu'on ne peut refuser au chirurgien Pelgas d'avoir même trouvé le pays avec le véritable chemin qui puisse y conduire le plus directement ; mes moyens pour le soutenir sont des plus péremptoires, je les prends où tout le monde peut les voir : tout traitement qui n'est pas en rapport direct avec l'évacuation de la *cause* matérielle des maladies, prouve que celui qui le di-

tige n'est pas bien instruit de la consistance ni de l'origine de cette *cause*. Comment se conduit-on en général ? On agit d'après des données incertaines, on fait dans l'occurrence comme ont pratiqué les prédécesseurs en semblable circonstance. On calcule comme celui qui peut présumer qu'il existe un lièvre gîté en quelque part ; il le cherche toujours pendant long-tems, très-souvent il perd ses peines, et jamais il n'est aussi sûr que celui qui sait où est le gîte auparavant de saisir son arme pour aller tuer la bête...... Si on reconnaît bien la *cause* des maladies, si on en conçoit la source, si on se rend parfaitement raison de ce que c'est qui fait souffrir, n'importe en quelle partie du corps, enfin si on a bien compris ce que c'est que la *sérosité*, d'où elle tire son origine, comment elle est parvenue à la partie affectée, et pourquoi ou comment elle y fait douleur, on ne marchera point, comme l'on dit, par quatre chemins, ou on ne fera point de tout un peu, selon qu'il est d'usage, on prendra la voie de la curation ; on purgera entièrement le malade de la *cause* de ses souffrances, seul et infaillible moyen de le guérir, et toujours en très-peu de tems, supposé qu'on n'ait pas laissé à la maladie celui de trop s'invétérer : voilà qui est positif et plus important que l'opinion de ceux qui admettent ou qui contredisent que ce soit d'une découverte dont on les entretient. Moins malheureux, ils seront, ainsi que tous les malades qui apprendront à se rendre favorable cette méthode curative, et si toujours ils savent écarter tout traitement ou procédé insuffisans, ou capables de leur nuire dans les circonstances fâcheuses où ils peuvent se trouver ; ma satisfaction en sera mieux alimentée qu'elle ne pourrait se repaître à même la gloire d'une découverte, supposé que j'en fusse l'auteur : j'aime à faire le bien, et c'est parce que je crois y parvenir plutôt et plus sûrement que j'entre dans autant de détails.

Nul autre que moi n'ayant encore pratiqué d'après le principe que j'énonce, beaucoup de personnes qui aiment à raisonner sur ce qu'elles ne connaissent point, blameront sans doute ce qu'elles ne pourront apprécier ; il est possible même que l'explication que j'ai faite de la *cause* des maladies et de celle de la mort, ainsi que de la manière de guérir sûrement, fasse naître des critiques qui nient la vérité malgré qu'elle soit palpable, matérielle et bien visible. Pour fermer la bouche à certains raisonneurs, j'ai heureusement à ma disposition le moyen assuré que voici : Je suppose cent personnes attaquées de maladies réputées incurables, radicalement guéries d'après ce principe infaillible, connues de mes antagonistes, car j'en ai peu qui ignorent mes œuvres, n'en est-ce point assez pour obliger au moins ces petits frélons d'amphithéâtres à reconnaître que la science utile est ailleurs que dans le manche d'un scapel. Cette preuve de l'utilité de mes découvertes peut s'acquérir par-tout avec le tems, et en attendant que l'antagonisme, la jalousie, la fureur même, en montrent une pareille, je leur en opposerai une autre qui existe à Nantes et aux environs, où tous ces discoureurs peuvent compter des cures de ce genre jusqu'à mille et plus.

L'Auteur aurait pu envoyer les incrédules ou mécréants dans les ci-devant provinces du Maine, de l'Anjou, du Poitou, de la Bretagne pour y faire un

recueil de ses guérisons. Il y en a de toutes les espèces et en assez grande quantité pour leur prouver que sa méthode n'excepte aucune maladie. On pourrait apprendre dans ces contrées que s'il n'a point rendu plus de services encore à la classe malade, ç'a été la faute de l'ignorance et de la méchanceté, qui lui ont plus coûté à vaincre que les maladies réputées incurables ou mortelles, qu'il guérissait néanmoins, malgré les préjugés et les efforts réunis de tant de gens d'opinion contraire. Ses débuts ont eu fortement à combattre; ses succès, en lui conquérant des amis, lui suscitèrent des ennemis, et l'amour-propre de l'insuffisance blessé, est un sujet de guerre qui dure pendant long-tems. La ruse est souvent l'arme qu'employe le moins fort; il observe et saisit avec intrépidité toutes les circonstances qu'il croit pouvoir lui être favorables; la jalousie est un puissant stimulant, qui tient souvent du fanatisme; malheur à celui qu'elle menace, plus à plaindre qu'à blamer est peut-être celui qui en est tourmenté, car ce doit être une cruelle maladie. En me laissant ses découvertes et sa pratique, mon beau-père m'a sans doute fait succéder aussi un peu aux désagrémens du même genre que ceux qu'il a pu essuyer; quoi qu'il en soit, je renouvelle souvent à sa mémoire, l'expression de ma vive reconnaissance, notamment à chaque fois que j'ai le bonheur d'arracher à la mort un malade généralement désespéré, abandonné même, ou de délivrer de ses cruelles souffrances celui dont les traitemens à cet effet ont été jusqu'alors infructueux, et d'après une aussi douce satisfaction, je me sents la force d'avoir raison seul, ainsi que je l'aime mieux, que de déraisonner avec tant de gens. Malgré le clabaudage de ces grands ignorans, qui sont assez scientifiques pour prononcer d'après les préjugés les mieux étayés, mais auxquels il ne manque rien moins

qu'une longue vue pour juger sainement, défunt Pelgas guérissait annuellement de mille à douze cents malades, un assez grand nombre pour rien, et le surplus à peu de frais; plus je le dépasserai à cet égard, plus je me croirai heureux et dédommagé, comme il l'a été des déboires d'un hargneux antagonisme.

Que d'injustices envers le talent de guérir seront commises encore, tant que cet art ne reposera point sur des principes vrais; que de maux on n'évitera point, tant que certains usages ou préjugés resteront en vigueur. L'esprit public, en ce qui concerne la guérison des malades, s'oppose tellement a ce but de l'art, que généralement, on croit si bien que les maladies doivent durer long-tems, qu'on semble vouloir qu'il en soit ainsi. Tandis qu'il est vrai qu'à la faveur de cette méthode, son auteur guérissait les malades en quelques jours de traitement et par centaines, à des époques où il y avait beaucoup de maladies, contre un très-petit nombre qui se faisait traiter autrement, et pendant plusieurs mois, et même plusieurs années, l'erreur lui en contestait le mérite, l'imposture alléguait que ces maladies étaient légères, et la mauvaise foi s'efforçait d'en tirer la preuve de ce que ces maladies avaient cédé à quelques doses purgatives. L'opinion publique ainsi trompée, il se trouvait même jusqu'à un certain nombre de témoins occulaires, qui ne concevait pas que ces purgatifs détruisaient promptement les maladies, parce qu'ils en attaquaient directement la *cause*, ainsi qu'ils l'évacuaient. Cette fausse manière de voir est tellement générale, qu'on juge souvent l'habileté du praticien d'après la durée de la maladie : en effet, plus le malade a couru de dangers, plus il a resté dans un état inquiétant, plus on croit que sa maladie était difficile à détruire. Trente à quarante visites de méde-

cin, surtout quand elles ont lieu deux ou trois fois le jour, donnent beaucoup de relief à la science médicale aux yeux de ceux qui aiment l'importance. On ne voit pas que ç'a été la faute du traitement, qui n'a point expulsé la *cause* de la maladie, dès son apparition. On est, je dois le dire, aveuglé à cet égard; si cette vérité pouvait déplaire, ce que je ne pense pas, j'invoquerais pour ma justification, l'utilité de tous, qui est mon unique mobile, et le seul objet de mes vues. On peut parfaitement posséder la science de son état, on peut être rempli de connaissances et de belles qualités, et ne point posséder la *clef des guérisons*. Les découvertes ne sont souvent dues qu'au hasard; personne n'étant obligé d'inventer, nul ne démérite pour n'avoir point rencontré l'occasion favorable à l'acquisition de connaisances ultérieures.

Section 5.

Malgré le génie des démonstrateurs célèbres qui ont décrit ce qui concerne la structure humaine, et nonobstant les soins et l'érudition des docteurs profonds en latin, grec ou arabe, qui ont grossi la bibliothèque médicale de leurs ouvrages, les fonctions vitales n'ont cependant pas cessé de rester imparfaitement connues. Ce manque d'avoir assez approfondi, est la seule cause qui ait toujours retardé les progrès de l'art; c'est mon heureuse conception des fonctions vitales, qui m'a fait reconnaître la *cause* des maladies et celle de la mort; et la pratique m'a conduit à la guérison des ulcères, douleurs et maladies habituellement réputées incurables, ainsi qu'elle m'a donné les moyens

d'éviter des maladies chroniques, par la curation prompte et certaine des maladies récentes : de même qu'elle m'a appris à vaincre les maladies aiguës, celles qui résultent de la contagion, lors des épidémies, des endémies, ou autrement, et des réussites multipliées m'ont successivement fortifié.

Le chirurgien Pelgas n'a pu traiter son sujet sans taxer d'insuffisance beaucoup de médicamens qui sont ordinairement employés au traitement des maladies ; il n'a pu faire autrement d'exprimer, que la confiance dont jouissent ces moyens provient uniquement d'un retard d'ultérieure expérience, que ses conceptions et sa pratique lui ont fait acquérir ; il a dû signaler d'autres moyens, ainsi que les procédés, qui réunissent à ce caractère d'insuffisance l'aptitude de nuire ou préjudicier à la santé comme à la vie des malades : mais en mettant au jour des connaissances qui manquaient à l'art, ou qui avaient été négligées ou peu senties, il n'en honorait pas moins la mémoire des grands hommes auxquels on est redevable de tant de choses utiles ; et si de ce que j'ai adopté sa méthode, quelqu'un en concluait que ma considération pour les praticiens de nos jours fût moindre que la plus haute qu'ils peuvent inspirer, par leur zèle, leur sagacité, et toutes les qualités dont un grand nombre se trouve revêtu, je serais blessé des coups de cette erreur ou injustice, et je ne pourrais leur opposer que la sincérité de mes protestations à ce contraires.

Attaquer des procédés comme des usages auxquels le préjugé sert de bouclier, c'est se mettre avec les partisans de la chose régnante, dans un état de guerre des plus redoutables ; mais comment substituer la vérité à l'erreur, sans ne rien blesser dans ce cas, et

sans s'exposer soi-même aux dangers de la résistance, que celle-ci oppose presque toujours sans ménagement même pour la plus haute évidence. J'insiste sur le principe que mon beau-père a posé à l'appui de son systême, et que je me suis efforcé de développer; je ne prétends point faire étalage de talens à ressusciter les morts, mais si je me suis bien fait comprendre, sa méthode atteindra le but le plus avantageux sous le rapport de la conservation de l'existence ou de la guérison des malades. Considérée sous le rapport de l'économie, cette méthode est encore des plus méritantes; la promptitude de guérison qu'elle assure, si elle est bien entendue, met les malades à l'abri de ces dépenses ou préjudices toujours trop considérables, qui résultent nécessairement de la longue durée des maladies, si souvent éternisées et tellement ruineuses, que fréquemment l'on remarque des familles avoir perdu leur fortune, au moment qu'elles perdent en outre leurs principaux soutiens. D'autre part, les moyens que notre méthode prescrit, sont peu dispendieux; la facilité comme la faculté qu'ont les malades de se les administrer, le plus souvent sans l'aide de personne, évitent beaucoup de frais; quantité de futilités ou choses inutiles que cette méthode rejette sont encore des objets d'une grande épargne; et si, par mon résumé, sous le titre d'*Abréviation*, qui me parait avoir rendu cette méthode d'une exécution tellement facile que je la crois à présent à la portée de presque tout le monde, il se pouvait que je fisse autant de bien que la vérité démontrée en peut procurer, et que j'évitasse autant de maux que l'erreur en produit, je serais véritablement heureux, car mes desirs et mon dessein seraient accomplis.

Il existe une classe d'hommes, très-nombreuse sans doute, à laquelle il ne manque certainement, pour qu'elle soit très-souvent et avec beaucoup d'avantage

le médecin d'elle-même, que la clef ou le principe que lui donne ce traité; à l'aide de cet ouvrage, il n'est point d'homme un peu sensé qui ne puisse être son docteur, celui de ses enfans, ou qui ne rende d'importans services aux malades, s'il en a embrassé la profession. Mais je ne me dissimule pas qu'il en existe une autre qui vraisemblablement ne connaîtra même pas cet ouvrage, parce que je n'ai point la prétention de l'élever à sa hauteur; elle se compose de trop de gens qui n'aiment point la simplicité, ou auxquels il faut selon l'étiquette ou le ton reçu, des médecins, qu'ils choisissent à même la quintescence, ou parmi ceux qui sont les mieux manièrés sous tous les rapports, et recommandables en conséquence de leur profonde érudition. Les médecins sont au moins généralement trop réservés pour entretenir les malades de la *cause* des maladies, ou de ce qui est dans le corps de ces malades qui les fait souffrir : ils sont au moins aussi trop polis pour aller dire à qui que ce soit que son corps renferme une corruption, et que c'est la matière gâtée qu'il faut évacuer pour guérir, sinon elle pourra causer la mort par lésion de parties internes. Malgré la fréquence de cet événement, par défaut de précautions analogues, on est toujours trop circonspect à cet égard; d'ailleurs un tel langage serait contre les règles; il blesserait l'oreille des superbes : des divinités ne sont ni corrompues ni corruptibles dans leurs humeurs; passe pour certains êtres qu'elles mettent au-dessous d'elles. Ainsi qu'on donnera peut être toujours la préférence au beau sur le bon, à la curiosité factice sur l'utilité réelle, de même on préférera, je le crains, pendant bien des années encore, les palliatifs aux curatifs, et en conséquence, on aimera mieux mourir d'après les formes du suprême bon ton, que de prolonger son existence par des moyens simples, naturels ou apparte-

nans au raisonnement le mieux appuyé, reposant sur la vérité la plus palpable : être inhumé, comme l'on dit, avec les honneurs de la guerre, c'est bien plus beau que d'être obscurément enterré.

Il ne peut répugner au grand monde, ni à tous ceux qui en veulent être (il y en a beaucoup) de s'entendre dire : votre maladie est *sthénique*, ou ce qui revient au même, elle provient de trop de vigueur ; votre maladie est *asthénique*, ou, ce qui est la même chose, elle provient de faiblesse. Voilà qui est consolant, même sous deux rapports. Celui qui meurt de maladie *sthénique* doit être par conséquent un *mort vigoureux*, c'est quelque chose....... A l'autre, dont la maladie provient, dit-on, de faiblesse, on peut lui faire espérer une révolution tellement heureuse, qu'au moment même des plus grandes craintes pour sa vie, sa maladie se changera en sthénique ; ainsi il attendra l'événément avec d'autant plus de sécurité, qu'il est de mode de ne point faire attention, que la faiblesse des malades n'a d'autre cause que la *cause* matérielle de leurs maladies, la même qui leur ôte la vie, faute de l'avoir évacuée, comme elle leur a enlevé la force, parce qu'on ne l'a point expulsée dès l'avènement de la maladie. Mais ces mêmes malades seraient vraisemblablement révoltés plutôt que convaincus, si j'osais me permettre de leur expliquer la vérité. Ils ne concevraient point que la maladie *asthénique* n'a d'autre *cause* que celle dont je viens de parler ; ils n'admettraient pas davantage que la maladie *sthénique* a pour *cause* interne leurs humeurs fortement dépravées ou putréfiées, qui, comme telles, ont produit une sérosité extrêmement acrimonieuse ou brûlante ; ni que cette fluxion peut faire ressentir la douleur la plus violente, produire la fièvre la plus véhémente, l'inflammation la plus caractérisée, l'irritation la plus forte, et tous désordres de ce genre,

dont la cause a été attribuée par des savans, à un excès de vigueur dans l'individu attaqué de la maladie appellée *sthénique* par ces mêmes auteurs. On aurait bien tort d'ajouter quelque foi à cette assertion ; ses auteurs se la sont permise sans doute en jugeant d'après leurs efforts d'esprit, ou parce qu'ils en avaient trop, et en en identifiant l'excédant avec le caractére des maladies inflammatoires. Ces mêmes malades aimeraient mieux se laisser mourir que de prendre un certain nombre de potions purgatives pour se guérir, la plupart très-promptement ; les uns, en chassant de l'habitude de leurs corps par la purgation, la masse de matières corrompues et la fluxion qui les débilitent progressivement depuis le commencement de leurs maladies, et qui faute d'être évacuées, finiront par les anéantir tout-à-fait ; les autres, en purgeant leur individu de la putréfaction corrosive qui, autrement, leur endommagera les viscères, arrêtera leur sang et leur causera la mort. Ce procédé ou ce moyen les dégoûterait probablement ; ils se croiraient morts, tandis qu'ils se sauveraient infailliblement. Ils préféreront un *régime*, ordonné avec beaucoup d'apparence de combinaison, de science et de calculs, tant à l'égard des alimens que sous le rapport de l'exercice, au seul moyen curatif qui puisse exister ; il est bien plus beau, bien plus grand, beaucoup plus élevé de se promener à cheval, en voiture et d'attendre qu'il plaise à la nature de se guérir, que d'aller à pied à sa garde-robe, s'y vuider de la puanteur, de la putridité et de toutes déjections croupissantes qui tuent tant de malades, parce qu'on n'a pas reconnu l'efficacité du moyen qui peut les en délivrer et leur éviter ce malheur. Ainsi tant de victimes de l'insuffisance et de l'erreur passent un reste d'existence dans des maux que l'on pourrait curer, que l'on adoucit seulement et quelquefois, et auxquels on tâche de

faire diversion au moral, par des variations mutipliées autant que le génie peut y suffire; on tourne autour du point essentiel, on semble ne point l'appercevoir, on ne l'attaque point, le malade meurt !..... Passe cette conduite vis-à-vis seulement des malades dont l'incurabilité est avérée, soit parce que l'âge avancé, ou la vieillesse sont des obstacles insurmontables, soit parce que leurs maladies n'ont pas reçu en tems propice l'application des moyens curatifs, soit parce qu'après en avoir tenté l'usage, on a reconnu l'impossibilité de réussir à une guérison radicale; voilà le seul cas où les palliatifs soient fondés en raison.

SECTION 6.

Il me reste encore quelques observations omises dans le corps du Traité; au risque d'une répétition je les ajoute ici. En parlant des bains, nous en avons cité les mauvais effets; mais pour en mieux faire sentir les inconvéniens, j'ai cru devoir appeller l'attention de tous ceux qui en usent, sur ce qui se passe durant leur séjour dans l'eau. Commençons par le bain chaud. N'est-il pas vrai qu'un instant après l'immersion, les veines apparentes deviennent saillantes, et que cet état va en croissant? Pourquoi cette augmentation de grosseur, sans doute relative aux plus petits vaisseaux comme aux plus gros? C'est d'abord la chaleur qui dilate les tuniques de ces vaisseaux; en second lieu, c'est indubitablement parce qu'ils contiennent alors une plus grande quantité de fluide qu'auparavant, qui en agrandit le diamètre. Pourquoi cette surabondance de fluide, si ce ne sont pas les cavités qui se sont déchargées de la partie fluide des humeurs qu'elles renferment? L'évanouissement dans le bain, que l'on remarque, n'a d'autre cause que cette surabondance qui intercepte la circulation du sang. Retiré du bain,

les vaisseaux reprennent insensiblement leur état naturel ; on voit les veines se rétablir comme auparavant de se mettre au bain. Pourquoi ? L'absence de la chaleur fait cesser la dilatation, et le sang refoule la portion fluide des humeurs, qui doit nécessairement retourner d'où elle est venue. C'est parce qu'il en est autrement que l'usage des bains est nuisible : c'est parce que le sang, gêné dans son mouvement, se dégage en déposant les humeurs fluides sur quelque partie, et c'est parce qu'une portion de ces humeurs s'est infiltrée dans le tissu des chairs, dans celui des membranes tendineuses ou nerveuses, et même jusqu'au périoste et les corps osseux, par l'effet de la dilatation des vaisseaux les plus déliés, et encore parce que cette matière n'a pu se raréfier pendant le retour des vaisseaux vers leur diamètre naturel, que l'on remarque des accidens de toutes espèces à la suite des bains, et quelque fois si prochains, qu'il n'est pas sans exemple que des individus se soient trouvés perclus au sortir du bain. Le bain froid produit des effets opposés, c'est-à-dire, qu'il resserre au contraire les vaisseaux ; il renvoye donc, vers les cavités, les humeurs fluides existantes dans la circulation au moment où l'on se met dans ce bain froid. L'état du sang est nécessairement le même dans ce cas, que dans celui où le bain chaud a fait s'infiltrer avec lui ces mêmes humeurs ; incontestablement cette répercution donne lieu à un engorgement, qui peut arrêter tout-à-coup le mouvement du sang, et causer subitement la mort, ce qui n'est pas sans nombre d'exemples : en outre, la fluxion qui se trouve saisie dans les vaisseaux déliés, et dans l'impossibilité de raréfaction, ne peut que donner lieu à des accidens graves. Sous tels rapports que l'on envisage les effets de ces deux bains, on n'y voit que dangers ; on n'y remarque que le moyen d'invétérer les maladies, les

douleurs, et autres affections, et de les rendre incurables. Comment seraient-ils curatifs ? Font-ils sortir des corps malades les matières qui causent les maladies qui en déterminent ordinairement l'usage ? Non sans doute. D'après ces explications et la vérité de l'assertion, les bains ne doivent être employés que pour la propreté, et encore je ne peux trop recommander de ne rester dans l'eau que le tems qui suffit pour se laver ; je conseille en outre d'accélérer cette opération : ceux qui se trouvent bien dans l'eau, qui y prennent même du plaisir, et qui y restent en conséquence, ne connaissent point assez les effets des bains.

Malgré ce que nous avons écrit contre la saignée, je pense bien qu'il y aura encore pendant long temps, des personnes qui se laisseront prendre au soulagement trompeur, et par conséquent préjudicable qu'elle donne assez souvent, au risque de le payer cher dans la suite; il en pourra être à cet égard, comme des spéculations de ceux qui préfèrent jouir actuellement, au risque de mourir de faim plus tard, que d'économiser pour quand ils seront vieux, ou lorsque la nature ou le hasard cesseront de leur être aussi favorables. J'ai dit, page 235, que la sortie du sang des vaisseaux était accompagnée d'une portion de la sérosité humorale, et que c'était à l'évacuation de cette portion de fluxion, cause prochaine de la douleur et de tous désordres dans la circulation, que l'on devait le soulagement que la saignée procure, quand elle ne tue point à l'instant même ; c'est cette partie fluide des humeurs qui, selon le degré de dépravation de ces matières, donne au sang cet aspect qu'il présente dans le vase qui l'a reçu des veines, et qui fait encore dire que ce fluide est gâté, qu'il est mauvais, qu'il est échauffé, brûlé, âcre, épais, noir et autres assertions qui se ressentent beaucoup de ce tems où l'on était

dans la ferme persuasion que le pus était formé par le sang, ou, ce qui revient au même, que le sang de ceux qui ont des abscès, des plaies et ulcères, se tournait en pus. Il faut espérer que toutes les erreurs existantes disparoîtront comme celle-ci a fait place à la vérité. Le sang peut être surchargé de matières gâtées, qu'il faut évacuer promptement, de peur qu'elles ne le gâtent aussi, car les ressources de l'art sont inutiles et sans efficacité, quand le moteur de la vie est corrompu, puisqu'au moment où notre sang est arrivé en cet état, nous perdons ou nous avons perdu l'existence.

Les sangsues suppléent la saignée. Il y a beaucoup de gens qui les croient moins meurtrières. On débite qu'elles tirent le mauvais sang : on les suppose d'un mauvais goût, on a grand tort. Les sangsues sont bien la plus mauvaise trouvaille qui ait été faite ; non seulement leur effet est le même que la saignée, par rapport à l'évacuation du sang, mais en outre, il survient souvent nombre d'accidens à la place de leurs morsures : elles fixent au mieux la fluxion sur la partie affectée, et rendent la maladie presque toujours inguérissable. J'ai vu et j'ai guéri des ulcères de différens genres, qui avaient succédé à la piqûre de la sangsue. Il me semble déjà entendre dire que cette sangsue était vénimeuse ; on se trompe encore si on a cette pensée. C'est au contraire parce que les sangsues exercent une lézion à la partie qui les a reçues, lézion que l'on peut comparer à celles qui résultent, ainsi que je l'ai dit, page 226 et ailleurs, de causes externes, coups, chûtes, blessures, etc. Il y a donc des circonstances où le sang d'un individu, surchargé en conséquence d'humeurs corrompues, saisit l'occasion d'une issue dans le tissu des chairs, pour expulser la surabondance de ces matières : la nature établit un ruisseau à la faveur du débouché qu'on lui donne;

pour le tarir, et pour éviter les accidens que sa source peut causer dans les entrailles où elle est située, il ne faut rien moins que l'emploi des moyens curatifs qui sont décrits dans cet ouvrage à l'article des dépôts et ulcères.

Quant à l'occasion de chûtes, coups, blessures de toutes espèces, on pratique l'évacuation du sang, soit par la lancette ou avec les sangsues, en vue de remédier à ces accidens, ou d'en éviter de subséquens, on n'est pas plus fondé en raison pour en agir ainsi, que de répandre le même fluide dans les cas de maladies internes, car je ne puis admettre qu'il y ait des circonstances où il soit possible de prolonger la vie en en affaiblissant le moteur, parce qu'il y aurait toujours contradiction, et plus particuliérement encore au moment où la même existence est déjà menacée par ces mêmes accidens de cause externe. On m'objectera que la saignée fait revenir la connaissance à qui l'a perdue par une forte impression de cette cause externe, et qu'elle modère les douleurs qui en résultent. Pour remplacer ce moyen et obtenir des effets meilleurs, par les mauvais que l'on écarte, on peut, pour le premier cas, employer les alkalis ou acides en aspiration, ils produisent, comme on le sait, de bons effets; quelque liquoreux-spiritueux, donné intérieurement, relève la circulation de son abattement; le blessé ou évanoui éprouve, mis chaudement dans un lit, un rétablissement de transpiration, ou une transudation accélérée, qui en vuidant les vaisseaux, favorisent le rétablissement de la libre circulation; tous ces moyens, ou autres analogues, employés ensemble, produisent l'effet que l'on désire; dans le second cas, la même transpiration, par les mêmes moyens, dégage la circulation gênée et soulage en diminuant la tension. Si les déjections journalières sont en retard, il est bon de les provoquer par lavemens; la pur-

gation est souvent nécessaire pour expulser les humeurs, qui, ébranlées, déplacées, ou en état de corruption, peuvent causer la fièvre, l'inflammation, l'augmentation de la douleur, ses redoublemens, ou tous autres accidens graves ; on ne peut être trop réservé sur l'emploi des narcotiques, parce qu'ils n'ôtent point la souffrance, et qu'ils sont dangereux par la seule raison qu'ils annullent le sentiment et font ainsi accroire qu'ils calment la douleur. On me dira que le vuide fait dans les vaisseaux au moyen du sang qui en a sorti, favorise la circulation interceptée par l'action de la même cause externe. Je sais bien que ç'a toujours été le grand vuide que la saignée peut faire dans l'instant, et qui favorise nécessairement le rapprochement des parties trop distendues, qui a mis l'effusion du sang en vogue ; mais il serait trop malheureux qu'on ne pût obtenir de soulagement qu'aux dépens de sa propre existence, et que les douleurs ne fussent calmées qu'en perdant autant de la faculté de les ressentir. On me soutiendra que la saignée ou les sangsues délivrent du sang meurtri et caillé. J'invite tout un chacun à ouvrir les yeux bien grands pour observer s'il sort, comme on le dit, du sang caillé ou meurtri ; je soutiens par avance, que c'est le meilleur sang qui sort, et que le mauvais, si meurtri il y a, reste dans les vaisseaux ; je dis en outre que l'affaiblissement de la circulation, que la perte de sang opère, s'oppose à ce qu'elle puisse raréfier ce même sang et l'expulser par les sécrétions et excrétions : une tasse de bon vin vieux, coupé avec un peu d'eau dans laquelle on a fait bouillir un peu de canelle et du sucre, est un breuvage qui donne du ton ou de l'action aux vaisseaux, et produit sûrement ces secrétion et excrétion, à la faveur desquelles le sang se dépure de ses parties lézées, qu'autrement il peut être forcé de déposer. On m'assurera que l'ouverture de la veine

est un préservatif contre tout engorgement ou dépôt à l'intérieur, qui dans la suite auraient lieu, sans cette précaution. Je réponds avec toute l'assurance que donne une ferme persuasion, que pour prévenir un dépôt, il faudrait évacuer d'avance les matières qui peuvent être employées à le former ; or, la saignée n'ayant point qualité pour cela, pouvant au contraire le favoriser, c'est dans ces cas comme dans tous les autres, par erreur qu'on la pratique, ou qu'on la supplée par les sangsues.

SECTION 7.

La divison des tempéramens en bilieux, sanguins ou autrement, a fait naître cette autre erreur, dans laquelle on se jette, en prétendant que les sanguins sont particulièrement ceux qui sont exposés à avoir trop de sang. Tous les êtres ont chacun leur constitution sans doute ; l'un peut avoir plus de sang qu'un autre d'un poids égal ; un autre peut avoir plus de bile, plus de phlègme, plus d'humeurs enfin que son pareil : mais il est aussi vrai que celui que l'on appelle *sanguin*, n'a de sang que ce qu'il lui en faut pour l'entretien de sa constitution, qu'il est constant que l'individu qui subit une perte de ce fluide, en éprouve une détérioration, un affaiblissement dans sa constitution ou sa santé, ainsi que la durée de sa vie en est abrégée. Le moins favorisé est, sans contredit, celui qui est le plus bilieux, le plus humoral ; et si, en recevant cette constitution, elle lui a été départie avec quelques vices, dont ses père et mère ont été plus ou moins entachés, il se trouve alors exister avec un germe de corruptibilité, des plus susceptibles de développement, par son aptitude à recevoir l'impression des causes corruptrices, exposé

en conséquence à être souvent malade, ou à n'avoir qu'une courte durée de vie : sans doute que l'enfant, formé à même les fluides de sa mère, en reçoit une constitution relative à l'état de ces mêmes fluides. Dans tous les cas, elle lui a transmis la cause première de sa non éternelle existence, et son être s'en trouve composé, quand l'animation s'effectue. Mais si cette mère est malade, soit que l'impureté des humeurs du père ayent influé sur les siennes, soit autrement, l'enfant en reçoit donc aussi le germe ou l'état de maladie, auxquels sa mère malade le fait participer sans le vouloir; de-là les malheurs attachés à l'existence physique de tant d'êtres. Telles sont les considérations qui (à la page 222) me font recommander à l'homme et à la femme de s'assurer préalablement de leur santé auparavant de s'unir en mariage. Les mêmes motifs doivent les diriger à toutes les époques et durant leur association; ce n'est pas quand l'un des époux est indisposé ou malade, et encore moins lorsque tous deux ne sont point en bonne santé, que la communication voulue par le mariage doit avoir lieu; ceux qui l'effectuent sont dirigés par un sentiment animal seulement, ils ont repoussé la raison pour se laisser éprendre de la passion des brutes, sans songer vraisemblablement que les conséquences en sont des plus pernicieuses, ainsi qu'elles se présentent au jugement. La purgation, bien comprise dans son objet, c'est-à-dire, souvent répétée pendant le bas-âge, change presque toujours ces mauvaises constitutions, que les enfans reçoivent de leurs mères ou de leurs nourrices malades. Mais pour cet effet, il faudrait que tous les pères et mères se défissent du bandeau qui leur a toujours couvert les yeux, et les a habitués à ne voir que l'erreur avec laquelle ils sont généralement familiarisés; il faudrait aussi que les gens de l'art et les personnes dont le ministère, les connais-

sances et le dévouement sont autant de guides pour ceux que la nature ou l'éducation ont les moins favorisés, se pénétrassent de la vérité, et qu'ils lui fissent le sacrifice de la routine ou des préjugés contraires.

Les anciens, qui voyaient mieux que les modernes, la nécessité de la purgation, ont beaucoup travaillé sur les purgatifs; ils en ont découvert la plus grande quantité, et de toutes les espèces; sans doute que de leur tems il s'en faisait un grand usage. Ils se sont attachés à distinguer les espèces d'humeurs qui composent l'ensemble de ces matières, pour opposer à chacune le purgatif qu'ils croyaient lui être spécialement propre; ils ont en conséquence désigné ces purgatifs par le nom de l'humeur dont l'évacuation en était l'objet. Ils ont appelé *mélanagogue*, le purgatif qu'ils dirigeaient contre la mélancolie, causée, disaient-ils, par une humeur tartareuse : le séné en était la base. Ils ont nommé *phlègmagogue*, l'évacuant composé pour purger la pituite ou le phlègme : la coloquinte en était la base. Le *cholagogue* était le purgatif de la bile, la casse, la rhubarbe y étaient employées. Par *hydragogue*, ils entendaient le purgatif propre à évacuer les eaux et les sérosités : le sel polychrèste, le diagrède comme résineux, composaient ce purgatif. Enfin, en abrégeant en même tems que leurs connaissances augmentaient, ils établirent un *panchymagogue* pour purger toutes les humeurs : on le composait d'ellébore noir, de coloquinte, de la poudre Diarrhodon-Abbatis. Cette dernière composition s'approchait de bien plus près du point principal ou le plus important, que les autres purgatifs, vu que la surabondance ne se trouve pas plutôt dans une espèce d'humeur que dans une autre. Les anciens virent par la suite cette surabondance dans la masse de ces matières, où il était plus raisonnable de la soupçonner, de la supposer même; ils sentirent donc le besoin

d'attaquer toutes les parties humorales qui causent plénitude pour faire du vuide. Malgré que la méthode des anciens ne fût basée que sur la surabondance des humeurs qu'ils admettaient, superflu que la méthode des modernes a attribué au sang, contre toute vérité et toute vraisemblance; et quoique les anciens n'eussent point reconnu que de la cause qui fait des mortels de tout ce qui reçoit l'animation, dérive conséquemment la *cause* prédisposante de toute maladie, et de la mort prématurée, ainsi que l'évidence la plus absolue nous la démontre consister en effet dans et à partir de l'état de la plus légère dépravation jusqu'à celui de putréfaction accomplie, et produisant à ce moyen la surabondance en question, les anciens, dis-je, rendaient néanmoins les plus importans services à la classe malade. De leur tems, on vivait vieux, la santé était pour ainsi dire, le trésor de tous, les enfans bien constitués, devenaient des hommes forts et vigoureux; si on avait moins de science qu'à présent, on possédait mieux le dialecte de la raison, et on écoutait davantage le bon sens. Si les purgatifs des anciens ont pû être insuffisans quelques fois ou pour guérir dans certains cas, c'était uniquement parce que ces praticiens n'avaient point reconnu l'existence de cette sérosité humorale, dont nous citons l'origine, ainsi que nous en donnons la définition; et c'était aussi parce qu'ils ne savoient point faire servir leur *panchymagogue* à l'expulsion de cette fluxion. C'est alors que l'esprit s'est exercé pour établir peu-à-peu les différens systêmes ou procédés combattus par notre méthode, et qu'à force de vouloir raisonner, on a véritablement déraisonné. La manie de chercher des remèdes a attaqué les esprits, et cette maladie dure encore. On crut les végétaux trop pauvres pour en fournir, la curiosité se porta sur les animaux; et jusqu'à leurs excrémens, tout fut analysé et appro-

fité. La fiente de brebis pour la jaunisse ; celle de cheval contre la pleurésie, la colique ; la fiente de porc intérieurement pour arrêter les hémorragies ; le scarbot fouille-merde intérieurement pour la goutte et la pierre ; le hérisson en décoction pour le pissement involontaire ; la fiente humaine pour l'esquinancie, les fièvres, la goutte ; les poux avalés au nombre de cinq ou six pour guérir la fièvre, et contre la suppression d'urine ; la fiente de loup pour la colique ; les punaises pour guérir la fièvre, pour la suppression d'urine, pour faire sortir l'arrière-faix ; la fiente de vache pour la colique, la pleurésie, pour dissiper le gravier, pour effacer les taches du visage. Enfin mille autres sottises de cette force, ont été successivement données et reçues pour des trouvailles précieuses : telles sont la force de l'esprit et la faiblesse du jugement.

Ceux qui dans les tems reculés comme dans les tems modernes ont pratiqué avec les purgatifs, ont presque tous opéré des cures qui tenaient pour ainsi dire du miracle. Mais les ennemis des purgatifs n'aiment pas les prodiges. On les entend manifester leur mécontentement assez haut ; j'en ai connu que l'on m'a dit avoir considéré comme fripon tout homme de l'art qui donnerait plus de six médecines, quelle que fût la durée de la maladie ; l'idée seule des purgatifs leur donne des crispations, ils font des contorsions effrayantes, ils tempêtent, ils pestent, ils crient, ils menacent : ce sont les matelots de *Ch. Colomb* qui ne veulent point croire à l'existence du nouveau monde. Néanmoins ils se taisent ; sans doute qu'ils finissent par se ressouvenir de la fameuse guerre de l'antimoine. Une des causes de l'insuffisance des purgatifs des anciens et des modernes, provient aussi beaucoup de ce que leurs évacuans étaient en substance, telle que poudre, bol, pilule ; cette manipulation est bien loin de valoir l'infusion liquoreuse : on peut néanmoins en admettre

l'usage dans le traitement des malades, mais il ne faut pas trop y compter; il vaut mieux en placer les doses entre plusieurs du purgatif liquoreux, ou en user alternativement avec celui-ci.

De nos jours, un docteur a voulu imiter les anciens par un spécial : il a fait un purgatif contre les glaires. J'ai lu son ouvrage, et j'ai vu son procédé sans principe. Il est aussi naturel d'avoir des glaires et autres parties d'humeurs, que du sang, et si l'on veut, que des bras et des jambes, puisque nous sommes glaireux en santé comme en maladie. Ces matières ne sont pas par leur existence la cause de nos maladies; il faut pour qu'elles nous incommodent, qu'elles soient plus ou moins dépravées. On sait comment et pourquoi elles sont si sujettes à la corruption. Il a été démontré que pour nous rendre malades, comme pour nous causer une mort prématurée, ces matières sont en effet plus ou moins dégénérées. Cette condition, sans laquelle il n'y aurait jamais surabondance, omise dans les ouvrages de ceux qui ont pratiqué avec les purgatifs, ne figure pas plus dans le traité des glaires. Je n'y ai pas trouvé davantage expliqué comment les glaires se forment, ni pourquoi elles ont cette surabondance que l'on veut évacuer. Il faut un principe à toute assertion. Les glaires sont formées par la chaleur naturelle de notre corps, chaleur dont le dégré constitue la santé, comme elle recuit ainsi une portion de nos alimens. La surabondance des glaires n'a lieu que dans un individu malade, ou dont les humeurs sont dépravées, et qui en conséquence ont produit une chaleur étrangère, c'est-à-dire, la sérosité dont il est parlé à la page 25. C'est cette chaleur contre nature qui peut recuire une plus forte portion d'alimens que la chaleur naturelle, et en former une grande masse de glaires. Or, que peut contre l'état de maladie le purgatif prétendu anti-

glaireux dont-il s'agit? Le *panchymagogue* des anciens lui est sans doute préférable ; on peut, il me semble, s'en convaincre au seul exposé que je viens de faire de la cause formatrice de cette espèce d'humeur.

SECTION 8.

On en est encore à l'égard des purgatifs à rendre parfaitement raison comment ils opèrent l'évacuation des humeurs en général. Beaucoup de personnes croyent que ces remèdes purgent par indigestion? presque tout le monde pense qu'ils sont échauffans? biens des gens leur attribuent de causer des coliques? Nul pour ainsi dire n'en connaissant encore l'aptitude ou l'efficacité curative, les effets en sont en conséquence généralement ignorés. On doit concevoir que les purgatifs, tirés du règne végétal, subissent une coction, au moyen de laquelle, s'ils sont liquoreux, ils se distribuent à toute l'économie animale, en se filtrant par les veines lactées, et aussi avantageusement que possible, s'ils ont tout l'incisif qu'un véhicule spiritueux peut leur donner. A cette condition les purgatifs donnent du ton au canal intestinal, ainsi qu'ils en accélèrent le mouvement péristaltique. Ils font la même impression sur les canaux aboutissans à ce canal. Ils donnent à la circulation un mouvement qui en provoque les excrétions; et de la même impulsion, les vaisseaux sanguins, depuis leur base jusqu'à leur extrémité la plus éloignée, se dégorgent dans le canal intestinal, par les canaux ou égoûts, à ce préposés, des matières hétérogènes qui circulent avec le sang, ou qui se trouvent être arrêtées en quelque part. Les émétiques provoquant la contraction de l'estomac, ou le vomissement, ont aussi besoin d'un véhicule spiritueux, pour étendre également leurs effets sur les voies de la circulation, afin de dégorger

certaines parties affectées, comme je l'ai dit page 62. Ainsi que toutes les parties de notre corps sont alimentées des produits de la nourriture que nous lui donnons journellement, de même elles peuvent être nettoyées et purifiées par l'usage bien raisonné, ou suffisamment répété des purgatifs. Si ces évacuans sont insuffisans, ou si leur emploi jusqu'alors n'a encore pu qu'émouvoir la sérosité que produisent nos humeurs gâtées, ne l'expulsant point, ils échauffent, mais c'est parce que cette fluxion, qui n'est autre chose qu'un feu, ou une âcreté plus ou moins mordicante, est agitée, et par conséquent augmentée de malignité ou de chaleur dans la personne malade, par l'effet de ces mêmes évacuans. Mais si les purgatifs sont suffisamment filtrans, et s'ils sont répétés comme l'exige la *cause* de toute maladie, pour être évacuée, ils subtilisent cette même sérosité, ils évacuent ce feu, ils guérissent, en délivrant la nature de la cause de la chaleur brûlante, de la sécheresse, de la soif ardente, la même que celle de la douleur, de la consomption, qui, autrement que d'être expulsée devient infailliblement celle de la mort. Enfin, les purgatifs produisant les effets ci-dessus, sont les seuls moyens qui raffraîchissent certainement. La purgation ne peut pas toujours être pratiquée sans qu'on n'en ressente quelques coliques momentanées. Beaucoup de gens, induits en erreur, attribuent ces coliques aux évacuans dont ils usent. Il n'y a point de purgatif qui puisse causer des tranchées, à moins qu'il ne fût pris dans la classe des drastiques corrodans, ou corrosifs, ce qui ne peut pas être, parce qu'il n'est nul praticien qui ne sache à cet égard à quoi s'en tenir. La sérosité brûlante qui existe éparse dans la masse des humeurs, et que les purgatifs, capables de la faire sortir du corps, ramènent des parties éloignées dans le canal intestinal, où il la rassemblent

pour l'expulser, fait nécessairement ressentir quelque douleur, jusqu'à ce qu'elle en soit sortie. Ce qui prouve bien l'acrimonie de cette fluxion, c'est que, quand elle sort, l'anus en est douloureux, quelquefois autant que si on l'eût seringué avec de l'eau bouillante. Il est toujours bien consolant, pour un malade, de la sentir sortir, lorsqu'elle existe ainsi dans son corps, puisqu'il ne tarde point, de ce moment, à être beaucoup soulagé, et qu'aux doses suivantes des purgatifs, il n'éprouve plus les incommodités ou mal-aises qui doivent avoir lieu au commencement du traitement, en conséquence de la malignité de ses humeurs; souffrances qui s'affaiblissent, et cessent entièrement, en raison de la diminution et de l'évacuation complette de la cause efficiente de toutes ces sortes d'accidens que l'on peut remarquer. On observe que, jusqu'à ce qu'elle soit sortie, cette matière chaleureuse peut se rassembler dans les entrailles, ou premières voies, et les échauffer au point de faire éprouver une forte altération, ou soif ardente, qui ne cessse qu'aprés la sortie de cette fluxion. C'est donc la même cause produisant les cuissons à l'anus, la douleur, la mort quand on ne l'expulse point, enfin, les différens signes caractéristiques de tout état de maladie. Je souhaite que cette vérité prenne la place d'une opinion contraire que partagent tous ceux qui ne sont point suffisamment expérimentés à cet égard.

On remarque un certain nombre de personnes, qui prétextent d'une répugnance invincible, contre les remèdes évacuans. Je dis qu'ils prétextent, je ne me trompe point à l'égard de ceux dont la répugnance alléguée provient uniquement de leur peu de résolution, de leur faible conception, par rapport au principe sur lequel repose la médecine naturelle, de leur frêle jugement, qui leur laisse encore croire à l'existence d'une autre manière d'opérer, d'après laquelle

ils seraient guéris sans rien prendre de ce qui les contrarie, s'ils la connaissaient. Ces sortes de gens ne manquent point d'auxiliaires, mais qui ne les aident qu'à s'enfoncer dans l'erreur pour n'en, peut-être, sortir jamais. Quand on donne sa confiance à ceux dont la sphère est trop étroite pour reconnaître les motifs d'une innovation salutaire à l'égard des usages pernicieux, c'est en aveugle choisir son conducteur parmi ses co-affligés; celui qui tremble n'est pas davantage capable de rassurer les autres. Ce que l'auteur a dit, page 16, sur l'énergie nécessaire aux malades, s'applique incontestablement à ces répugnants; sa méthode ayant pris naissance d'un effort de raisonnement, et à travers les brouillards épais qui en dérobent si souvent les avantages, n'est pas faite pour ceux qui ne veulent point raisonner sur les matières ou sur les causes palpables; ce ne sera point pour eux qu'il s'est captivé à l'effet de rendre l'art plus précieux pour l'humanité souffrante. La répugnance contre les purgatifs peut avoir pour cause la plénitude humorale, tellement qu'à mesure que celle-ci diminue, les malades prennent plus facilement leurs doses, et beaucoup finissent même par n'en éprouver nulle contrariété; souvent cette cause matérielle se réunit à l'espèce d'affection morale, car cette répugnance n'est véritablement qu'une affection de cette nature : ces deux causes se stimulent réciproquement, et de là encore des dégoûts. Enfin la répugnance pourrait bien avoir quelque fondement dans un défaut d'analogie entre nos humeurs et les évacuans, car il ne peut pas plus, ce me semble, y en avoir, que, par exemple, il n'y a de sympathie entre le furet et le lapin, quelque triviale que puisse paraître cette comparaison. Quelle que soit la réprobation de notre goût envers les évacuans, il ne faut jamais oublier qu'ils ne peuvent être suppléés. Il n'y a point deux moyens de guérir, malgré

qu'il y en ait mille pour traiter ; il n'y a que celui-là ; en laissant croupir dans ses entrailles les matières qui, à défaut d'une expulsion aussi rapide que l'exige leur malignité, peuvent nous précipiter au tombeau, c'est méconnaître l'obligation de s'aider, c'est livrer la nature à ses propres ressources, c'est abandonner son existence au hasard, c'est, pour ainsi dire, renoncer formellement à la vie. Notre raison doit et peut être notre sauve-garde dans cette conjoncture, comme dans beaucoup d'autres ; il n'y a qu'à vouloir réellement, et la difficulté est dès-lors vaincue. C'est à leur ferme volonté que tant de malades réputés inguérissables, ou affligés de maladies chroniques de toutes espèces, ont dû et doivent journellement leur guérison. C'est à cette même volonté que l'Auteur a dû sa belle santé, et c'est par elle qu'il s'est évidemment prolongé l'existence pendant cinq années de décrépitude. C'est en l'imitant que son épouse en langueur, ayant été saignée jusqu'à l'eau rousse, auparavant qu'il ne l'eût connue, doit ses jours depuis plus de vingt-cinq ans. C'est en faisant comme son père, que mon épouse a toujours triomphé des différentes maladies qu'elle a essuyées, en conséquence d'une constitution mauvaise, à laquelle, sans une purgation soutenue, et réitérée chaque fois que sa santé l'a exigé, elle n'eût certainement pas survécu long-tems, étant née contrefaite, ayant vomi la bile noire toute pure en venant au monde. C'est en pratiquant comme je l'enseigne que, moi-même, d'une constitution viciée aussi, languissant pendant presque toute mon enfance, rongé de douleurs dès l'âge de vingt-cinq ans, ainsi que j'en ai déjà parlé ; c'est, dis-je, à ma persévérance que je dois la vie, ainsi que la santé, dont je ne jouis qu'en réitérant la purgation toutes les fois que je me sents menacé par la maladie. C'est enfin parce que la médecine naturelle est vraiment tout le secret des guérisons, et qu'en en

conccvant bien l'objet et la pratiquant de même, j'ai conservé mon enfant, née avec la suppuration établie à l'un des yeux, sujette aux maladies de ces organes pendant plus de six années, à diverses reprises, attaquée, à l'âge de seize mois de la petite-vérole, avec la fièvre putride, désespérée plusieurs fois de tous ceux qui l'ont vue, même de son grand-père, née en outre avec un corps tellement insensible à la purgation, qu'à l'âge de six ans, des doses purgatives comme pour une grande personne, lui faisaient encore moins d'effet qu'à celle-ci : raison pourquoi elle fut toujours très-long-tems à être guérie de ses différentes maladies. A cette occasion, j'observerai que l'on se trompe encore quand on croit que la force des doses évacuantes doit ou peut être réglée d'après la force ou la faiblesse des individus qui se purgent. Chacun a, à cet égard sa sensibilité interne, comme nous avons tous une stature différente, une constitution variée, tellement que l'on voit des hommes les plus forts, être abondamment purgés avec de très-légères doses, et les plus faibles ne pouvoir évacuer qu'avec les doses les plus fortes.

Il faut, dans la vie, toujours savoir placer à côté de sa situation présente, la position pire encore dans laquelle l'on pourrait être, c'est le seul moyen de se trouver moins malheureux ; il nous est donné par la sagesse, il n'en peut être de meilleur. Celui dont le goût rebute fortement les remèdes évacuans, qu'il se donne la peine d'observer les autres traitemens, ou les malades médicamentés à la manière ordinaire. Trouvera-t-il les compositions usitées plus ragoûtantes que les purgatifs ? Les différens breuvages à pleine jatte, ne sont-ils pas doublement plus difficiles à prendre que quelques cuillerées de purgatif ? N'est-il pas beaucoup moins pénible d'avaler une dose de cet évacuant dans l'espace de vingt-quatre heures, qui presque toujours

est suffisante, que de répeter nombre de fois dans la journée les différentes potions, les aposèmes, le jus d'herbes, la tisane et toutes les boissons d'usage, à haute mesure, ainsi qu'il se pratique ? N'est-il pas évidemment moins douloureux de se captiver pendant quelques minutes qui suffisent pour avaler une *médecine*, que d'être tourmenté à chaque moment pour avoir également à lutter contre sa répugnance ? Je ne pense pas qu'aucune personne de bon compte puisse hésiter à donner, comme moi, la préférence aux purgatifs, même à mérite égal, ou supposé que ceux-ci ne fussent pas aussi curatifs qu'il est évident que les autres médicamens ne le sont point. Il importe sans doute plus particulièrement aux personnes qui ne peuvent que difficilement vaincre leur aversion pour les médicamens, de ne point différer dès qu'ils sentent leur santé affaiblie, de pratiquer la purgation pour évacuer promptement la dépravation naissante, et ne point la laisser pénétrer la masse des humeurs, à l'effet de pouvoir se rétablir avec peu de doses, dont un plus grand nombre devient indispensable pour guérir, si on a négligé de s'observer avec assez d'attention. Cette précaution a les mêmes motifs et elle est également nécessaire envers les enfans, car il n'est pas ordinairement aisé de leur faire prendre autant de doses qu'en exige leur guérison, notamment lorsque la maladie négligée a pu faire des progrès. Il y a bien peu de pères et mères qui aient assez de raison pour pouvoir en *prêter* à leurs enfans; le plus grand nombre appelle tendresse ce qui n'est de leur part qu'une faiblesse coupable, puisque généralement elle est la complice de la cause qui assassine leurs enfans, faute à eux d'avoir assez d'énergie pour leur faire prendre les remèdes propres à les délivrer de la corruption qui les fait mourir, ou qui au moins en fait des infirmes. C'est encore ici le cas de dire qu'il n'y a

qu'à *vouloir* pour triompher, et c'est d'après une expérience analogue que je l'avance. A l'âge d'environ quatre ans et demi, mon enfant, dont j'ai déjà parlé, s'avisa de rebuter contre les doses qu'elle prenait depuis bien long-tems, et que sa malheureuse situation voulait qu'elle prît encore ; elle refuse, j'insiste, elle boit, mais elle rejette ; je lui notifie qu'elle en prendra jusqu'à ce qu'elle l'avale : elle rejette encore la seconde dose; meme menace de ma part, et une troisième répétition a lieu aussitôt; enfin, elle avala très-bien la dose ; je la récompensai en lui donnant ce qui pouvait la flatter ; et depuis ce tems, jamais elle n'a pensé à refuser de prendre toutes les fois qu'elle a eu besoin d'être purgée, et jusqu'au moment où sa santé a définivement été prononcée.

Maladies des Enfans et Adolescens.

La médecine naturelle, ou la purgation, s'administre depuis l'enfant naissant jusqu'à l'âge le plus avancé ; il suffit d'adapter les doses purgatives aux différentes périodes de la vie.

L'espèce de souffrances qu'endurent les enfans du plus jeune âge, c'est le plus souvent, la colique, ou des tranchées ; ces petits malheureux crient et donnent en conséquence beaucoup de mal à leurs mères, ou à celles qui les élèvent. Si celles-ci veulent s'assister de mes conseils, et réitérer la purgation toutes les fois que par leurs cris leurs enfans annoncent de la douleur, je leur assure beaucoup de bon tems ou de tranquillité pour elles, et pour leurs enfans, tous les avantages possibles du côté de la santé et de leur développement.

On croit encore que la dentition rend les enfans malades ; on en juge par l'inflammation qui se porte à leur bouche, à leurs gencives : on est dans l'er-

reur ; si les humeurs de ces enfans n'étaient point corrompues, leurs dents pousseraient sans qu'ils en fussent malades, on ne s'appercevrait même pas de leur dentition. C'est encore dans ce cas, ainsi que je l'ai fait observer plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, la sérosité humorale susceptible d'être attirée à toute partie passible de quelque changement ou d'une action qui provoque la chûte ou l'épanchement de cette fluxion, et c'est le travail de la dentition qui attire cette sérosité acrimonieuse sur les gencives et dans la bouche. Les dents ne sont ni la cause des douleurs que l'on peut y éprouver à tout âge, ni la cause d'aucune maladie, parce que ce qui est naturel ne fait jamais souffrir ; si on évacue ce qui est contre nature, c'est-à-dire, la corruption qui fait ressentir toute douleur, qui fait mourir la plus que moitié des enfans, comme elle cause la mort prématurée d'un grand nombre d'adultes, on verra de ce procédé l'heureuse différence, par ses résultats comparés avec ce qu'un système opposé produit journellement.

On parait encore généralement persuadé que l'engorgement des glandes est nécessaire à l'accroissement des enfans ; on les appelle en conséquence glandes de croissance. C'est encore une erreur ; les glandes ne peuvent être tuméfiées que par la présence de la fluxion humorale, et parce que le sang qui en est trop surchargé, la dépose dans ces parties, dont la structure cave sert d'entrepôt à cette matière, jusqu'à ce qu'il en résulte une affection caractérisée et dénommée, ou qu'elle se déplace pour donner lieu à une autre maladie Il faudrait donc pratiquer la purgation autant de fois qu'il en est nécessaire pour évacuer cette surabondance d'humeurs et ce qu'elles ont de malignité, pour parer sûrement aux suites fâcheuses, qui, autrement, se réalisent, comme on l'observe si souvent.

Les dévoiemens, les différentes éruptions, sont des crises très-salutaires, sans doute, puisque c'est par elles que la plupart des enfans qu'on n'est point dans l'usage de guérir, survivent à leurs souffrances. La nature est sans contredit son premier médecin, mais il faut tâcher en évitant un excès, de ne point donner dans un autre; la nature se suffit très-souvent à elle-même, mais elle ne rejette jamais les secours qui sont propres à la conduire à la dépuration du fluide moteur de la vie : l'évacuation est toujours à propos; c'est parce que la purgation est négligée ou insuffisamment pratiquée, que la nature succombe, et que la mort termine l'existence.

On fait peu d'attention au saignement par le nez, sinon pour dire que l'on est échauffé, ou pour prétendre que c'est un effet de la fougue de la jeunesse, de la vivacité du sang, de la force de l'exercice, etc. Si les fonctions vitales et la *cause* des maladies étaient mieux connues, ou si l'expérience était plus générale, on penserait tout autrement, et on agirait ainsi que le réclame cette situation. Le saignement du nez, proprement dit, ne diffère de l'hémorragie que par la nature de sa *cause*, à moins qu'il ne soit caractérisé comme cette dernière maladie, qu'il précède assez souvent. Le sang ayant rassemblé la fluxion dans les vaisseaux du canal nasal, ou dans ceux qui avoisinent la membrane pituitaire, cette sérosité par son volume comme par son acrimonie, rompt ou dilate les tuniques de ces vaisseaux, et s'écoule teinte de sang : si la sérosité est assez chaleureuse pour rompre ces mêmes tuniques au point que le sang pur s'écoule, c'est alors une hémorragie. Souvent le saignement du nez est précédé de douleur ou pesanteur de tête, qui cessent par le moyen de cet écoulement, parce qu'il désemplit les vaisseaux. Cette incommodité souvent périodique, se reproduit à des époques plus ou moins

rapprochées, et ne cesse pour ainsi dire jamais, que la personne n'éprouve aussitôt une autre maladie, plus ou moins grave, selon le dégré de dépravation des humeurs et la malignité de la fluxion, qui a changé de place pour caractériser l'affection présente, comme pour lui donner un nom. Tant pour détruire la fréquence du saignement du nez, que pour éviter les accidens, même les plus graves qui peuvent lui succéder, il faut pratiquer la purgation, et suffisamment la réitérer, jusqu'à ce qu'elle ait rétabli une santé à l'abri de toute incommodité quelconque.

A la suite des maladies des femmes, page 121, j'ai omis d'observer que leurs règles ne sont point un obstacle à leur traitement. Lorsque leur maladie est dangereuse, ou quand une femme est attaquée de douleur aiguë, qui réclame un prompt soulagement, on la purge comme si elle n'était point dans ses règles. Si au contraire il s'agit d'une maladie chronique, et si rien ne presse, on peut suspendre la purgation artificielle pendant que la purgation naturelle produit ses effets. On doit se rappeler qu'il a été démontré que la purgation de cette méthode, rétablit les règles supprimées; en conséquence elle n'est donc point nuisible. On doit concevoir également aussi que si une femme était attaquée d'une maladie assez méchante pour la faire mourir dans l'espace de deux ou trois jours, il serait trop malheureux, qu'on fût obligé d'attendre la fin de ses règles, dont la durée peut être d'environ huit jours, puisqu'il ne serait plus tems d'agir.

Coup-d'œil anatomique, et sur les fonctions naturelles.

Les fonctions du Corps humain, sont les fonctions vitales, animales et naturelles. La circulation du sang, celle des esprits, ou l'action du cerveau, et la

respiration, appartiennent aux premières. Les mouvemens que notre corps exécute, et l'exercice de nos sens, aux secondes. La digestion, la nutrition, la filtration, l'accroissement, la génération et les déjections, aux troisièmes. Les deux premières sont subordonnées à la dernière, car les fonctions naturelles ne pouvant plus se faire, les vitales et animales ne tardent point à cesser aussi.

Le *canal intestinal* est la base fondamentale de notre existence ; en lui réside la cause d'une vie limitée, abrégée encore par une mort prématurée, dont la *cause*, la même que celle des maladies, repose également dans cette partie des entrailles, lorsque nous en sommes attaqués. Anatomisons cette partie principale, et nous en considérerons ensuite l'action, avec ce qui s'y passe. Ce canal commence au fond de la bouche, prennant le nom d'*œsophage*, dont l'entrée s'appelle *pharynx*. Après l'œsophage se trouve l'*estomac*, dont l'orifice supérieur est appellé *cardi a*, et l'inférieur *pylore*; ensuite, l'intestin en six subdivisions, ou, si l'on veut, en six *boyaux* bout-à-bout. Trois sont appelés grèles, comme étant plus petits que les trois autres. Le premier des grèles, qui est contigu à l'estomac, est nommé *duodenum*, le second *jejunum*, le troisième *ileum* ; le premier des gros *cœcum*, le deuxième *colon*, et le troisième *rectum*. A ce dernier est adjoint un muscle nommé *sphincter*, pour fermer et ouvrir le fondement, à l'effet de laisser sortir les déjections. Les intestins font nombre de plis et replis dans l'*abdomen* ou le ventre. Ils sont contenus par des attaches, des membranes, et des viscères.

La bouche et les dents font le travail de la *mastication* L'œsophage, aidé de l'arrière-bouche et de la langue, opère la *déglution*. L'estomac, qu'il faut comparer à un sac, donne aux alimens la préparation qui est propre à la *coction* ou *digestion*. Ainsi triturés

pour servir à la *nutrition*, les alimens descendent dans les intestins, le pylore se dilate à cet effet. Les *veines lactées*, qui sont des petits filets creux, et qui naissent des tuniques internes des boyaux, sucent ou pompent continuellement, et spécialement l'huile des alimens. Ces vaisseaux lactés, en un certain nombre, se réunissent en un canal appellé *thorachique*, qui va se décharger dans la veine sous-clavière gauche, du chyle exprimé des alimens. C'est donc par les vaisseaux veineux que le sang reçoit la substance nécessaire à sa propre réparation, au maintien de la vie, aux fonctions, au jeu ou à l'harmonie de toutes les particules qui composent notre individu, par autant de distributions nourricières appelées *sécrétions*. Ces vaisseaux, considérablement subdivisés, rapportent des extrémités du corps, le sang qu'ils ont reçu des artères, en se réunissant sous le nom de *veine-cave*, qui se dégorge dans le ventricule gauche du cœur; duquel le sang passe dans le ventricule droit, pour être poussé par la contraction du cœur, dans l'artère nommée *aorte*, qui se subdivise et qui distribue le sang à toutes les parties du corps, jusqu'aux veines, comme il vient d'être dit. Telle est la circulation.

Il circule donc dans les vaisseaux, des humeurs avec le sang. Plusieurs viscères sont préposés pour en opérer la séparation, en faisant subire à la nutrition une épuration encore nécessaire: Le foie sépare la bile du sang; les reins, la partie fluide humorale ou le phlègme. Nombre de canaux venant des voies de la circulation, et ayant ouverture dans le canal intestinal, y apportent la portion hétérogène que le sang écarte, comme ne pouvant s'allier avec lui; ces canaux sont connus sous les noms de *cystique*, *hépatique*, *cholidoque*, *pancréatique*, etc. Le canal intestinal est doué d'un mouvement appellé péristal-

tique, par lequel les *fécalités*, qui sont le résidu actuel des alimens, s'évacuent ; ces matières n'ont aucun rapport avec la circulation, seulement elles peuvent être accompagnées lors de leur expulsion, des déjections des canaux précités. Les glaires n'ont pas non plus de communication avec la circulation, elles sont trop épaisses, au moins en grande partie, pour pouvoir se filtrer par les veines lactées ; elles restent donc la plupart où elles se forment, collées aux tuniques internes du canal intestinal, d'où la surabondance peut aussi suivre l'évacuation des matières fécales. L'urine filtrée par les reins, se porte par les uretères dans la vessie, et de là, au moyen de la dilatation de son sphincter, dans le canal de l'urètre pour être expulsée avec un résidu des alimens liquides. Telles sont ce que l'on appelle les *excrétions.*

Ce court exposé anatomique et analytique des fonctions, suffit pour toute opération médicale et curative. Des connaissances ultérieures sont sans contredit le sujet de la chirurgie, et indispensables par rapport aux opérations de la main.

J'ai beaucoup plus étendu cet Ouvrage que je ne me l'étais proposé en le commençant. Si le Lecteur n'y trouve point encore tout le développement qu'exige le principe sur lequel cette méthode repose, soit omission réelle, soit que je ne me soie pas fait comprendre suffisamment, les mêmes motifs de bien public qui m'ont fait outre-passer, lui réponde de mon empressement et de mes efforts pour le satisfaire, s'il veut bien me faire connaître le point de sa difficulté.

FIN.

TABLE ALPHABÈTIQUE DES MATIERES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

Y.

Description des évacuans.

Les *purgatifs* de la *Méthode* ont été rangés sous trois dégrés de force différens, par rapport à la différence des corps, des âges et à la sensibilité de chacun.

Le N°. 1, étant le plus faible et le plus doux, est propre aux enfans d'un an et au-dessus; il convient aussi aux personnes âgées, faibles, ou faciles à émouvoir.

Le N°. 2, quoique plus fort, peut être administré à presque toutes les grandes personnes, et aux enfans au-dessus de sept ans. Il doit remplacer le N°. 1, si celui-ci se trouve trop faible.

Le N°. 3, convient particulièrement à tous les individus, qui n'éprouvent point d'assez nombreuses évacuations du N°. 2, à la plus forte dose.

Ces trois Numéros peuvent s'amalgamer ensemble. C'est ainsi que sans augmenter le volume d'une dose, on en augmente les effets; en la composant, par exemple, de moitié N°. 1 et moitié N°. 2, ou moitié N°. 2 et moitié N°. 3, ou une partie de N°. 1 et une partie de N°. 3, ou d'une plus forte partie de l'un que de l'autre, à volonté.

Le *vomi-purgatif* n'a point de Numéro, parce qu'en mêlant sa dose avec un léger thé, on le met à tel dégré de faiblesse que l'on veut.

